

Dorothy Leigh Sayers

LORD PETER ET LE BELLONA CLUB

1928
The Unpleasantness at the Bellona Club
Traduit de l’anglais par Pamrie Mavraud

CHAPITRE PREMIER

– Que diable venez-vous faire dans ce musée de fossiles en plein mois de novembre, mon cher Wimsey ? demanda le capitaine Fentiman en reposant le *Times* avec l'expression satisfaite du devoir accompli.

– J'opterais plutôt pour la chapelle ardente, répliqua Wimsey. Ces marbres, ces meubles austères, ces candélabres de bronze et ces plantes vertes…

– Oui, et vous pourriez ajouter « ces vieillards chenus ». Tenez, Wimsey, regardez le vieux lord Ormsby : il ronfle comme un hippopotame, et contemplez mon révéré grand-père. Il se traîne jusqu'ici tous les matins sur le coup de 10 heures, s'empare du *Morning Post,* s'enfonce dans le fauteuil le plus profond et fait partie du mobilier du club jusqu'au soir. Pauvre vieux, je serai sans doute comme lui quand j'aurai son âge… Qu'est-ce que vous prenez ?

– Un dry Martini, et vous ? Garçon… deux dry Martini. Allons, allons, Fentiman, ne vous démoralisez pas comme ça.

– Vous avez raison… Mais qu'est-ce qui vous amène ici ?

– J'attends le colonel Marchbanks.

– Ah ! pour son dîner du 11 novembre ?

– Mais oui.

– Un type bien, le vieux Marchbanks.

Wimsey acquiesça, puis demanda :

– Et comment ça s'arrange pour vous ?

– Oh !… mal, comme d'habitude. J'ai l'estomac de plus en plus détraqué et pas le sou… Sheila ? Elle sera bientôt à bout, la pauvre ! Vous croyez que ce n'est pas déprimant pour un homme de se faire entretenir par sa femme ? Chaque fois que j'ai trouvé une situation, j'ai été obligé de la lâcher au bout de quelques semaines à cause de ma santé. Voyez-vous, je n'avais jamais pensé argent avant la guerre, mais je vous jure que, maintenant, je ne reculerais pas devant un crime s'il pouvait m'assurer un revenu convenable.

Fentiman s'énervait et, à mesure qu'il développait ses doléances habituelles, sa voix montait. Un des vieux militaires endormi dans un grand fauteuil de cuir se retourna et, dressant au-dessus du dossier une tête qui ressemblait à celle d'une vieille tortue, siffla un « chhhut »

vigoureux.

– Ce n’est pas ce que je ferais, à votre place, répondit Wimsey, le crime, voyez-vous, est une affaire sérieuse qu’il faut laisser à des professionnels. Vous ne sauriez même pas porter une fausse moustache pour aller casser la tête d’un millionnaire ; votre habitude de fumer vos cigarettes jusqu’au bout vous dénoncerait infailliblement. Je n’aurais qu’à arriver, loupe en main, et, en reconnaissant vos bouts de mégots, je m’exclamerais immédiatement : « L’assassin est mon vieil ami George Fentiman. » Je n’hésiterais pas, vous savez : on vous a sans doute dit déjà que je suis un indicateur de la police…

Fentiman se mit à rire :

– Oui, je me demande comment vous êtes encore reçu dans les salons.

– C’est que le monde ne me prend pas au sérieux, poursuivit Wimsey, on me croit inoffensif. On me juge trop riche pour être intelligent.

– Votre bonne humeur me fait du bien, Wimsey.

– Dites-moi, je ne voudrais pas être indiscret, mon vieux, mais si vous vouliez accepter ?…

– C’est très chic de votre part, mais je ne veux rien accepter. Comme je ne puis pas vous assurer, en toute honnêteté, que je vous rembourserais…

– Voici le colonel Marchbanks, interrompit Wimsey, nous reparlerons de ça une autre fois, Bonsoir, colonel.

– Bonsoir, Peter, bonsoir, Fentiman. Non, merci, pas de cocktail, je m’en tiens au whisky. Je suis désolé de vous avoir fait attendre ainsi, mais je me suis attardé à causer là-haut avec le vieux Granger, qui ne va pas fort. Excusez-moi un instant, je vais aller présenter mes respects à votre grand-père.

Wimsey suivit du regard la silhouette alerte du colonel qui traversait le grand fumoir, distribuant des saluts et serrant des mains au passage. Tout près de la cheminée, d’une grande bergère à oreillettes dépassait une paire de jambes maigres guêtrées de gris, dont les pieds chaussés de souliers vernis s’appuyaient sur un tabouret. C’était tout ce qu’on voyait du général Fentiman.

Le colonel Marchbanks revenait. Il fit signe à lord Peter Wimsey.

– Dites donc, Peter, je crains qu’il ne soit arrivé un accident au général.

Fentiman se retourna : quelque chose dans l’allure des deux hommes l’incita à les suivre. Wimsey se pencha sur le général

Fentiman et enleva avec douceur le journal que tenaient les mains décharnées du vieillard. Il mit la main sous la tête blanche qui reposait sur le coin du fauteuil. Le colonel suivait la scène avec anxiété. Lord Peter souleva le corps inerte, raide comme un mannequin de bois…

Alors le capitaine Fentiman se mit à rire, du rire incontrôlable d'un dément… Tout autour d'eux, les membres du *Bellona Club* se dressaient péniblement sur leurs jambes rhumatisantes.

– Emportez-le ! cria Fentiman, d'une voix rauque. Emportez-le… Il est mort… Vous aussi… moi aussi… et personne ne s'en est aperçu !

CHAPITRE II

On ne sait ce qui heurta le plus le sens des convenances des vétérans du *Bellona Club*. Les circonstances plutôt grotesques de la mort subite du général Fentiman ou la crise de nerfs de son petit-fils ?… Celui-ci fut emmené par un de ses camarades, Dick Challouer, dans la bibliothèque où on lui administra une forte dose de cognac.

Quand il apprit la nouvelle, le secrétaire du club, qui était en train de s'habiller, accourut en bras de chemise, les joues encore couvertes de savon à barbe. Après un regard sur le cadavre du général, il envoya chercher le Dr Pemberthy, qui était peut-être encore au club. Le colonel Marchbanks couvrit pieusement d'un mouchoir le visage du mort et resta au garde-à-vous auprès de lui.

Un petit cercle de curieux, ne sachant trop quelle attitude adopter, s'était formé devant la cheminée.

– Que se passe-t-il ?

– Mon Dieu !… Mais c'est Fentiman… Pauvre vieux… Son cœur a dû flancher…

Le Dr Pemberthy arriva en habit de soirée. On reconnaissait l'ancien médecin militaire à ses façons un peu brusques.

Avec des gestes précis, le docteur se mit à palper le cou, les poignets, les genoux du cadavre.

– La mort remonte à plusieurs heures, décréta-t-il, la rigidité cadavérique commence à diminuer. Le cœur était très faible et un accident pouvait survenir n'importe quand. Quelle heure est-il ? 7 heures ? Il a dû arriver comme d'habitude, s'installer et avoir une syncope aussitôt.

– Il venait toujours à pied de Dover Street, remarqua un vieux monsieur ; combien de fois lui ai-je répété que c'était une imprudence pour un homme de son âge… Vous m'avez sûrement entendu le lui dire, Ormsby ?

– Oui, oui, certainement, répondit Ormsby dont le teint tournait à l'écarlate.

– Eh bien, il n'y a plus rien à faire pour lui, reprit le docteur. Il a passé sans s'en apercevoir. Dites, Culyer (il s'adressait au secrétaire du club), avez-vous une chambre où nous puissions le transporter ?

– Certainement ! James, allez chercher la clef du 16.

– Il faudra prévenir la famille.

– Son petit-fils, le capitaine Fentiman, est déjà au courant, dit le colonel Marchbanks. Quant au major Fentiman, il habite au club et ne devrait pas tarder. Le général avait une sœur, je crois ?

– Oui, je la connais, répondit le Dr Pemberthy ; c'est lady Dormer, qui habite à Portmann Square. Elle était brouillée avec son frère depuis des années, mais il faudrait l'avertir tout de même.

– Je vais téléphoner, proposa le colonel. Nous ne pouvons pas compter sur ce pauvre George. Il est dans un état ! Il faudra que vous alliez le voir, docteur, quand vous aurez terminé. Il a encore été pris d'une de ses crises de nerfs.

– Je vais m'en occuper. Ah ! vous voici, Culyer ? La chambre est prête ? Alors, allons-y. Quelqu'un veut-il le prendre par les épaules ? Lord Peter ? Oui, merci, soulevez-le doucement.

Wimsey passa ses bras vigoureux sous les aisselles du défunt, le docteur se saisit des jambes et ils emportèrent leur funèbre fardeau.

Dès que la porte du fumoir se fut refermée, l'atmosphère commença à se détendre. De petits groupes se formèrent, le ton des voix remonta et tout le monde se mit à parler.

– Encore une chance que Pemberthy fût justement son médecin…

– Comme ça, pas besoin d'enquête pour le permis d'inhumer.

Le colonel Marchbanks voulut téléphoner comme il l'avait dit. Dans une étroite antichambre, entre le fumoir et la bibliothèque, se trouvait une cabine utilisée par les membres du club lorsqu'ils voulaient communiquer plus discrètement que dans le hall, au milieu des allées et venues.

– Hé, colonel, non, pas celle-là. L'appareil est détraqué.

C'était la voix d'un nommé Wetheridge qui avait vu Marchbanks se diriger vers la cabine.

– Je n'ai pas pu m'en servir ce matin. Mais je ne vois plus l'avis qui était sur la porte. L'appareil est peut-être réparé maintenant. On ne nous prévient jamais de rien ici.

Le colonel Marchbanks ne prêta aucune attention aux propos de Wetheridge : c'était le grincheux de service. Ne recevant pas de réponse du colonel, celui-ci se rassit en grommelant.

Marchbanks demanda le numéro de lady Dormer.

Après un certain temps, il sortit et traversa la bibliothèque ; en entrant dans le hall, il se heurta à Wimsey et Pemberthy qui redescendaient.

– Vous avez annoncé la mauvaise nouvelle à lady Dormer ? s'enquit Wimsey.

– Justement ! En voilà une histoire ! Lady Dormer est morte aujourd'hui. Sa femme de chambre vient de me dire qu'elle s'est éteinte ce matin entre 10 heures et 10 heures et demie.

CHAPITRE III

Dix jours s'étaient écoulés depuis cette sinistre journée du 11 novembre. Lord Peter Wimsey était installé dans son studio, plongé dans l'étude d'un manuscrit du XIVe siècle. À côté de lui, un carafon de porto millésimé lui permettait de stimuler de temps en temps le plaisir qu'il prenait à sa lecture.

Un coup de sonnette lui arracha un juron ; il dressa l'oreille pour reconnaître la voix de l'importun. Elle dut lui être sympathique, car il ferma le Code de Justinien et accueillit le visiteur avec un sourire :

– Mr Murbles, milord, annonça son domestique.

Le petit vieillard qui entrait était le type même du notaire de famille.

– J'espère que je ne vous dérange pas, lord Peter ?

– Bien sûr que non ! Je suis toujours très heureux de vous voir. Bunter, apportez un verre pour Mr Murbles. Vous tombez particulièrement bien, mon cher Murbles, ce porto de 1880 a deux fois plus de saveur lorsqu'on le déguste en compagnie de connaisseurs. Que puis-je pour vous, Mr Murbles ?

– Lord Peter, je suis venu pour mettre à contribution vos talents de déduction et d'observation, mais je crains, ou plutôt je devrais dire j'espère, que rien de catastrophique n'en sortira. Le fait est, ajouta le brave homme d'une voix confidentielle quand Bunter fut sorti, qu'il se pose de curieux problèmes à la suite de la mort subite du général Fentiman. J'ai cru comprendre que vous en aviez été un des témoins.

– Pardon ! Je n'ai nullement été témoin de la mort du général : j'ai été témoin de la découverte du décès, ce qui est très différent.

– Est-ce très différent ?

– Ne vaudrait-il pas mieux que vous me disiez ce que vous voulez savoir exactement ? Vous comprenez, je suis membre de ce club par tradition de famille et, par conséquent, tenu à une certaine réserve…

– Je comprends, je comprends. Voici de quoi il s'agit : le général Fentiman, ainsi que vous le savez probablement, avait une sœur, Félicité, de douze ans plus jeune que lui. C'était dans le temps une jeune fille aussi belle que volontaire, et elle aurait pu faire un très beau mariage, si l'aristocratique famille Fentiman n'avait été plus riche d'honneurs que de biens. Comme souvent à cette époque, la famille

consacra tous ses revenus aux études du garçon, à l’entretenir comme devait l’être un Fentiman et à lui payer une charge dans un régiment de cavalerie prestigieux. Il ne resta naturellement pas un sou pour fournir une dot à Félicité, ce qui, il y a soixante ans, impliquait pour une jeune fille le célibat. La famille n’entrevoyait d’autre solution que le mariage avec un horrible vieux propriétaire du voisinage, qui, paraît-il, avait offert de conduire la jeune fille à l’autel. Mais Félicité était d’une autre trempe. En fait, au moment précis où ses parents faisaient courir le bruit du mariage, elle vint leur signifier, avec le plus grand calme, qu’elle venait d’épouser secrètement un certain Mr Dormer… un inconnu… un roturier ; en réalité, un homme tout à fait honorable et fortuné, mais, faute irréparable pour un Fentiman de l’ère victorienne, un vulgaire industriel qui fabriquait des boutons en papier mâché.

» Ce fut un scandale : les parents tentèrent l’impossible pour annuler le mariage, leur fille étant encore mineure, mais Félicité s’enfuit par la fenêtre de sa chambre et rejoignit son mari. Les Fentiman décidèrent alors de renvoyer à leur fille toutes ses affaires personnelles et lui interdirent de passer désormais le seuil de leur maison.

– Voilà qui me conforte dans mon intention de rester célibataire.

– Je ne le souhaite pas. Les disputes de famille font la fortune des notaires. Mais je continue l’histoire de Félicité ; il semble que son frère, le général Fentiman, partageait les préjugés de ses parents. Il était horrifié d’avoir pour beau-frère un fabricant de boutons. Ses opinions ne devinrent pas libérales avec l’âge… Il refusa toujours de connaître tout membre de la famille Dormer. Il se maria, lui aussi ; il avait épousé une jeune fille distinguée mais pauvrement dotée. Elle mourut de bonne heure, lui laissant une postérité de rejetons anémiques dont le seul qui atteignit l’âge adulte fut le père des deux Fentiman que vous connaissez, le major Robert et le capitaine George.

– Je ne connais pas beaucoup Robert, mais je crois que c’est quelqu’un de solide.

– Oui, il tient plutôt de son grand-père, tandis que George semble avoir pris à la lignée maternelle une nature plus faible.

– C’est un grand nerveux.

– Robert est encore célibataire. Il n’est pas particulièrement à son aise car on n’a jamais connu un Fentiman capable de conserver un centime. Mais enfin il s’en tire, tandis que George, lui…

– Pauvre vieux George. Ne m’en dites pas plus, je sais tout. Il était dans une situation passable avant la guerre et en revenant, comme tant d’autres, il n’a plus rien retrouvé, ni santé, ni argent… Sa femme s’est

mise héroïquement au travail, et gagne juste le pain du ménage. Le malheureux commence à en avoir assez. C'est navrant.

– Leur père est mort depuis longtemps. Quant au général, leur grand-père, il vivait de sa pension et du petit héritage de sa femme. Il habitait un modeste appartement, mais, en réalité, il passait sa vie au *Bellona Club.* Tant que la tante Félicité était encore en vie…

– Comment a-t-elle obtenu le titre de lady Dormer ?

– Nous en venons à la partie la plus intéressante de mon histoire : Henry Dormer.

– Le fabricant de boutons ?

– Lui-même… devint un homme immensément riche, de sorte qu'il fut en mesure de rendre quelques services discrets à certain personnage de haut rang et que, suivant la formule, en considération des services éminents qu'il avait rendus à… la nation, il fut mentionné sur une des listes d'honneur annuelles et fait sir Henry Dormer baronnet. Comme il n'avait pas d'enfants, il n'y avait aucun inconvénient à lui décerner des titres héréditaires… Lady Dormer avait du cœur : elle tenta maintes fois de se réconcilier avec les Fentiman. Le général ne voulut rien savoir, mais les deux jeunes gens furent moins intransigeants ; le jeune Robert alla très souvent voir la vieille dame et George aussi, quoique avec plus de discrétion. Bien entendu, ils n'en soufflaient jamais mot au général qui en aurait eu une attaque. Mais, depuis la guerre, la vieille tante se plaignait que George la délaissait ; je me demande pourquoi ?

– Je crois deviner. Il était sans situation et ne voulait pas avoir l'air d'aller chez elle pour mendier. C'est tout à fait lui.

– Peut-être… Ou alors y a-t-il eu quelque désaccord entre la grand-tante et le neveu ? En tout cas, les relations s'espacèrent. J'espère que je ne vous ennuie pas ?

– J'attends le moment où la question de l'héritage va se poser.

– Vous voyez juste, j'y arrive. Je vous demanderai de m'accorder toute votre attention.

– Je suis tout oreilles.

– Lady Dormer était encore, malgré son âge, très vive et très entêtée. Le 5 novembre, elle avait tenu à assister à une fête en plein air, par un temps froid et pluvieux : elle attrapa une belle pneumonie. Le 10, elle était au plus mal, et on se demandait si elle passerait la nuit. Sa demoiselle de compagnie, une certaine Ann Dorland, crut devoir prévenir le général qu'il devait se hâter s'il voulait voir encore une fois sa sœur en vie.

» À cette nouvelle, je dois dire que les barrières d'orgueil et d'obstination derrière lesquelles le général se retranchait tombèrent enfin et, en brave homme qu'il était au fond, il se précipita chez sa sœur… Il la trouva très faible mais encore consciente et resta une demi-heure auprès d'elle. On le vit sortir raide comme un piquet, mais visiblement ému. Ceci se passait aux environs de 4 heures de l'après-midi, le 10. Peu après, lady Dormer tomba dans le coma : elle s'éteignit le lendemain matin sans avoir repris connaissance. Quant au vieillard, est-ce l'émotion et le choc causés par cette entrevue, on le trouva mort moins de vingt-quatre heures plus tard.

» Et maintenant, vous allez être récompensé de la patience que vous avez mise à m'écouter : j'en arrive à la question pour laquelle j'aurai besoin de vos lumières. J'ai toujours été chargé des affaires de la famille Fentiman, comme mon père l'avait été avant moi. Le général n'avait pas grand-chose à léguer, mais il n'était pas homme à mourir intestat. Sa pension s'éteint avec lui, bien entendu, mais il avait quelques biens : il distribue d'abord des legs sans importance à de vieux amis de régiment, à son domestique et à ceux du *Bellona Club,* puis vient l'article principal. Il lègue tout ce qu'il possède, soit deux mille livres environ, au capitaine George Fentiman. Cette somme, placée en valeurs solides, représente un revenu annuel d'une centaine de livres. Le testateur explique que, s'il avantage ainsi George, ce n'est point pour témoigner quelque défaveur à Robert, l'aîné, mais parce que George, marié et pauvre, a davantage besoin de cet argent que son frère. Robert est d'ailleurs nommé exécuteur testamentaire et hérite de quelques objets mobiliers ou de tout ce qui resterait en plus de la somme susdite. Suis-je clair ?

– Comme de l'eau de roche. Robert connaissait-il cet arrangement ?

– Depuis longtemps ! Il avait reconnu que les dispositions de son grand-père étaient fort justes.

– Tout ce que vous me racontez jusqu'ici semble si simple et si naturel que je suis sûr que vous me réservez un problème épineux. Allez-y, je suis prêt à tout.

– Eh bien, voilà. Me Pritchard, l'avoué de lady Dormer, m'a écrit pour me demander l'heure exacte, à une minute près si possible, de la mort du général Fentiman. Je lui ai répondu qu'étant donné les circonstances, je ne pouvais la lui donner, à mon grand regret ; je savais simplement que le Dr Pemberthy situait la mort dans la matinée du 11 novembre. C'est alors que Me Pritchard m'a demandé un rendez-vous en me disant qu'il avait une communication de la plus grande importance à me faire. Et voici ce qu'il me révéla : plusieurs années avant sa mort, lady Dormer avait fait un testament. Il faut dire qu'elle avait hérité en nue-propriété de la fortune considérable de son mari

qui n'avait aucune famille, Lady Dormer, en dehors des quelques legs habituels à des amis ou des institutions charitables, laissait douze mille livres à miss Dorland, sa demoiselle de compagnie, et tout le principal de sa fortune à son frère, le général Fentiman, si celui-ci était encore en vie lorsqu'elle-même mourrait. Dans le cas contraire, c'est à miss Dorland que revenait le principal de la fortune et ses neveux se partageaient le legs secondaire de douze mille livres.

Wimsey émit un long sifflement.

– Oui, dit alors Murbles, nous voici dans une situation extrêmement embarrassante. Lady Dormer est décédée à 10 h 37 précises le 11 novembre. Or le général est mort dans la même matinée, vraisemblablement, après 10 heures, car on me dit qu'il n'arrivait jamais avant au club, et en tout cas, plusieurs heures avant la découverte de son décès à 7 heures du soir. S'il est mort entre son arrivée au club et 10 h 37, alors miss Dorland est l'héritière et mes clients, les Fentiman, n'héritent que de six mille livres chacun. Si, au contraire, la mort du général a eu lieu ne serait-ce que quelques minutes après 10 h 37, alors miss Dorland n'hérite que de douze mille livres ; George n'a toujours que le maigre legs spécifié dans le testament de son grand-père, et c'est Robert, légataire universel naturel de toutes les sommes dont il n'est pas disposé expressément qui se voit alloué une fortune considérable s'élevant à plus d'un demi-million de livres.

– Mais que voulez-vous que je vienne faire là-dedans ?

Le notaire toussota :

– Eh bien ! voilà, je me suis dit que vous seriez mieux que quiconque en mesure de résoudre le délicat problème qui consiste à trouver l'heure précise de la mort du général. Vous êtes membre du *Bellona Club,* vous y étiez présent lorsqu'on a constaté le décès, vous avez vu le corps, et vous connaissez les intéressés. Par votre situation sociale autant que par votre personnalité, vous êtes tout indiqué pour mener une enquête discrète sans occasionner… de scandale, sans attirer l'attention du public, enfin avec la prudence qui s'impose en pareil cas.

– Hum… c'est délicat, affreusement délicat…

– Extrêmement délicat, j'en conviens. C'est très malheureux que la question de l'heure n'ait pas été soulevée à temps, lorsque le… enfin la dépouille mortelle de l'infortuné général pouvait supporter un examen et fournir un renseignement précieux. Je dois dire que mon confrère, Me Pritchard, n'était pas plus au courant de la fin anormale du général que je ne l'étais pour ma part du testament de lady Dormer. Voilà donc comment je n'ai pu être avisé que le permis d'inhumer du Dr

Pemberthy n'était pas suffisant…

– Les héritiers ne pourraient-ils pas s'entendre et, négocier un arrangement ?

– C'est ce à quoi l'on aboutira sans doute si l'on ne parvient pas à avoir des précisions sur l'heure de la mort du général, mais en ce moment il y a certaines oppositions…

– Ah ! ah ! il y a un légataire plus, gourmand que les autres, hein ? Vous ne désirez pas vous expliquer plus clairement pour le moment ?… D'ailleurs cette petite énigme ne m'intéresse qu'à un point de vue purement objectif.

– Alors, lord Peter, vous acceptez de la résoudre ? Vous voulez bien nous rendre ce service ?

Wimsey tapotait les bras de son fauteuil.

– À votre place, Murbles, je conseillerais à mes clients de transiger.

– Vous insinuez que mes clients peuvent se trouver dans une position délicate ?

– Non, pas précisément, mais, au fait, quel est celui des frères Fentiman que vous représentez ? George ou Robert ?

– Les deux frères d'une façon générale. Il est exact que la victoire de Robert serait au détriment de George, mais tous deux désirent que la lumière soit faite.

– Je saisis. Et maintenant, si je procède à une enquête, êtes-vous prêt à endosser tout ce qu'elle pourrait dévoiler ?

– Bien entendu.

– Que les résultats soient en votre faveur ou non ?

– Je ne pourrais guère agir autrement il me semble.

– J'en suis convaincu, Murbles. Eh bien ! c'est entendu : je m'attelle à votre affaire.

– C'est très gentil de votre part… Il sera toujours temps, si vous ne réussissez pas, d'en revenir à un arrangement, je suis persuadé que des deux côtés on n'a aucune envie de plaider.

– Ce serait raisonnable, car on risquerait de voir les frais manger l'héritage. Avez-vous commencé l'enquête ?

– Rien de sérieux. Je préfère que vous repreniez depuis le début.

– Je commence demain, je vous tiendrai au courant.

Le notaire remercia encore lord Peter et prit congé. Demeuré seul, Wimsey resta un instant songeur, puis sonna son valet de chambre.

– Bunter, prenez un nouveau carnet et mettez en titre : *Affaire*

Fentiman ; et soyez prêt à m'accompagner demain au *Bellona Club* avec votre appareil photographique et tout le fourbi habituel.

– Très bien, milord. Si je comprends, milord est chargé d'une nouvelle affaire ?

– Oui, Bunter.

– Prendrais-je la liberté de demander si l'affaire est intéressante ?

– Hé, hé… elle l'est par certains côtés, mais il y a des traquenards… Tant pis, on aura de quoi se distraire. Voyez-vous, Bunter, il faut prendre les choses avec un certain détachement : le bon limier suit avec une égale indifférence les traces de l'assassin ou celles de la jeune fille enlevée par un ravisseur.

– Je comprends, milord.

CHAPITRE IV

– Qu'en dites-vous, Bunter ? Croyez-vous que ce costume convienne ? demanda lord Peter.

C'était un complet-veston en tweed dont la couleur et le dessin étaient plus voyants que ceux que lord Peter avait l'habitude de porter. C'était une tenue plutôt sport.

– Vous comprenez, Bunter, je veux avoir l'air quelconque, mais pas vulgaire. Ces rayures rouges et vertes m'inspirent décidément quelques inquiétudes.

Bunter examina le complet avec le plus grand sérieux et, enfin, déclara d'un ton ferme :

– Eh bien ! milord, je crois que ça peut aller.

– Bon, dans ce cas je m'en vais. Rejoignez-moi ; avec votre barda dans une heure environ.

Le *Bellona Club* étant situé dans Piccadilly et l'appartement de Wimsey dans Green Park, le trajet fut bref. Le portier du club l'accueillit avec son plus large sourire.

– Bonjour. Roggers, ça va ?

– Très bien, milord, merci.

– Savez-vous si le major Fentiman est au club, par hasard.

– Non, milord, le major ne couche plus au club, ces jours-ci, je crois qu'il occupe l'appartement du pauvre général.

– Ah oui ? Quel triste événement…

– Un grand malheur, milord, et une affaire bien contrariante pour le club.

– Oh ! le général n'était plus très jeune, ça devait arriver un jour ou l'autre. Ce qui est bizarre, Roggers, c'est que tout le monde ait circulé autour de lui sans se douter qu'il était mort, vous ne trouvez pas ?

– Pour sûr, milord. Ça lui a fait un coup à ma femme quand je lui ai raconté cette histoire.

– Ça vous paraît vraisemblable, vous, Roggers, que le pauvre vieux soit resté mort des heures dans ce fauteuil ? Je suppose que le général est arrivé au club à son heure habituelle ce jour-là ?

– Pour ça, milord, le général était ponctuel comme une horloge. Il

apparaissait à 10 heures précises tous les jours : « Bonjour, Roggers », qu'y me disait, « il fait beau », ou bien « mauvais temps, aujourd'hui ». Il était toujours un peu sec, mais pas fier. Quelquefois, il me demandait des nouvelles de ma petite famille. Un bien brave homme, milord, il manquera à tout le monde ici.

– Vous n'avez rien remarqué ce matin-là ? Il n'avait pas l'air un peu faible ou indisposé ?

Wimsey posait ces questions d'un air détaché, tout en faisant tomber négligemment la cendre de sa cigarette…

– Oh ! mais non, mais… vous ne saviez pas, milord ? Justement, je n'étais pas à mon poste ce matin-là ; j'avais obtenu l'autorisation d'assister à la cérémonie de l'armistice.

– J'avais oublié. Et qui vous a remplacé ? Mathews, sans doute ?

– Eh bien ! non, milord, c'est Weston qui a pris ma garde ce matin-là.

– Weston ? Qu'est-ce que c'est que cet oiseau-là ?

– Un nouveau, milord, le remplaçant de Briggs : vous vous souvenez de Briggs ? Son oncle est mort et lui a laissé un petit magasin, de sorte qu'il est parti.

– Bien sûr… Et à quelle heure ce Weston prend-il son service ? Il faudra que je fasse sa connaissance.

– Il viendra me relever à 1 heure, milord, pour que j'aille déjeuner.

– Très bien, je serai sûrement par ici vers cette heure-là… Tiens, bonjour, Pemberthy, c'est justement vous que je cherchais. Vous me tenez compagnie pour un cocktail ?

– Bien volontiers.

– Je dépose quelque chose et je vous retrouve dans cinq minutes au bar.

Wimsey jeta un regard hésitant sur le bureau du portier, mais voyant ce dernier occupé avec de nouveaux arrivants, alla au vestiaire. Il connaissait le préposé, un mutilé de guerre, un vrai faubourien de Londres qu'il ne serait pas difficile de faire bavarder sur la mort du général. En réponse à quelques questions adroites, sur le moment exact de l'arrivée du général le matin de sa mort, le garçon s'exclama :

– Ça, par exemple, milord, c'est drôle… Le Dr Pemberthy vient tout juste de me demander la même chose… C'est un vrai casse-tête… je peux pas comprendre comment je l'ai manqué justement ce matin-là… Moi, qui pourrais compter sur les doigts les jours où j'ai pas vu arriver le général au club. Ponctuel comme Big Ben. Vu son âge, je tenais toujours à l'aider à enlever son pardessus. Mais faut croire que, pour

une fois, il a dû venir un peu plus tard. C'est-y que je l'ai manqué ? Toujours est-il qu'avant d'aller déjeuner, je me suis dit : « Le général, il doit être malade ! » puis je vais voir, et voilà que son chapeau et son pardessus étaient accrochés au portemanteau comme d'habitude… « Je l'aurai manqué… », que je me suis dit. Faut dire que ce matin-là, y'avait beaucoup d'allées et venues, des membres venus de la campagne, et il fallait que je m'occupe de leurs affaires ; et c'est comme ça probablement, milord, que j'ai pas fait attention au général.

– En tout cas, d'après vous, le général a bien dû arriver avant déjeuner ?

– Pour ça, oui, milord ; moi, je me débine à midi et demi et, avant de m'en aller, j'ai vu son chapeau et son pardessus accrochés à leur place.

– Ça se précise ; il a dû arriver après 10 heures et avant midi et demi.

– Y'a pas de doute, milord.

– Pauvre vieux général… Il a eu la mort rêvée, vous ne trouvez pas ?

– Une mort paisible, milord. Et puis, ça nous arrivera bien à tous.

Wimsey grimpa les quelques marches menant au bar. « Nous avons quelques indices, pensait-il, il a dû mourir entre 10 h 15 et midi et demi. S'il y a des parieurs pour l'héritage Dormer, la course leur réserve des émotions… »

Pemberthy était au bar, un whisky à la main. Wimsey demanda un cocktail et, aborda le sujet, sans tourner autour du pot.

– Mon cher docteur, j'ai quelque chose à vous demander au sujet du vieux Fentiman. Tout à fait entre nous, n'est-ce pas ? Il paraît que, pour le règlement de la succession, l'heure exacte de la mort du pauvre homme est d'une très grande importance. Les héritiers ne voudraient pas qu'il y ait des histoires et, en ma qualité d'ami de la famille, j'ai mission de m'informer discrètement. Naturellement, puisque vous avez constaté le décès, vous êtes le premier à qui je dois m'adresser et je vous serais obligé de me dire tout ce qui peut, d'après vos observations, préciser ce point délicat.

Pemberthy leva les sourcils :

– Ah ! c'est donc ça ? J'ai bien pensé qu'il y avait anguille sous roche quand le notaire est venu me poser l'autre jour des questions insidieuses. Il avait l'air de croire qu'on peut certifier à une minute près l'heure de la mort. Je lui ai répondu que c'était impossible. Je ne peux pas me permettre de faire des suppositions.

– Très dangereux les suppositions, je suis bien de votre avis. Tenez, si je me mettais à faire des suppositions sur la mort du général, savez-vous à quoi elles aboutiraient ?

– Dieu sait ce que peut inventer un profane lorsqu'il s'agit de questions médicales.

– Eh bien… j'affirmerais qu'il était mort depuis longtemps.

– C'est vague.

– Vous avez dit vous-même, si je ne me trompe, docteur, que la rigidité était très avancée ?

– Elle était en train de passer, en effet.

– Je croyais que la rigidité cadavérique durait à peu près vingt-quatre heures ?

– Oui, en général ; mais parfois aussi elle passe très vite. Néanmoins, je situerais la mort du général avant 10 heures du matin. Mais nous savons qu'il n'est pas arrivé au club avant 10 heures un quart.

– Vous avez sans doute interrogé Williamson ?

– Oui, car j'ai pensé qu'il valait mieux, dans un cas pareil, avoir tous les renseignements possibles. Je conclus donc que, la mort ayant été subite, dans une pièce surchauffée, devant le foyer, la rigidité se sera établie et aura également disparu très rapidement.

– Hum !… Bien sûr, ça se peut… Vous connaissiez l'état de santé du pauvre vieux ?

– Je le savais très délicat et, quand on approche de quatre-vingt-dix ans, le cœur n'est plus très solide… Je m'attendais à ce qu'il finît ainsi un jour ou l'autre. Or, il venait de subir un choc.

– Quel choc, docteur ?

– Il avait revu sa sœur mourante, après une longue séparation. En la quittant, il est justement passé à mon cabinet, pour une consultation, et m'a raconté son entrevue. Je lui ai recommandé de se mettre au lit et de se reposer complètement : je lui avais trouvé le pouls irrégulier, et il était fort agité. Pourtant, ainsi que je le suppose, il s'est obstiné à se lever le lendemain matin et à venir jusqu'ici tout en ne se sentant pas très bien. Que voulez-vous, il était comme ça ! Épuisé par la marche, il a dû tomber en arrivant.

– Tout cela est bien, Pemberthy, mais… à quelle heure est-il arrivé ?

– Dieu seul le sait…

– Mais voyons, docteur, est-ce que vous allez en rester là ? Vous

vous trouvez suffisamment fixé ?

Le docteur regarda attentivement Wimsey :

– Ma foi… oui. Sans quoi je n'aurais pas donné un permis d'inhumer.

– Rien ne vous a paru anormal dans la position du corps ?

– Que voulez-vous dire ?

– Vous le savez aussi bien que moi, répondit Wimsey en regardant l'autre bien en face.

Pemberthy soutint son regard sans broncher et fit un signe de tête :

– Montons à la bibliothèque : nous y serons plus tranquilles, il n'y a jamais personne là-haut.

CHAPITRE V

La bibliothèque du club était une grande pièce tranquille et confortable, avec ses austères rayons de reliures séparés par de larges baies circulaires : devant chacune de ces baies étaient installés une table et trois ou quatre sièges. La plupart du temps on n'y voyait personne en dehors de quelques originaux venant consulter l'atlas du *Times*, l'*Histoire de la guerre* ou quelque ouvrage de stratégie.

Devant la baie la plus éloignée, on pouvait, à l'abri d'un rempart de livres et de silence, converser aussi intimement que dans la plus discrète des sacristies.

– Eh bien ! docteur, je vous écoute, dit Wimsey, que pensez-vous de cette jambe ? Moi, j'ai tout de suite flairé quelque chose de bizarre, mais comme je ne comprenais pas très bien ce que ça signifiait et que, de votre côté, vous me paraissiez vouloir éviter d'attirer l'attention là-dessus, je me suis tenu coi.

– En réalité, je voulais me donner le temps de la réflexion, car, à première vue, cela semblait plutôt, comment dirais-je ?…

– Fâcheux ? Vous admettez que la rigidité cadavérique, une fois établie, ne se modifie pas, et que sa disparition commence toujours par le visage et la mâchoire. Or, j'ai pu constater, et vous de même, que le visage et la mâchoire du général étaient encore aussi durs que du bois, tandis que le genou était flexible et la jambe ballante. Comment expliquez-vous cela ?

– J'en ai été très intrigué. Vous penserez sans doute comme moi que quelqu'un a déplacé la jambe et fait manœuvrer le genou après que la rigidité eut été établie.

– Ce n'est pas le mort qui a manœuvré sa jambe, tout de même ? Or si quelqu'un avait touché le cadavre avant nous, il aurait donné probablement l'alarme.

– Peut-être quelqu'un, frappé par l'immobilité du général, a-t-il tenté de le bouger, et puis, affolé, se sera enfui sans rien dire ? Cela paraît idiot, je sais bien, mais la panique fait faire n'importe quoi.

– Mais pourquoi le type en question aurait-il été pris de panique ?

– Je ne sais pas… Nous avons, dans ce club, pas mal d'anciens officiers qui ont reçu des chocs pendant la guerre. Une circonstance de ce genre a pu leur faire perdre leur sang-froid… Nous devrions

demander si on n'a pas remarqué un membre quelconque du club particulièrement agité ou nerveux ce jour-là.

– C'est une idée. Ainsi votre hypothèse est que quelqu'un, en relation avec le général, et quelqu'un de très impressionnable, mis brusquement en présence de ce corps rigide, aurait perdu la tête ? Vous y croyez, vous ?

– Ma foi, oui. Je conçois très bien que cette personne, sans bien se rendre compte de ses gestes, aura pu secouer le corps, tirer la jambe, même violemment et puis, comprenant, se sera enfuie affolée, laissant à d'autres la découverte… Notez bien que tout cela n'est qu'une supposition. C'est pour cette raison que j'ai préféré ne rien dire. Ce serait tout à fait désagréable de constater qu'il y a des anormaux parmi nous, dans ce club, et ça pourrait avoir des conséquences très pénibles pour le malheureux qui se verrait découvert, soumis à un interrogatoire…

– Je suis de votre avis. Entre nous, je tâcherai de savoir si George Fentiman ne s'est pas trouvé seul dans le fumoir en présence de son grand-père à un moment quelconque. Je vais voir si aucun domestique ne peut préciser ce point. Cela me semble la seule explication plausible. En tout cas, merci pour votre aide. Ah ! encore un petit détail, docteur : quand vous avez dit au moment de votre examen du corps que la rigidité était en train de disparaître, disiez-vous cela pour empêcher toute remarque fâcheuse ou bien est-ce vrai ?

– Eh bien ! elle commençait à s'atténuer pour la face et la partie supérieure du corps et elle a dû disparaître complètement aux environs de minuit.

– Voilà au moins un point acquis.

Après le départ du docteur, Wimsey fuma un long moment, puis s'installa à une petite table, et prit quelques notes. Un domestique entra.

– C'est moi que vous cherchez, Fred ?

– Le domestique de milord est là et m'a dit que milord désirait être prévenu de son arrivée.

– Je viens.

Wimsey allait sécher ce qu'il avait écrit, lorsqu'il remarqua un papier qui dépassait du sous-main. Il avait pour principe de ne jamais négliger le plus mince détail livré par le hasard ; il sortit donc ce papier et y jeta un coup d'œil. La feuille ne portait que quelques lignes de chiffres tracés d'une main manifestement tremblante. Wimsey les considéra attentivement, puis secoua le sous-main pour s'assurer qu'il ne contenait rien d'autre ; ensuite il plia soigneusement le papier,

s'appliquant à ne le tenir que par les coins, et l'enferma dans une enveloppe, avant de le mettre dans son portefeuille. Puis il alla à la rencontre de Bunter dans le hall, lequel était armé de son appareil photographique et de son trépied.

– Vous voilà, Bunter ? Attendez-moi un instant, je dois voir le secrétaire du club.

Lord Peter jeta un coup d'œil dans le bureau de Culyer qu'il vit plongé dans ses paperasses.

– Bonjour, Culyer. Dites-moi, vous vous souvenez de ce pauvre vieux Fentiman, qui nous a quittés l'autre jour pour un monde meilleur ?

– Ne m'en parlez pas. J'ai déjà reçu un paquet de réclamations de ce maniaque de Wetheridge. Quel métier !

– Je compatis, mais voici de quoi il s'agit : les héritiers du général se trouvent coincés parce qu'on n'a pas pu savoir exactement quelle fut l'heure de la mort du vieux – ceci strictement entre nous – et on m'a chargé d'une petite enquête là-dessus. Je ne veux pas vous déranger, je vous demande seulement l'autorisation de prendre quelques photos, pour les étudier chez moi. J'ai amené quelqu'un pour ça. On le fera passer pour un journaliste. Vous permettez qu'il circule dans le club ?

– Aucun inconvénient, si ça vous rend service. J'ai confiance, nous ne voulons pas d'histoires dans le club.

– Bien sûr, bien sûr.

Lord Peter, qui préférait ne pas être vu en compagnie de Bunter, l'appela dans le bureau de Culyer. Il eut une moue en toisant la tenue impeccablement correcte de son fidèle factotum :

– Mon Dieu, Bunter… vous n'avez pas du tout le style de l'emploi. Tenez, fourrez-moi deux ou trois journaux mal pliés dans une poche, gonflez l'autre avec ce paquet de clichés. C'est mieux… Et maintenant, Mr Culyer va vous montrer le chemin. Il me faut trois photos du fumoir, l'une prise de la porte, la seconde devant la cheminée montrant clairement le fauteuil où le général avait l'habitude de s'installer ; vous prendrez la troisième de l'antichambre donnant dans la bibliothèque, à deux distances différentes. Ensuite, dans la bibliothèque, faites plusieurs vues de la dernière baie prise sous des angles différents. Je veux aussi trois ou quatre photos du hall, une du vestiaire, où vous vous ferez désigner le portemanteau auquel le général accrochait son pardessus. C'est tout pour le moment, mais ajoutez trois ou quatre inutilités pour avoir l'air de travailler réellement pour votre journal… Quand vous aurez fini, vous me trouverez quelque part dans le club. Ah ! j'y pense, gardez de la

pellicule, nous en aurons besoin.

– Entendu, milord.

– Dites-moi, Culyer, est-ce que le Dr Pemberthy n'avait pas appelé quelqu'un pour la toilette mortuaire du général ? Vous rappelez-vous à quelle heure cette personne est arrivée ?

– Aux environs de 9 heures, le lendemain matin, si je ne m'abuse.

– Savez-vous son nom, par hasard ?

– Non, mais je sais qu'elle a été envoyée par les pompes funèbres, celles de la maison Merrit ; ils vous donneront son nom et son adresse.

– Je vous remercie infiniment. En route, Bunter.

Wimsey traversa le hall, entra au fumoir et, après avoir serré les mains de quelques vétérans, prit un journal et chercha un siège. Devant la cheminée, la grande bergère demeurait vide, monument que personne n'osait encore profaner.

Wimsey se dirigea nonchalamment de ce côté et s'y installa d'un geste indifférent en faisant craquer les ressorts vénérables. Un vieux monsieur, assis tout près de là, lui lança un regard scandalisé et replia son *Times* d'un air fortement désapprobateur.

Wimsey ne se dérangea pas lorsqu'on vit entrer le pseudo-journaliste, accompagné du secrétaire… Quelques membres, choqués de cette intrusion, se retirèrent ; le vieux Wetheridge, qui s'attardait pour protester, allait figurer sur une des photos à son insu.

À midi et demi, un domestique prévint lord Peter que le secrétaire le demandait dans son bureau. Là, Bunter rendit compte de son travail avant d'aller déjeuner. Wimsey descendit à la salle à manger du club où Wetheridge était déjà installé.

Wimsey se dirigea vers lui et, s'excusant avec son sourire le plus aimable, s'installa en face de lui.

Wetheridge déclara qu'il faisait un temps abominable : Wimsey renchérit.

Wetheridge, alors, se plaignit d'avoir été poursuivi toute la matinée de pièce en pièce par un imbécile de photographe, et déclara que l'on n'était plus tranquille nulle part, maintenant que même les clubs n'étaient plus à l'abri de la publicité.

Wimsey admit tristement que tout avait changé et que c'était certainement la faute de la guerre.

– Les gens n'ont plus de conscience, déclara Wetheridge, le service dans ce club est devenu une honte. Ce Culyer ne connaît pas son métier… Cette semaine, c'est le savon qui manquait ; la semaine

dernière, le téléphone ne marchait pas : tenez, le jour de la mort de ce pauvre Fentiman, je voulais téléphoner en province… rien à faire.

– Vous n'avez pas pu avoir la communication ?

– Si, j'ai fini par l'obtenir, mais, nom d'un chien ! après quels efforts et quelles peines… J'ai dû descendre téléphoner au vestiaire. Que voulez-vous, j'ai horreur de me servir des appareils du hall : on profite des plaisanteries stupides de tous les imbéciles qui jacassent autour. Ça m'exaspère.

– Mais pourquoi ne vous êtes-vous pas servi de la cabine qui se trouve à côté de la bibliothèque ?

– Je viens de vous le dire, elle était condamnée. On avait collé sur la porte une grande feuille de papier signalant que l'appareil était hors service. Et voilà, sans même ajouter une excuse ou une explication… Et quand j'ai été me plaindre au type du standard, il m'a répondu qu'il n'était même pas au courant, que ce n'était pas lui qui avait placardé l'avis et qu'il s'en occuperait… C'est ça l'organisation du club !

– En tout cas, l'appareil était réparé dans la soirée, car j'ai vu le colonel Marchbanks s'en servir.

– Je sais, mais ce n'est pas fini ! Voilà que, le lendemain matin, cet appareil de malheur s'est mis à sonner, sonner sans arrêt. Il y avait de quoi devenir fou. Je suis allé réclamer, quoique ça ne soit pas mon genre, et on m'a dit que ça devait être les ouvriers qui faisaient des essais, mais personne ne m'avait l'air au courant. Je vous demande un peu si, dans un club, les ouvriers ne pourraient faire leurs essais discrètement et respecter le repos des membres ?

Wimsey répondit que le téléphone était une invention diabolique.

Wetheridge ne cessa pas de grogner durant tout le déjeuner, puis se retira tout en grommelant.

Wimsey revint dans le hall et s'arrangea pour lier conversation avec le nouveau portier, Weston, mais ce dernier ne lui fut pas d'un grand secours : il n'avait pas remarqué l'arrivée du général le fameux jour ; il venait de prendre son poste et ne connaissait pas encore très bien les membres du club.

Wimsey consulta le fidèle Bunter :

– Faut-il croire que le général, ne serait pas venu du tout, Bunter ?

Bunter s'en tenait aux faits, selon son habitude :

– Puisqu'on a trouvé ici le cadavre du général, milord, c'est qu'il est entré au club à un moment quelconque.

– Argument irréfutable, Bunter ! Et maintenant, allons faire un petit tour chez le général et tâchons de mettre la main sur Robert Fentiman.

CHAPITRE VI

Ce fut un vieux domestique qui leur ouvrit la porte du petit appartement de Dover Street. Il informa lord Peter que le major Robert Fentiman était là et serait heureux de le recevoir. Aussitôt, d'ailleurs, apparut derrière lui une grande silhouette à l'allure militaire :

– Bonjour, Wimsey ! Murbles m'avait prévenu de votre visite ; entrez, entrez ! Il y a des siècles que je ne vous ai vu. On m'a dit que vous jouez les Sherlock Holmes ? Mais qu'est-ce que c'est que tout ce fourbi ? Votre matériel photo ? Alors, vous faites les choses sérieusement, hein ? (Il se tourna vers le domestique :) Woodward, mettez-vous à la disposition du photographe de lord Peter.

– Vous venez, Wimsey ?

Le major précéda Wimsey dans un petit salon sévèrement meublé.

– J'ai trouvé qu'il valait mieux m'installer provisoirement ici pendant qu'on faisait l'inventaire des affaires du pauvre vieux. Je suis son exécuteur testamentaire, et ça ne va pas être commode. C'est moi qui recueillerai tous les embêtements, de toute façon. Vous êtes très aimable de nous donner un coup de main. C'était vraiment une drôle de femme, ma grand-tante Dormer ; elle nous a mis dans un fichu pétrin. Ça marche, votre enquête ?

– Si nous pouvions trouver à quelle heure le général est parti d'ici le matin de sa mort, répondit lord Peter, nous ne serions pas loin de savoir l'heure de son arrivée au club.

Fentiman eut un petit sifflement :

– Mais, Murbles ne vous a donc pas dit que c'était plus compliqué ?

– Non, de quoi s'agit-il ?

– Eh bien ! c'est que le pauvre vieux n'est pas rentré chez lui la veille au soir !

– Ah ! par exemple !… C'est la première fois que j'entends parler de cela. Mais où diable est-il allé ?

– Mystère ! Tout ce que nous savons, c'est que… Attendez, j'appelle son domestique, il vous le dira mieux que moi. Woodward ?

– Oui, monsieur.

– Voulez-vous répéter à lord Peter ce qui s'est passé le soir du 10 ; vous savez, l'histoire du coup de téléphone.

– Voici, monsieur : vers 9 heures du soir…

– Oh !… attendez, attendez…, fit Wimsey, j'aime prendre les choses par le commencement. Partons de la matinée du 10 novembre : le général était-il comme d'habitude, ce matin-là ? Santé, humeur, etc.

– Tout allait bien, milord. Le général avait l'habitude de se lever de bonne heure. À 8 heures moins le quart, il déjeunait au lit, d'un œuf à la coque et d'un toast avec son thé. Il se levait ensuite, et je l'aidais à s'habiller, ce qui nous amenait invariablement sur le coup de 9 heures. Vers 10 heures moins le quart, il me demandait son pardessus, son cache-nez et son chapeau et s'en allait au club. Il n'y avait jamais le moindre changement à cette routine.

– Après, il restait au club toute la journée et ne rentrait chez lui que le soir ? Vers quelle heure ?

– Son repas était toujours prêt pour 7 heures et demie précises, milord.

– Et ce coup de téléphone ?

– Il a eu lieu dans l'après-midi. Il provenait de chez lady Dormer, la sœur du général. On disait que cette dame était au plus mal et qu'elle demandait à voir son frère. J'ai voulu aller moi-même au club transmettre la commission au général, car il était dur d'oreille et avait horreur du téléphone, et puis, je préférais lui apprendre la chose avec ménagement.

– Vous avez bien fait.

– Donc, j'ai vu le général et je lui ai transmis le message avec toutes les précautions voulues. J'ai bien vu que ça lui faisait un coup. Il a réfléchi quelques instants, puis m'a dit : « Bien, bien, Woodward, j'y vais tout de suite : c'est mon devoir. » Alors, je l'ai aidé à se couvrir, j'ai appelé un taxi, mais il n'a pas voulu que je l'accompagne. Je n'ai plus revu le général vivant. Je ne me suis pas inquiété d'abord, en ne le voyant pas rentrer à l'heure habituelle : vu les circonstances, il pouvait être retenu chez sa sœur. Tout de même, vers 8 heures, j'ai commencé à m'étonner ; il faisait très froid ce jour-là, si milord se rappelle, et ce n'était pas bon pour le général de rester dehors aussi tard. Au moment où j'allais appeler chez lady Dormer, à 9 heures, voilà le téléphone qui sonne.

– À 9 heures juste ?

– Peut-être un peu plus tard, mais pas plus de 9 heures et quart. Une voix d'homme a demandé : « L'appartement du général Fentiman ? » J'ai dit : « Oui, qui est à l'appareil ? » On a répondu « C'est Woodward ? » J'ai répondu oui. Alors on a dit : « Le général me charge de vous dire de ne pas l'attendre, car il passera la nuit chez

moi. » Alors j'ai dit : « Excusez-moi, monsieur, mais à qui ai-je l'honneur de parler ? » On a répondu : « Mr Oliver. » Milord comprend que je ne voulais pas paraître indiscret. Toutefois, comme j'allais prendre la liberté de lui demander son adresse, il a raccroché. Voilà tout ce que je sais.

– Eh bien ! Wimsey, que pensez-vous de tout ceci ? demanda le major Fentiman.

– Je n'aime pas la tournure que prennent les choses. Dites-moi, Woodward, est-ce que ça arrivait au général de passer ainsi la nuit chez des amis ?

– Jamais, milord ! Pas une fois depuis cinq ou six ans. Jadis, quand il était plus-jeune, bien sûr, il allait chez des amis, mais il y avait longtemps que ça ne lui arrivait plus.

– Et vous n'aviez jamais entendu parler de ce Mr Oliver ?

– Jamais, milord.

– Vous n'avez pas reconnu sa voix ?

– Eh bien !… je ne pourrais pas affirmer, bien sûr, mais il m'a semblé que je ne l'entendais pas pour la première fois.

– Et vous, Fentiman, savez-vous quelque chose au sujet de cet Oliver ?

– Oui, j'ai dû le rencontrer à un banquet ou quelque chose comme ça. Quelqu'un, parmi la foule, m'a dit être une vieille connaissance de mon grand-père. Je l'ai revu depuis, déjeunant chez *Gatti,* mais je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il est.

– Un militaire ?

– Non… ingénieur, peut-être…

– Comment est-il ?

– Grand, maigre, avec des cheveux gris et des lunettes. D'après ce que j'ai compris, il doit vivre retiré quelque part dans les environs de Londres.

– Tout ça n'est pas d'une précision folle. Allons, fouillez dans vos souvenirs : tâchez de trouver un détail quelconque pour nous aider. Bon sang ! secouez-vous ! Ça peut vous coûter un demi-million de savoir ou de ne pas savoir à quelle heure votre grand-papa est parti de chez son petit camarade Oliver pour se rendre à son club. Si ce monsieur habite un faubourg éloigné, ça expliquerait le retard du général au *Bellona,* et ce serait rudement positif pour votre héritage.

– Je fais de mon mieux, croyez bien, mais je ne sais vraiment rien de plus.

– C’est embêtant. Évidemment, nous pourrions avoir des renseignements par la police, mais ni vous ni moi n’avons envie de la faire intervenir.

– Nous y serons peut-être forcés, mais, en tout cas, le plus tard sera le mieux. Si seulement je pouvais me rappeler à quelle occasion j’ai rencontré cet Oliver !

– Et à ce restaurant *Gatti* ? Il y est peut-être connu ?

– C’est une idée… Il me semble l’avoir aperçu là-bas deux ou trois fois. Je vais interroger les serveurs et, s’ils ne peuvent rien m’apprendre, j’y déjeunerai régulièrement pendant quelque temps ; s’il est un habitué, je finirai bien par le rencontrer.

– Essayez toujours… En attendant, puis-je jeter un coup d’œil dans l’appartement ?

– Je vous en prie. Il vaudrait mieux que ce soit Woodward qui vous pilote, il connaît mieux les lieux que moi.

– Merci, je vais suivre votre conseil ; ne vous occupez pas de moi.

– Moi, pendant ce temps-là, je termine mon inventaire de ses tiroirs : si je tombe sur quelque chose concernant cet Oliver, je vous fais signe.

Wimsey entra dans la pièce à côté, où Bunter et Woodward le rejoignirent. C’était la chambre du général : sur une table, auprès du petit lit de fer, se trouvait un vieux bureau démodé. Wimsey appela Fentiman et lui demanda :

– Avez-vous regardé là-dedans ?

– Oui, il n’y a que de vieilles lettres et des papiers sans importance.

– L’adresse de cet Oliver ne s’y trouve pas, par hasard ?

– Non. Vous pensez bien que c’est la première chose que j’ai cherchée.

– Avez-vous regardé ailleurs ? Dans les tiroirs, les armoires, que sais-je ?

– Oh ! je n’ai pas encore regardé partout.

– Avez-vous le carnet d’adresses du général ?… Mais, sacrebleu ! mon cher, à vous voir aussi apathique, on croirait que vous êtes à la recherche d’un vieux parapluie et non pas menacé de perdre une fortune d’un demi-million de livres… Voyons : ce type a téléphoné, on peut donc supposer qu’il a le téléphone chez lui. Bunter va se charger de cette besogne : il a une façon de déranger les gens au bout du fil et de s’excuser en cas d’erreur qui est irrésistible.

Robert Fentiman n’eut pas l’air de goûter la plaisanterie et chercha

de mauvaise grâce l'annuaire pour le tendre à Bunter qui traqua aussitôt tous les Oliver. Il y en avait bien une demi-colonne. Il s'installa devant l'appareil et se mit en devoir de les appeler un à un. Wimsey revint dans la chambre à coucher. Elle était dans l'ordre le plus parfait : pas un grain de poussière ; le lavabo, le lit préparé pour le coucher du maître témoignaient encore des soins empressés de Woodward. Lord Peter fit minutieusement le tour de la pièce, depuis le lit, l'armoire, la penderie au-dessus de laquelle s'alignait un bataillon de souliers, jusqu'à l'étagère à livres et à la table de nuit.

– Woodward, le général se rasait-il lui-même ?

– Non, milord, du moins pas ces derniers temps. C'est moi qui lui faisais la barbe.

– Se brossait-il les dents, ou avait-il un dentier ?

– Oh ! milord, le général avait encore toutes ses dents, c'était même étonnant pour son âge, et il en prenait soin lui-même.

– Et cette canne que je vois dans le coin, est-ce celle dont il se servait habituellement ?

– Oui, milord.

Woodward la tendit à lord Peter en la tenant par le milieu, en serviteur stylé qu'il était. Wimsey la saisit au même endroit avec un sourire intrigué. C'était une lourde canne d'invalide, en ébène et à manche d'ivoire ; Wimsey eut un petit sourire satisfait après avoir examiné la poignée.

– Veillez à ce que personne ne touche cette canne, Woodward, jusqu'à ce que j'en aie fait prendre une photo.

– Très bien, milord.

Déposant soigneusement la canne, lord Peter se tourna vers la rangée de chaussures.

– Quelle est la paire de souliers que le général portait le matin de sa mort ?

– La voici, milord.

– Ont-elles été nettoyées depuis ?

– Non, et j'en suis confus, milord. Je les ai seulement essuyées avec un chiffon de laine, mais comme elles n'étaient pas très sales, je n'ai pas eu le cœur de les cirer.

– Ça tombe rudement bien.

Wimsey prit les chaussures, les retourna et se mit à étudier soigneusement les semelles à la loupe. Sortant une petite pince de sa poche, il arracha un brin de laine resté accroché à une semelle. Ayant

terminé le pied droit, il soumit à un examen tout aussi minutieux le gauche, particulièrement le bord intérieur de la semelle. Il glissa le brin de laine dans une enveloppe et, demandant du papier à Woodward, il enveloppa la chaussure comme s'il s'agissait du plus fragile des saxes.

– Et maintenant, je voudrais voir tout ce que portait le général le jour de sa mort : complet, chapeau, pardessus, etc.

Woodward apporta les vêtements et suivit avec un respectueux intérêt l'examen que lord Peter leur fit subir.

– Vous ne les avez pas brossés, j'espère ?

– Non, milord, je me suis contenté de les secouer.

– Voyez-vous cet accroc ? Nous ne devons pas négliger le moindre indice, fût-ce un grain de poussière, qui put nous indiquer où le général a passé la nuit. Ainsi, de la sciure nous dirait qu'il a passé la soirée chez un menuisier. Une feuille sèche dans le pli du pantalon nous indiquerait un passage dans un jardin ou dans un bois. Un morceau de toile d'araignée nous ferait penser qu'il a traversé une cave ou un grenier. Vous voyez la méthode ?

– Oui, milord.

Le ton du domestique était plus respectueux que convaincu.

– Eh bien ! ce petit accroc, l'aviez-vous remarqué avant la mort du général ?

– Je ne peux pas dire que je l'aie jamais remarqué, milord, mais ça aurait pu m'échapper.

– Ça n'a peut-être pas d'importance, remarquez, mais ayez soin de mettre ces vêtements sous clef, je pourrais avoir besoin de faire analyser la poussière qui s'y trouve. Attendez un instant : vous avez vidé les poches, sans doute ?

– Oui, milord.

– Elles ne contenaient que des objets habituels ?

– Oui, milord, ce que le général portait toujours sur lui, c'est-à-dire ses clefs, son porte-cigarettes, son mouchoir et de l'argent.

– Hum !… Quelle somme avait-il sur lui, ce jour-là ?

– Si je ne me trompe, son portefeuille contenait deux billets d'une livre et un de dix shillings. Il avait en plus quelques pièces dans les poches. Il a dû régler son déjeuner au club et son trajet en taxi avec le billet de dix shillings.

– Si les deux livres sont intactes, nous pouvons en déduire qu'il n'a rien dépensé pour son dîner et qu'il n'aura pris ni train ni taxi ensuite.

– Probablement, milord.

– Ce serait donc ce Mr Oliver qui se serait chargé de tout… Le général se servait-il d'un stylo ?

– Le général écrivait fort peu : c'était moi qui étais chargé de la correspondance avec les fournisseurs. Vous trouverez ses stylos au salon. C'était surtout au club qu'il rédigeait sa correspondance, enfin, le peu qu'il en avait. Je crois qu'il échangeait une lettre ou deux avec son homme d'affaires ou avec son banquier, c'est tout.

– Bon, où est son carnet de chèques ?

– Le major Fentiman l'a pris.

– Vous souvenez-vous si le général l'avait sur lui quand il est sorti, le 10 ?

– Non, milord, le carnet était resté à sa place habituelle, dans le pupitre, auprès du lit. Le général l'emportait parfois avec lui au *Bellona,* mais le plus souvent il remplissait ses chèques ici et me les donnait.

– Alors on peut supposer qu'Oliver n'a pas reçu d'argent… Donc, Woodward, vous êtes certain de n'avoir rien trouvé d'autre dans ses poches ?

– J'en suis absolument sûr, milord.

– Étrange… C'est même ce qu'il y a de plus étrange dans cette affaire jusqu'ici…

– Vraiment, milord ? Puis-je me permettre de demander pourquoi ?

– Je m'attendais…, commença Wimsey qui s'interrompit soudain en apercevant le major qui passait la tête par la porte.

– Que voyez-vous d'étrange, Wimsey ?

– Oh ! rien… Je ne trouve pas quelque chose que je m'attendais à découvrir sur les vêtements, voilà tout. Et Bunter ? Comment se débrouille-t-il avec tous les Oliver ?

– Pas de résultats jusqu'ici.

– Il vaut mieux abandonner pour l'instant, nous téléphonerons de chez moi plus tard. Bunter, venez ici faire quelques photos. Ensuite, vous prendrez les empreintes de Woodward et celles de Fentiman.

Lorsque ce fut fait, la canne saupoudrée de poudre grise révéla aussitôt une série d'empreintes fort distinctes. Bunter déclara :

– Ces empreintes ne sont pas celles de ces messieurs.

– C'est qu'elles appartiennent au général.

– Mais, objecta Fentiman, les empreintes ne pourraient-elles pas

être, celles de cet Oliver ? Quelle bonne blague, alors…

– En effet, répliqua Wimsey un peu surpris, ce serait une bonne plaisanterie, mais pas pour tout le monde… car pour le moment, Fentiman, je ne sais pas si nous devons rire ou…

CHAPITRE VII

Entre le développement de ses clichés et les tentatives téléphoniques avec tous les Oliver de Londres et de la banlieue, Bunter avait devant lui un après-midi chargé. Aussi son maître lui abandonna-t-il le petit appartement de Piccadilly et s'en fut-il méditer en plein air tout en se livrant à quelques investigations personnelles.

Sa première visite fut pour une agence de publicité : là, il rédigea, pour être insérée dans les journaux, une communication destinée à attirer l'attention des chauffeurs de taxi. On lui promit qu'elle paraîtrait le plus tôt possible. L'annonce priait instamment de se faire connaître :

1° Le chauffeur qui, dans l'après-midi du 10 novembre, aurait véhiculé un vieux monsieur sortant de chez lady Dormer ou dans les environs. 2° Le chauffeur qui aurait pris un vieux monsieur sortant de chez le Dr Pemberthy, dans Harley Street, à la fin de l'après-midi ou dans la soirée du 10 novembre. 3° Le chauffeur qui, dans la matinée du 11, aurait amené le vieux monsieur au Bellona Club *entre 10 heures et midi et demi. Les intéressés devaient porter leur réponse à Mr Murbles, notaire à Staple Inn, qui les dédommagerait de leur dérangement.*

Il prit ensuite lui-même un taxi pour porter le paquet qu'il avait sous le bras chez son ami sir James Lubbock, chimiste bien connu. Ce dernier accueillit avec plaisir lord Peter.

– Cher ami, qu'y a-t-il pour votre service ?

– Pas grand-chose, annonça Wimsey, qui sortit de son papier le soulier gauche du général Fentiman. Je suis confus de vous déranger pour une telle bagatelle, mais voici : je voudrais savoir de quoi est composé le petit dépôt que vous voyez incrusté sous cette semelle.

– Du sang ?

– Non, ça m'a plutôt l'air de peinture.

Sir James examina la tache à la loupe :

– Oui, on dirait un vernis ou de l'encaustique. Voulez-vous une analyse ?

– Si ça ne vous dérange pas trop.

– Pas du tout. Nous demanderons à Saunders de la faire, c'est sa spécialité. C'est urgent ?

– J’aimerais bien être fixé le plus tôt possible, mais je n’en suis pas à quelques minutes près.

– Alors, restez prendre le thé avec nous, et j’espère que Saunders pourra nous donner un résultat quand nous aurons fini. Ça n’a pas l’air difficile.

Wimsey passa deux heures agréables en compagnie de lady Lubbock. Puis Saunders apporta le résultat de l’analyse : il s’agissait de peinture brune très ordinaire et récente, de celle dont se servent les ébénistes pour les boiseries ; cela ne provenait certainement pas d’un parquet. Saunders remit à Wimsey le compte rendu de toutes les précisions techniques.

– Voilà qui ne va pas vous éclairer beaucoup, dit sir James.

– On ne sait jamais. Voulez-vous avoir la bonté d’apposer votre signature ? Je vous demanderai de vouloir bien me garder ceci jusqu’au moment où je pourrais en avoir besoin.

– Volontiers. Que faut-il mettre sur la fiche ?

– Analyse du vernis trouvé sur la bottine du générai Fentiman. Datez, s’il vous plaît, et je signerai après Saunders et vous : comme ça nous serons en règle.

– Fentiman ? Mais n’est-ce pas ce vieux général qui est mort l’autre jour ?

– Parfaitement.

– Tiens, tiens, tiens… Ne me dites plus rien, ça ne me regarde pas… Peut-être que, quand vous en aurez fini avec vos mystères, vous daignerez contenter ma curiosité. Faut-il conserver la bottine avec les mêmes précautions ?

– Vous me rendriez service ; je n’ai aucune envie de continuer à me promener avec cet objet sous le bras.

En quittant sir James, Wimsey pensa d’abord aller jusqu’à Finsbury Park, où habitait George Fentiman, mais il se souvint à temps que Sheila était caissière dans un salon de thé élégant et ne serait pas encore chez elle. Il décida de s’offrir un petit repas soigné dans un des nombreux clubs dont il était membre.

Cette agréable tâche menée à bien, lord Peter se dirigea vers l’appartement des Fentiman. Ils habitaient un étage dans une petite maison meublée, se contentant de deux chambres, d’une salle de bains et d’une minuscule cuisine. Wimsey eut droit aux remontrances de la concierge parce que, ignorant les usages, il n’avait pas donné deux coups de sonnette pour indiquer qu’il montait au second. George, attiré par le bruit de cette petite altercation, sortit sur le palier et appela :

– C’est vous, Wimsey ? Montez donc.

– Bonsoir, mon cher. J’ai eu l’idée de vous faire une petite visite ; j’espère que je ne vous dérange pas ?

– Bien sûr que non ; Sheila, voici lord Peter Wimsey ; tu le connais, n’est-ce pas ?

– Certainement ; bonsoir, lord Peter. Vous êtes très aimable de vous être souvenu de nous. Avez-vous déjà dîné ?

– Oui, oui, merci mille fois.

– Vous prendrez bien une tasse de café ?

– Je viens d’en prendre une, justement.

Sheila Fentiman désigna un fauteuil à son hôte et s’assit sur un siège bas, auprès de lui. C’était une femme ayant dépassé la trentaine et qui aurait été fort jolie si les soucis et les fatigues ne l’avaient fanée avant l’âge.

– Êtes-vous sur une affaire en ce moment ? s’enquit-elle.

– Mais oui, et c’est justement pour cela que je viens vous rendre visite.

– Pas de chance que vous soyez obligé de venir dans ce taudis misérable, dit Fentiman avec un rire amer.

Wimsey commença à regretter d’être venu… Mais Sheila, manifestement blessée, tenta pourtant de tourner la chose en plaisanterie :

– Ne l’écoutez pas, lord Peter, il a trop mauvais caractère. Et quel est donc l’objet de cette fameuse enquête ?

– Eh bien ! il s’agit de ce problème bizarre que soulève le testament du général Fentiman. Murbles est venu me demander de l’aider à trouver, puisqu’ils sont morts le même jour, quel a été le dernier survivant, du général ou de sa sœur.

– Tiens, tiens… Peut-on réellement le savoir ?

– J’ai bon espoir… À propos, Fentiman, vous êtes-vous trouvé dans le fumoir du *Bellona* à un moment quelconque dans la matinée du 11 ?

– Ah !… c’est donc pour cela que vous êtes venu ?… Non, je n’ai pas mis les pieds au fumoir, ce matin-là, et je vous jure que je ne sais rien de toute cette affaire. Pourquoi cette vieille harpie de lady Dormer ne pouvait-elle pas faire un testament comme tout le monde ? Pourquoi laisser sa fortune à cette demoiselle Dorland qui n’y a aucune espèce de droit, alors qu’il y a Robert et moi ?

– Écoute, George, elle a déjà été bien bonne de te léguer six mille livres, après la façon dont tu t’étais comporté à son égard.

– Six mille livres. Qu'est-ce que c'était pour elle ?

– Sois logique, George, tu ne voulais pas de son argent, et maintenant tu fulmines de ne pas l'avoir.

– Je sais, comme toujours, je suis dans mon tort ! Tout ce que je dis, c'est que si elle voulait nous léguer quelque chose, à Robert et à moi, elle aurait pu nous laisser davantage que ces misérables six mille livres.

– Remarque bien que cette somme tomberait à pic, en ce moment.

– Comme si je ne le savais pas… Mais la vieille folle a si bien embrouillé les choses qu'elles vont nous passer sous le nez ces six mille livres ; je ne peux même pas toucher aux deux mille que m'a laissées mon grand-père. Je n'ai qu'à attendre patiemment que Wimsey ait vérifié si j'ai droit ou non à l'héritage de mon propre grand-père.

– Je sais bien que la situation est odieuse, mon chéri, mais ça s'arrangera sûrement. Nous pourrions attendre, s'il n'y avait pas ce Dougal Mac Steward.

– Mac Steward ? Qui donc est cet oiseau-là ? fit Wimsey soudain attentif. Un de ces types toujours prêts à servir d'intermédiaires pour obliger leurs amis…, avec une petite commission, hein ?

– Oui, dit Sheila amère, toujours prêt à rendre service, collant comme pas un, mais on sait après ce que ça coûte…

– Tais-toi, Sheila, coupa brutalement son mari. Nous n'allons pas déballer tous nos petits soucis devant lord Peter.

– Oh ! vous savez, déclara Wimsey, je connais depuis longtemps ce Dougal Mac Steward. Vous avez signé pour combien ?…

– Cinq cents livres.

– … dont vous avez touché trois cent cinquante, le reste étant un petit témoignage de reconnaissance pour l'ami complaisant qui prêtait sans garantie. Il y a longtemps ?

– Trois ans ; c'était au moment où j'ai voulu monter un salon de thé.

– Je devine la suite : les affaires n'ont pas prospéré, vous avez eu des difficultés à payer une des petites échéances mensuelles de l'intérêt, le monsieur vous a déclaré que, comme il se trouvait soudain gêné, il se voyait obligé d'ajouter des intérêts, et ainsi de suite. Je connais par cœur les manœuvres de Mac Steward. Et ça fait combien maintenant ?

– Ça fait que le 30 de ce mois, je dois lui payer quinze cents livres, si vous voulez tout savoir.

– En tout cas, vous voilà maintenant tranquille pour payer ces quinze cents livres, quelque tour que prennent les choses. Si le général est mort avant sa sœur, vous touchez les six mille et s'il est mort après, vous avez toujours les deux mille de son petit héritage. De plus, si c'est votre frère qui est légataire universel, vous savez bien qu'il s'arrangera pour que vous en profitiez. Pourquoi vous faire encore du souci ?

– Pourquoi ?… Parce que l'échéance est là ! Et, avec les manigances des gens de loi et ce fichu problème de l'heure de la mort, je ne sais pas avant combien de temps je pourrai toucher un sou.

– Pourquoi n'allez-vous pas trouver Murbles ? Il peut très bien vous faire une avance sur la portion certaine de l'héritage.

– C'est ce que je me tue à dire à George, remarqua vivement Mrs Fentiman.

– Il faut toujours que tu aies raison, n'est-ce pas ? Mais si l'affaire vient devant les tribunaux et qu'il faille plaider et que nous ayons des centaines de livres de frais…

– S'il y a des frais, c'est votre frère, comme légataire universel, qui les paiera. Allez donc trouver Murbles, il arrangera vos affaires. Quant à Mac Steward, je m'en charge.

– C'est extrêmement aimable de votre part, mais je ne peux pas accepter.

– Comme vous voudrez. En tout cas, je ne crois pas que vous soyez obligés d'aller devant les tribunaux pour cette affaire d'héritage. À mon avis, il vaudrait mieux en venir à un arrangement avec miss Dorland, ce serait plus raisonnable et plus économique. Qu'est-ce qui vous en empêche ?

– Ce qui nous en empêche, c'est la voracité de cette fille ; c'est un harpagon !

– Au fait, quel genre de femme est-ce ?

– Laide comme les sept péchés capitaux, et dure comme un roc. Une de ces jeunes personnes qui se donnent le genre artiste ; elle peint des figures de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Vous voyez ça d'ici !

– Voyons, George, quel mal trouves-tu à ce qu'elle fasse de la peinture ? Elle ne pouvait pas passer toutes ses journées à tenir compagnie à lady Dormer.

– Et pourquoi pas ? Il serait temps de boire quelque chose ; je suis sûr que lord Wimsey meurt de soif. Sheila, envoie la fille de la logeuse chercher une bouteille de whisky.

– Ne pourrais-tu pas y aller toi-même, George ? Mrs Munns déteste qu'on envoie sa fille faire des commissions.

– J’ai enlevé mes chaussures, je ne peux plus sortir maintenant. Laisse la mère Munns faire toutes les scènes qu’elle voudra ; elle ne te mangera pas.

– Je ne crois pas que ça aille jusque-là, intervint Wimsey gaiement, mais j’approuve Mrs Munns, moi. Elle a un cœur de mère et elle redoute pour sa fille la promiscuité des gens qui consomment dans les cafés. Je vais aller chercher le whisky. Non, non, George, quand j’ai décidé une chose, rien ne peut m’en empêcher.

Sheila accompagna lord Peter jusqu’à la rue et lui murmura :

– Ne faites pas attention à ce que dit George : il souffre beaucoup de l’estomac, et puis il se fait tant de soucis au sujet de nos affaires…

– Je comprends très bien, répliqua Wimsey. Je connais ça aussi, les crampes d’estomac…

Il fit une grimace et partit en courant. Ce fut George qu’il trouva sur le pas de la porte, à son retour, un George tout à fait confus.

– Wimsey, mon vieux, je ne sais comment m’excuser. J’ai un sale caractère et je manque à tous mes devoirs en me conduisant ainsi. La pauvre Sheila est montée se coucher, en larmes ; je sais que c’est ma faute.

– Allons, allons, mon vieux, ne vous tracassez pas. Vous verrez, les choses vont s’arranger, prenez courage.

Chez lui, Wimsey apprécia l’accueil de Bunter dont le sourire lui parut réconfortant.

– La journée a été bonne, Bunter ?

– Excellente, merci, milord. Les résultats de mon travail sont satisfaisants : les empreintes trouvées sur la canne sont identiques à celles prises sur les feuilles de papier.

– Ah oui ? C’est toujours quelque chose. Je verrai ça demain, Bunter, car je viens de passer une soirée bien fatigante, mon ami, bien fatigante…

CHAPITRE VIII

Le lendemain matin, vers 11 heures, lord Peter, revêtu d'un complet foncé, sonnait à la porte de feue lady Dormer, à Portman Square.

– Puis-je voir miss Dorland ?

– Je vais voir, monsieur.

– Voulez-vous lui donner ma carte et lui demander si elle peut me recevoir ?

– Certainement, milord…

Lord Peter resta seul dans une grande pièce sévère et glacée, aux rideaux rouge sombre, meublée sans grâce. Au bout d'un quart d'heure ; le domestique revint, portant une lettre sur un plateau d'argent. Le billet était bref :

Miss Dorland adresse ses salutations à lord Peter Wimsey et regrette de ne pouvoir lui accorder l'entretien qu'il demande. Si, comme il est vraisemblable, il est venu de la part du major ou du capitaine Fentiman, elle le prie de s'adresser à Me Pritchard, avoué à Lincoln's Inn. Il est chargé de la représenter pour tout ce qui concerne le testament de feue lady Dormer.

– Veuillez dire à miss Dorland que je lui suis obligé de sa communication.

– Très bien, milord.

– Pouvez-vous appeler un taxi ?

– Certainement, milord.

Lord Peter, se drapant dans sa dignité, monta dans le taxi et se fit conduire à Lincoln's Inn.

Me Pritchard ne fut guère aimable. Il commença par faire attendre Wimsey vingt bonnes minutes, puis le reçut en présence de son clerc, un petit bonhomme dont les yeux sortaient de la tête comme deux petites boules de jais.

– Bonjour, maître, fit Wimsey aimablement, je suis navré de vous déranger : il aurait été, sans doute, plus correct que je me fasse présenter par Mr Murbles.

Me Pritchard se contenta de faire un petit salut sec et s'enquit de ce que désirait lord Peter Wimsey.

– Je viens au sujet de l'affaire Fentiman. Vous savez… Cette

question embrouillée du dernier survivant…

Pritchard, sans sourciller, attendit la suite.

– J'avais cru comprendre que Mr Murbles vous avait averti de ma… participation ?… Je suis chargé de faire des recherches… une enquête… sur l'heure de la mort du général. Il sera très difficile d'établir avec exactitude l'heure précise de chacun des deux décès. On ne peut jamais savoir ces choses-là à une minute près et, dans le cas du général, c'est encore plus difficile.

– Pouvez-vous me préciser le but de votre visite ?

– Eh bien !… ne croyez-vous pas que ce serait l'intérêt des deux parties que de s'entendre pour une transaction ? Chacun céderait sur un point, on se partagerait la différence et aussi… le legs. Cela éviterait non seulement des ennuis, mais des frais de procédure et d'honoraires.

– Je dois dire, fit la voix glaciale de Pritchard, que je m'attendais à une démarche de ce genre. Mr Murbles a déjà suggéré quelque chose comme cela et je lui ai répondu que ma cliente n'acceptait aucune proposition de transaction. Vous me permettrez, lord Wimsey, de supposer que votre proposition, venant après celle de Mr Murbles, peut paraître inspirée par des intentions… qui révéleraient une hypothèse… hem… gênante. Vous avez été employé dans cette affaire pour…

– Permettez-moi de vous assurer, maître, que je ne suis employé par personne. Mon ami, Mr Murbles, m'a seulement prié de jeter un coup d'œil sur cette affaire et de rechercher simplement des faits. Ces derniers sont très difficiles à découvrir, mais je puis vous dire que vous venez de m'en livrer un qui est d'une importance majeure. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Le clerc aux yeux de jais ouvrit la porte en s'inclinant obséquieusement.

– Adieu, lord Peter, répliqua froidement Pritchard.

Lord Peter entra dans une cabine téléphonique et demanda Scotland Yard. Il put joindre l'inspecteur Parker qui le salua cordialement. Wimsey répondit :

– Bonjour, Charles, ça va bien ? Je viens vous demander un service. Non, il ne s'agit pas d'un crime, mais c'est important tout de même. Voici : dans la soirée du 10 novembre dernier, un individu disant s'appeler Oliver a téléphoné à une maison de Mayfair. Croyez-vous que nous pourrions trouver trace de cet appel ?

– Probablement. Donnez-moi le numéro qu'il appelait. À part ça, quoi de neuf ? Vous êtes sur une affaire intéressante ?

– Oui, je cherche la solution d'un curieux petit problème, mais il n'a pas d'intérêt pour vous autres, à Scotland Yard… du moins pour l'instant. Venez me voir un de ces soirs : je vous raconterai. Mais, que cela reste entre nous, bien entendu.

– Je passerai dans quelques jours ; pour le moment, je suis débordé.

Dès le lendemain, Parker lui téléphona de bonne heure :

– J'ai le renseignement que vous m'avez demandé.

– Alors ?

– L'appel provenait d'une cabine téléphonique qui se trouve dans la station de métro de Charing Cross.

– La standardiste n'a pas fait attention, par hasard, à la personne qui a demandé la communication ?

– C'est une cabine automatique.

– Pas de chance ! Merci, ça me donne quand même une idée de l'origine de cet appel. Qu'est-ce qu'il y a, Bunter ? dit-il à ce dernier qui entrait.

– C'est une lettre qu'on vient d'apporter, milord.

– Ah ! c'est ce brave Murbles. Peut-être du nouveau ! Faites attendre le commissionnaire.

Ayant lu le billet du notaire, lord Peter prit une feuille de papier et se mit à répondre, tout en disant à Bunter :

– Mr Murbles a reçu des réponses à l'annonce que nous avons insérée pour les chauffeurs. Il y en a deux qui se présentent ce soir chez lui et il me demande d'assister à cette visite.

– C'est une bonne nouvelle, milord.

– Espérons que ça fera avancer un peu nos affaires. Donnez-moi mon chapeau et mon pardessus, je vais aller faire un tour à l'appartement du général.

Ce fut Robert Fentiman qui accueillit Wimsey ; il se montra très cordial.

– Comment va l'enquête, cher ami ?

– Nous aurons peut-être du nouveau ce soir. On a trouvé deux chauffeurs qui ont pu transporter le général. Je suis venu vous demander un échantillon de l'écriture de votre grand-père.

– Très volontiers. Faites votre choix. Le pauvre n'a pas laissé grand-chose, il n'aimait pas beaucoup écrire. Il y a bien un récit de ses premières campagnes, mais ça ne doit plus avoir grand intérêt, depuis le temps.

– J’aimerais mieux un document plus récent.

– Il y a bien ses talons de chèques, si ça peut vous intéresser.

– Parfait ! J’ai justement besoin de chiffres tracés de sa main. Merci bien, j’emporte le tout.

– Je me demande comment un échantillon de son écriture peut vous fixer sur l’heure de sa mort ?

– Ça, c’est mon secret, mon vieux. Et vous, quoi de neuf ? Êtes-vous allé au restaurant *Gatti* ?

– Eh bien, oui ! On m’a dit là-bas qu’on connaissait parfaitement Oliver ; il y déjeunait assez régulièrement, mais on ne croit pas qu’il y soit allé depuis le 11 novembre. Je me demande s’il évite de se montrer… En tout cas, je suis décidé à fréquenter ce restaurant pendant quelque temps encore ; je finirai bien par le rencontrer un jour.

– Ce serait une bonne chose. Ah !… à propos : savez-vous d’où venait son coup de téléphone ? D’une cabine de Charing Cross.

– C’est vague…

– Vous n’avez pas trouvé mention d’Oliver dans les papiers que vous avez inventoriés ?

– Pas la moindre trace, pourtant j’ai examiné le plus petit bout de papier, de lettre ou de facture. Avez-vous vu George dernièrement ?

– J’ai passé la soirée chez lui-avant-hier. Pourquoi ?

– Je suis inquiet… Il devient bizarre ! Hier soir, il se plaignait d’être suivi, espionné.

– Espionné ?

– Filé, si vous aimez mieux, tout comme un héros de roman policier. Je crains que toute cette histoire de testament ne lui monte à la tête. S’il allait perdre la boule, ce serait le comble… La pauvre Sheila en supporte assez comme ça. Elle se tué au travail pour faire marcher le ménage. Entre nous, je me demande comment elle peut supporter le caractère de son mari.

– Il a des excuses. Il est dans une situation pénible et il m’a confié que ça le rend malade de ne rien faire pendant que sa femme travaille.

– Je suis content que vous me disiez cela, car j’avais au contraire l’impression qu’il prenait la chose un peu trop facilement. Toutes les fois que la pauvre petite fait allusion à son travail, il prétend que c’est pour lui retourner le couteau dans la plaie.

– C’est très naturel qu’il souffre de cet état de choses ; elle aussi est irritable par moments, et je l’ai entendue faire à son mari des

remarques un peu acerbes. Et maintenant, je vous laisse. Prévenez-moi si vous entendez parler du sieur Oliver.

– Entendu, comptez sur moi.

Wimsey se rendit à Scotland Yard, où il demanda à voir l'inspecteur Parker.

Ce dernier était un homme solide, approchant la quarantaine, dont le physique n'évoquait en rien celui d'un détective. C'était un ami intime de lord Peter. Ils avaient collaboré dans plus d'une affaire délicate, et chacun d'eux estimait l'autre à sa juste valeur.

– Eh bien ! Peter, quoi de neuf ? Ça va bien ?

– Pas trop mal. Je suis venu réclamer votre aide.

– Pas possible ?…

– Comme si vous ne saviez pas que je finis toujours par avoir recours à vos lumières. Voici ce dont il s'agit ; je voudrais que vous demandiez à un de vos respectables experts si ces deux échantillons d'écriture sont de la même main.

Wimsey déposa sur la table les talons de chèques et la feuille de papier couverte de chiffres qu'il avait trouvée au *Bellona*.

– Je vois que vous avez aussi pris des empreintes. De quoi s'agit-il ? D'un faux ?

– Non, je veux seulement savoir si c'est la même personne qui a fait les chèques et tracé les chiffres sur ce bout de papier.

Parker appela un dénommé Collins.

– Dites donc, il n'y va pas de main morte, l'auteur de ce bordereau : les sommes sont importantes. 150 000 à R., 300 000 à G. ? Qui est-ce ? Encore 20 000 par ici, 30 000 par là. Vous avez donc un millionnaire pour ami, Peter ?

– Je vous raconterai toute l'histoire quand vous aurez un moment.

– Tout de suite si vous voulez. Je dois rester ici, j'attends un coup de téléphone. Vous voici, Collins ? Lord Peter Wimsey aimerait savoir si l'écriture sur chacun de ces papiers est de la même main.

– L'expert étudia les documents, puis déclara au bout d'un moment :

– Ils sont bien de la même main, il n'y a aucun doute, à moins que nous n'ayons affaire à un faussaire de premier ordre. Quelques-uns des chiffres sont extrêmement révélateurs, comme les trois, et les cinq qui sont tous tracés d'un seul trait de plume. La personne doit être âgée, car on ne fait plus les chiffres ainsi de nos jours ; enfin, elle ne devait pas être en bonne santé. Je vois que la signature est celle d'un

Mr Fentiman… S'agit-il du vieux général qui est mort l'autre jour ?

– Précisément, mais je vous demanderai de n'en parler à personne ; il s'agit d'une affaire strictement privée.

– Entendu. En tout cas, tout a bien été écrit par la même personne.

– Merci beaucoup. D'ailleurs, il ne s'agit pas d'affaires extraordinaires. Nous désirons simplement avoir la certitude que ce qu'il écrivait là faisait réellement partie de ses dernières volontés, rien de plus.

– Entre nous, Charles, dit Wimsey : dès que l'expert fut parti, l'affaire dont il s'agit est tout à fait sérieuse.

À cet instant, la sonnerie du téléphone retentit. Parker, après avoir écouté un instant, s'exclama :

– Bien, c'est du bon travail ! (Puis se tournant vers lord Peter :) Ils viennent d'arrêter un gars et il faut que j'y aille. C'est une grosse affaire. À demain, ou à un de ces jours !

En rentrant chez lui, Wimsey étudia les photos prises par Bunter au *Bellona Club*. Il s'interrompit vers 6 heures pour aller chez Mr Murbles. Là il trouva, installés devant un verre de sherry, mais assis sur le bord de leurs chaises et mal à l'aise, les deux chauffeurs qui avaient répondu aux convocations du notaire.

– Voilà, leur dit Murbles, un monsieur qui s'intéresse à l'enquête pour laquelle je vous avais convoqués. Voulez-vous avoir l'obligeance de lui répéter ce que vous m'avez raconté ? (Puis s'adressant à lord Peter :) J'ai déjà vérifié que ces messieurs sont bien les chauffeurs que nous cherchions, et vous pouvez leur poser des questions. Il vaut mieux laisser parler d'abord Mr Swain.

– Eh ben v'là, m'sieur, commença Swain, un gros bonhomme qui était l'image même de l'ancien cocher de fiacre, vous vouliez savoir qui c'est qui a chargé un vieux monsieur aux environs de Portman Square, la veille de l'anniversaire de l'armistice, pas ? Justement, j'allais en maraude par là, il pouvait être dans les 4 heures et demie, lorsqu'un larbin sort d'une maison, j'peux pas dire le numéro exact, mais c'était vers le milieu du square, et y m'fait signe d'arrêter. Un vieux monsieur sort de la maison ; il était tout enveloppé dans son cache-nez, très maigre, avec des jambes en barreaux de cage à serin et une tête qu'avait l'air d'aller sur ses cent ans. Mais il se tenait très droit, s'appuyant sur une canne. Un vieux militaire, que j'me suis dit. Le larbin me donne l'adresse d'une maison de Harley Street (Swain donna le numéro que Wimsey reconnut comme celui de Pemberthy). Alors j'le mène là ; il y avait une plaque d'médecin et y m'dit de sonner. Un domestique ouvre et mon client lui dit d'annoncer quelque chose

comme « Fenton » ou « Fennimore », j'ai pas bien entendu.

– Fentiman, peut-être ?

– Possible. L'domestique est venu dire qu'on allait le recevoir. Le vieux alors m'demande de l'aider à descendre : il était tout pâle, avec du bleu autour des yeux. Il avait l'air sur le point de tourner de l'œil. Pauv'vieux bougre, que j'me dis – faites excuse, messieurs, mais vous m'comprenez, n'est-ce pas ? Alors j'lui ai donné le bras pour monter sur l'perron et y m'a payé ma course et un shilling de pourboire. Et v'là toute mon histoire.

– Ça concorde avec ce que Pemberthy m'a dit, fit Wimsey : le général, très ému par son entrevue avec sa sœur, était allé le trouver pour lui demander une consultation. Et maintenant la suite, cher monsieur Murbles ?

– Je crois, fit ce dernier, que l'autre chauffeur que voici, dont le nom est Hinkins… n'est-ce pas ? pourra nous la donner. Mr Hinkins a chargé le général quand il a quitté Harley Street.

– C'est bien ça, m'sieur, dit le second chauffeur, qui, au contraire du premier, était du nouveau modèle : un jeune homme au regard éveillé. J'ai pris ce vieux monsieur, qui est bien comme mon collègue l'a dépeint, vers 5 heures et demie, sortant de la maison de Harley Street. J'peux pas faire erreur sur le jour, c'était bien le 10, parce que ma batterie s'est mise à mal marcher justement ce soir-là. Alors, c'vieux monsieur est monté dans ma voiture, mais je ne lui ai pas trouvé l'air si malade, quoique très vieux, bien sûr, Peut-êt'que le toubib lui avait donné quelque chose pour l'remonter ?

– Sans doute, dit Mr Murbles.

– Alors, il est monté et m'a dit comme ça : « Menez-moi à Dover Street » à un numéro que j'ai oublié, mais ça n'a pas d'importance, messieurs, vous allez voir, vu qu'on n'y est pas allés.

– Comment, vous n'y êtes pas allés ? s'écria Wimsey abasourdi.

– Non, m'sieur ; on arrive à Cavendish Square, et l'vieux monsieur tape sur la vitre et me crie : « Arrêtez-vous ! » Alors je freine et j'le vois qui fait des signes à un monsieur sur le trottoir. Le bonhomme rapplique, parle au vieux, et puis…

– Un instant… Comment était ce monsieur ?

– Maigre et brun, comme qui dirait dans les quarante ans. Il avait un pardessus gris et un chapeau mou. Ah ! oui… et une petite moustache noire. L'vieux m'dit : « Prenez dans Regent's Park et promenez-nous dans les allées jusqu'à ce que je vous dise d'arrêter. » Alors, l'autre, y monte à côté du vieux et j'vais les promener tout doucement ; j'comprenais qu'y voulaient causer tranquillement. Au

troisième tour, le plus jeune m'ordonne : « Déposez-moi à Gloucester Gate. » J'l'y ai conduit, et l'vieux lui a lancé : « Au revoir, George, et souviens-toi de ce que je t'ai dit. » L'autre lui a répondu : « C'est promis. » Puis, j'l'ai vu traverser la rue et se diriger du côté de Park Street.

Wimsey et Murbles échangèrent un regard.

– Ensuite, où êtes-vous allés ?

– Alors, m'sieur, mon client m'a demandé : « Connaissez-vous le *Bellona Club*, dans Piccadilly ? »

– Quelle heure était-il ?

– Aux environs de 6 heures et demie. Alors, j'l'ai conduit au *Bellona* comme il l'avait demandé. C'est tout.

– Merci beaucoup, mon ami, dit Wimsey. Encore un détail : le vieux monsieur paraissait-il agité ou ému en parlant à ce Mr George ?

– Peut-être ben qu'il lui parlait un peu sec. Il lui passait un savon, à mon avis.

– Eh bien ! messieurs, vous nous avez fourni des renseignements précieux tous les deux. Ce sera tout pour aujourd'hui, mais je vous demanderai de laisser vos adresses à Mr Murbles, dans le cas où nous aurions besoin de vous un de ces jours.

Gratifiés chacun d'un gros billet, Swain et Hinkins se retirèrent.

– Il serait donc retourné au *Bellona* le soir même ? murmura Murbles, je me demande pourquoi ?

– Je crois deviner, répliqua Wimsey : le général avait l'habitude de rédiger toute sa correspondance au club, et après les révélations que venait de lui faire sa sœur, il éprouvait le besoin de prendre des notes ; il est donc allé au *Bellona.* Je peux vous le prouver, cher ami : voyez ce papier, je l'ai trouvé sur un des bureaux de la bibliothèque du club. Je l'ai fait expertiser. L'écriture est celle du général et, de plus, la feuille porte ses empreintes. Je suppose que les initiales R. et G. sont celles de ses petits-fils, et que les sommes en regard de ces initiales sont celles qu'il comptait leur léguer.

– Ça me paraît probable. Vous dites que c'est à la bibliothèque du club que vous avez trouvé ceci ?

– Oui, je l'ai déniché par hasard.

– L'écriture est bien irrégulière et tremblante, ne trouvez-vous pas ?

– Oui, les lignes sont descendantes et s'arrêtent brusquement, comme si la main qui écrivait n'avait pas pu continuer. Après ce que nous venons d'apprendre, il me faut aller au *Bellona* et tâcher de

trouver quelqu'un qui l'ait vu dans la soirée du 10. Si seulement on pouvait mettre la main sur ce maudit Oliver… Il sait, lui, ce qui s'est passé ensuite. Avez-vous remarqué que nous n'avons pas de réponse à notre troisième annonce ? Cet Oliver doit avoir une voiture particulière dans laquelle le général a dû se déplacer. Si je ne trouve aucun autre moyen, il faudra bien nous résigner à demander à Scotland Yard de nous le dénicher…

– En posant discrètement quelques questions au *Bellona,* on pourrait peut-être trouver quelqu'un qui aurait vu le général quitter le club en compagnie d'Oliver, dans la soirée du 10 ?

– Et il faudra savoir aussi ce que le général a bien pu raconter à George Fentiman dans le taxi…

– Dites donc, Wimsey, déclara Culyer, le secrétaire du *Bellona Club,* vous n'aurez pas bientôt fini avec cette sacrée enquête ? Les membres du club commencent à se plaindre et je ne peux pas les en blâmer… Si c'est ça votre façon de manœuvrer avec discrétion… Sans compter que l'autre type commence dès que vous avez le dos tourné.

– De quel autre type parlez-vous ?

– De cette espèce de bonhomme aux allures furtives qui traîne dans les services, et questionne tout le monde.

– Je ne sais pas de qui il peut s'agir, Culyer, et je ne peux rien vous dire sinon que nous sommes devant un problème singulier, et je vous confierai même – tout à fait entre nous – que cette affaire commence à m'inquiéter. Cet Oliver, dont je vous ai parlé…

– Je vous ai déjà dit que personne ici ne le connaissait.

– Il a tout de même pu venir.

– Comment aurait-il pu venir sans qu'on le voie ?

– Eh bien ! alors, où serait allé le général en partant d'ici ? Et à quelle heure est-il parti ? C'est ça que je veux savoir. Nom d'un chien ! le vieux n'était pas quelqu'un qui passait inaperçu… Nous savons qu'un taxi l'a amené ici à la fin de l'après-midi du 10 : Roggers, le portier, l'a vu entrer et deux membres lui ont adressé la parole au fumoir, un peu avant 7 heures. Je sais qu'il a dû aller ensuite à la bibliothèque, où il ne s'est pas installé, car il portait encore son pardessus. Il me paraît impossible que personne ne l'ait vu ensuite… Dites-moi, qu'est-ce que ce bonhomme dont vous me parliez tout à l'heure ?

– Je suis tombé sur lui l'autre matin, il était en train de causer avec le sommelier et je lui ai demandé un peu sèchement ce qu'il venait faire là. Il m'a répondu d'un air obséquieux qu'il était venu s'informer sur un colis égaré, mais le sommelier, qui est un brave homme, m'a

confié ensuite que le type avait posé toutes sortes de questions sur le général Fentiman à tout le personnel et même qu'il s'était montré généreux envers ceux qui lui répondaient. J'ai pensé que vous étiez encore là-dessous.

– Comment était-il ?

– On aurait dit un clerc de notaire véreux. Un vilain petit bonhomme, en tout cas.

– Merci de m'avoir prévenu ; je crois qu'il fait partie du côté inquiétant du problème dont je vous parlais. Je me demande si ce n'est pas un intermédiaire de cet Oliver, qui voudrait brouiller les pistes.

– Alors, vous soupçonnez cet Oliver de… d'avoir fait de la vilaine besogne ?

– Oui… peut-être… mais je ne sais pas quoi précisément. Je suppose qu'il sait où le vieux a passé la nuit du 10, et ça il faut que je l'apprenne ; ça nous fixerait peut-être sur l'heure exacte de son arrivée au club dans la matinée du 11, vous saisissez ?

– Ah !… j'ai compris. En tout cas, une chose est sûre : il va falloir que vous terminiez le plus tôt possible vos enquêtes dans ce club.

– Je vais être bon prince, Culyer, et vous promettre de me faire aussi petit que possible dorénavant, mais si Oliver nous dépêche ainsi ses séides pour corrompre votre personnel et nous mettre des bâtons dans les roues, ça pourrait devenir rudement embêtant. La prochaine fois que le type fourrera son nez ici, tâchez de me prévenir, car je voudrais bien jeter un coup d'œil sur sa gracieuse personne.

– Entendu.

– Je me sauve. Oh !… encore une petite chose… Quand avez-vous vu George Fentiman pour la dernière fois ?

– Il y a un siècle ! en tout cas, pas depuis qu'il a eu cette crise le soir de la mort de son grand-père.

– C'est bien ce que je pensais… À propos… Au moment de la mort du général, Robert habitait-il ici ?

– Oui, mais il a déménagé. Il habite maintenant l'appartement de son grand-père.

– Je sais, mais où habite-t-il en temps ordinaire ?

– Il a un petit meublé à Richmond, je crois.

– Merci mille fois !

Wimsey se dirigea d'un pas décidé vers Finsbury Park, chez George Fentiman. Sheila travaillait et le capitaine était sorti. La logeuse dit à lord Peter qu'il était à Portland Street, au garage où on l'employait

maintenant. Lord Peter y fut en un quart d'heure. Il apprit que George était chargé de faire les essais de nouvelles voitures en promenant leurs acheteurs éventuels. Il attendit son retour.

– Bonjour, George, ça va ? Vous déjeunez avec moi ?

George accepta et proposa un restaurant voisin.

– Non, fit Wimsey, aujourd'hui, j'ai envie d'aller chez *Gatti,* si vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

– Aucun. Vous savez, j'ai vu ce bon Murbles ; il se charge d'arranger mon affaire avec ce sale usurier et le fera attendre jusqu'à ce que la succession soit réglée… si elle l'est jamais. Et puis, je suis bien content d'avoir déniché cette situation ; si j'y reste, ça changera pas mal de choses chez nous.

Arrivés chez *Gatti,* Wimsey laissa George choisir la table et alla interviewer le maître d'hôtel pendant un bon moment. Il revint avec une mine tellement déconcertée que George demanda :

– Que se passe-t-il ? Le menu vous déplaît-il ?

– Pas du tout ; j'étais seulement en train de me demander si je dois commander des moules marinières.

– C'est ça, je les adore.

Pendant quelques instants, les deux hommes dégustèrent leurs coquillages d'un air satisfait.

– À propos, dit soudain Wimsey, vous ne m'aviez pas dit que vous aviez rencontré votre grand-père la veille de sa mort.

George luttait avec une moule récalcitrante et ne répondit pas tout de suite. Il dit enfin en rougissant :

– Comment ?… Mais enfin, Wimsey, c'est donc vous qui me feriez filer ?

– Filer ?

– J'ai bien dit : filer. Je trouve cela fort désagréable et ne vous en aurais jamais cru capable.

– Je suis innocent comme l'enfant qui vient de naître… Par qui êtes-vous donc suivi ?

– Par un sale type qui ne me quitte plus. Hier, il s'est collé à mes pas toute la journée ; ce matin, il est monté dans le même bus que moi, et je suis sûr qu'il doit rôder aux environs en ce moment. C'est insupportable. Et voilà que vous aussi vous commencez à me tarabuster avec vos questions !

– George, je vous donne ma parole que je n'ai rien à voir avec cet individu et que ce n'est pas moi qui vous fais filer. De quoi a l'air votre

bonhomme ?

– C'est un petit maigre, mal rasé, vêtu d'un imperméable râpé au col remonté. Il porte un chapeau mou rabattu sur les yeux.

– Qu'est-ce que vous avez bien pu faire, mon pauvre vieux ?

– Je vous assure, Wimsey, qu'il y a une conspiration quelque part contre moi ; on tient à me fourrer dans un quelconque pétrin.

– Mais non ! Oubliez tout ceci et parlons un peu du général : comment l'avez-vous trouvé quand vous lui avez parlé, la veille de sa mort ?

– Pas mal du tout, grincheux, à son habitude…

– Grincheux ? À propos de quoi ?

– Pour des raisons qui me sont personnelles.

Wimsey haussa les épaules.

– Les personnes âgées sont bien embêtantes, parfois…

– Ah ! oui alors, le vieux était terrible… Seulement, je ne pouvais rien lui dire, à cause de son âge.

– Je comprends ; ce devait être pénible.

– C'était surtout injuste. Songez qu'il est allé jusqu'à me menacer de me déshériter du peu qu'il me laisse, si je ne changeais pas, si je ne « réformais pas mes mœurs conjugales », ce sont ses propres termes. À l'entendre, on aurait cru que je délaissais ma-femme…

– Un instant. C'est dans le taxi qu'il vous a dit tout cela ?

– Bien sûr ! J'ai dû lui promettre de me corriger, comme un gosse !

– Vous a-t-il parlé du testament de lady Dormer ?

– Pas un mot. Il ne devait rien savoir.

– Je crois que si, au contraire, car il venait de quitter sa sœur, et elle l'avait mis au courant.

– Ah ! alors je comprends, certains détails et ce laïus sur les responsabilités qu'entraîne une grande fortune. Je le soupçonne d'avoir voulu léguer ma part à Sheila, et il sondait le terrain, le vieux renard !

Le déjeuner s'acheva plus gaiement qu'il n'avait commencé. Comme ils sortaient du restaurant, George jeta un coup d'œil inquiet autour de lui : un petit homme en imperméable, le chapeau rabattu sur les yeux, paraissait occupé à contempler une devanture. Il alla droit à lui :

– Dites donc, vous, pourriez-vous me dire pourquoi vous me filez avec une telle assiduité ?

– Je crois que vous faites erreur, répliqua le bonhomme

tranquillement, je vous vois pour la première fois.

– Pas possible ? Eh bien ! moi, sacrebleu, je vous ai déjà vu plus d'une fois. Je vous préviens que si vous continuez à me suivre, vous le regretterez. Vous avez compris ?

À ce moment, Wimsey, qui était resté devant le restaurant à converser avec le portier, vint à eux ; dès que l'homme l'aperçut, il détala et disparut dans la foule.

George se tourna vers lord Peter.

– La canaille a filé sans demander son reste dès que je l'ai menacé. C'est celui dont je vous parlais tout à l'heure, celui qui me file.

– Je vous demande pardon, ce n'est pas vous qui l'avez mis en déroute, mais mon seul aspect l'a épouvanté. Qu'ai-je donc de si terrible ?

– En tout cas, il a décampé.

– J'aurais voulu le voir un peu mieux, ses traits ne me sont pas inconnus. J'ai dû le voir il n'y a pas longtemps. Fentiman, mon ami, si vous le voyez encore, accrochez-vous à lui comme une pieuvre et ne le laissez plus filer. J'aimerais beaucoup avoir un entretien avec cet intéressant personnage.

CHAPITRE X

– Allô, oui ?

– C'est vous, Wimsey ? Ici le major Fentiman.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Je viens de voir Oliver.

– Pas possible… où ça ?

– Il est monté dans un train à Charing Cross.

– Vous lui avez parlé ?

– Non… Je venais de prendre mon billet, lorsque je l'ai vu s'engager sur un quai ; je me suis précipité, mais des imbéciles m'ont barré le chemin. Il a attrapé le train au moment où il démarrait.

– Vous êtes bien sûr que c'était Oliver ?

– Oh ! oui, je l'aurais reconnu n'importe où. Ma première pensée a été de vous prévenir.

– Dites donc, il me semble que le type a un faible pour Charing Cross. C'est de là aussi qu'il avait téléphoné, le 10.

– C'est vrai, j'avais oublié.

– Gardez l'œil sur la gare et, de mon côté, je vais m'adresser à un détective…

– Vous n'allez pas mêler la police ?…

– Ce n'est pas nécessaire, je ferai appel à un détective privé. Vous vous partagerez la surveillance.

– Mais, Wimsey, ça me prendra tout mon temps… Je ne suis plus à Londres, je suis de nouveau chez moi, à Richmond… Sans compter que j'ai repris mon service…

– Pendant que vous ferez votre service, le détective vous remplacera, voilà tout.

– Ça va être épouvantable.

– Il s'agit d'un demi-million… Mais, bien entendu, si vous n'y tenez pas…

– Bien sûr que j'y tiens, mais je ne vois pas la nécessité de toutes ces complications.

– Ça ne donnera peut-être rien du tout, mais il vaut mieux essayer.

En attendant, j'aurai l'œil chez *Gatti*.

– Chez *Gatti* ?

– Bien sûr puisqu'on le connaît à ce restaurant. Je me ferai remplacer quand je ne pourrai pas y aller moi-même.

– Mais Oliver ne s'y montre plus.

– Il y retournera peut-être un de ces jours, puisqu'il avait l'habitude d'y déjeuner. Nous savons maintenant qu'il n'a pas quitté Londres. Pour ne pas éveiller les soupçons, je dirai au maître d'hôtel qu'on a besoin de lui parler au sujet d'une affaire.

– Bon. Mais alors je pourrais me charger de *Gatti*.

– Impossible, puisque nous avons besoin de vous pour identifier le personnage de la gare, tandis que n'importe quel garçon du restaurant peut me le désigner. Ah ! à propos, quel est le garçon de *Gatti* que vous avez questionné ? J'ai causé avec le maître d'hôtel, hier, et il m'a affirmé qu'il ne connaissait pas Oliver.

– Ce n'est pas au maître d'hôtel que je me suis adressé, c'est à un gros garçon chauve.

– Ah ! bon, je tâcherai de le dénicher. Alors entendu, vous vous chargez de la surveillance à Charing Cross ?

– Puisque vous insistez !

– Je vais vous envoyer un détective pour vous aider. Vous lui donnerez vos instructions.

– Très bien.

Lord Peter raccrocha et resta un instant plié en deux par un rire silencieux, puis, se tournant vers Bunter qui avait suivi cette conversation téléphonique :

– Bunter, je vais aller trouver le directeur de l'agence Limier et Cie pour demander un homme qui surveillera la gare avec le major Fentiman. Ensuite, j'irai à Chelsea. Je ne sais pas à quelle heure je serai de retour. Vous êtes libre pour l'après-midi.

Wimsey régla rapidement son affaire chez Limier et Cie, puis, une fois à Chelsea, entra dans un charmant pavillon d'artistes et sonna à la porte d'un studio donnant sur la Tamise. Sous la sonnette, une carte indiquait le nom de *Miss Marjorie Phelps*. C'est une charmante jeune femme aux cheveux bouclés, revêtue d'une grande blouse blanche, couverte de taches et de traces de plâtre qui ouvrit.

– Lord Peter… Comme c'est aimable de venir me voir…

– Je ne vous dérange pas ?

– Pas du tout. Ça ne vous gêne pas que je continue mon travail ?

– Au contraire.

– Pendant ce temps, si vous désirez vous rendre utile, mettez la bouilloire sur le feu pour le thé.

– À vos ordres. J'ai pris la liberté d'apporter un pot de miel.

– Vous êtes le plus gentil des amis.

– Si je ne suis pas venu vous faire la cour, ma visite n'en a pas moins un but intéressé.

– Vous êtes un sage, car vous, au moins, vous savez ce que vous voulez dans la vie.

Miss Phelps, en disant cela, penchait la tête de côté pour regarder la figurine qu'elle pétrissait.

– C'est charmant ce que vous faites là, dit Wimsey.

– Hum ! je n'aime pas beaucoup ce genre un peu conventionnel et léché, mais c'est une commande.

Wimsey s'accroupit devant le feu tandis que la jeune femme se remettait à son travail… Statuette et toasts furent prêts en même temps et Marjorie, lançant sa blouse sur une chaise, s'enfonça dans un fauteuil en poussant un soupir de soulagement.

– Et maintenant, que puis-je pour vous, lord Peter ?

– Me raconter tout ce que vous savez au sujet de miss Ann Dorland.

– Ann Dorland ?… Vous n'en êtes pas amoureux, au moins ? J'ai entendu dire qu'elle vient de faire un bel héritage.

– Vous avez l'esprit fort mal tourné. Non, je ne suis pas tombé amoureux de cette jeune personne. Je ne l'ai même jamais vue. Comment est-elle ?

– On ne peut pas dire qu'elle soit jolie…

– Elle peint, n'est-ce pas ?

– Oui… vaguement.

– Je vois le genre : une femme amateur assez riche pour s'offrir le luxe d'un studio.

– C'est tout à fait ça. Il faut dire que la vieille lady Dormer s'est montrée chic pour elle ; Ann Dorland est une parente éloignée des Fentiman et lady Dormer a appris un jour qu'elle était dans la misère. La vieille dame aimait avoir de la jeunesse autour d'elle et l'a invitée à venir habiter à Portman Square avec elle. Chose étonnante, elle ne s'est pas montrée tyrannique et laissait à Ann toute sa liberté.

– Lady Dormer avait beaucoup souffert dans sa jeunesse de l'intransigeance de sa famille.

– Je le sais, mais on voit tant de vieilles personnes qui oublient qu'elles ont été jeunes… J'ai été reçue chez elle, à des réceptions organisées par Ann. On voit souvent Ann par ici, chez l'un ou l'autre, mais ce n'est pas vraiment une artiste, et elle ne fait pas partie de notre milieu. Je ne sais pas ce qui cloche… elle doit avoir un complexe quelconque… Vous savez qu'on explique tout comme ça de nos jours.

Wimsey se servit du miel et attendit la suite.

– À mon avis, poursuivit Marjorie, la place d'Ann était plutôt dans un bureau ; c'est une fille intelligente qui saurait faire marcher une affaire… Mais, pourquoi vous intéressez-vous tant à elle ?

– Je vous le dirai un de ces jours, pour le moment, mettons que ce soit simple curiosité.

– Allons donc, ce n'est pas du tout votre genre. Pour en revenir à Ann, je crois qu'elle a cessé de s'intéresser aux arts. On m'a raconté qu'elle se lançait maintenant dans les œuvres sociales, les dispensaires, je ne sais trop quoi. C'est ce qu'elle pouvait faire de mieux à mon avis.

– Si je voulais rencontrer un de ces jours miss Dorland, où devrais-je m'adresser ?

– Oh, là, là !… Elle vous intéresse donc bigrement ? À votre place, j'irais voir les Rushworth, chez qui elle va fréquemment. Vous savez que les Rushworth veulent réformer les brebis galeuses… Leurs réunions ne sont guère rigolotes, aussi Ann peut-elle y assister malgré son deuil.

– Marjorie, je ne sais comment vous remercier, vous êtes une mine d'informations et puis, pour une femme, vous ne posez pas trop de questions.

– Merci infiniment, lord Peter, vous êtes trop aimable.

– Maintenant, parlons de vous. Quoi de neuf ?

Lord Peter et Marjorie demeurèrent encore un long moment auprès du feu à échanger nouvelles et potins, puis Wimsey proposa en s'étirant :

– Si on s'offrait un bon petit dîner et, après, le théâtre ?

– Excellente idée !

La soirée se passa fort agréablement, et ils la terminèrent au studio d'un ami de Marjorie.

À son retour, Wimsey trouva sur sa table le petit mot suivant :

Milord,

L'envoyé de Limier et Cie est venu faire son rapport, il dit qu'il partage tout à fait l'opinion de milord, et qu'il continue à surveiller la personne dont

il s’agit. Il fera un nouveau rapport demain. J’ai placé des sandwiches sur la table, dans le cas où milord aurait besoin de se restaurer.

Votre respectueusement dévoué,

BUNTER

CHAPITRE XI

Le nouveau rapport de Limier et Cie pouvait se résumer ainsi : « Il n'y a rien à faire. Le major Fentiman est d'avis d'abandonner. Nous aussi. »

C'était peut-être l'opinion de Limier et Cie, mais pas tout à fait celle de lord Peter qui répondit : « Continuez à veiller, il se passera quelque chose avant la fin de la semaine. » Quatre jours plus tard, en effet, dans la soirée, Limier et Cie signala : « Notre détective chargé de relever le major à Charing Cross lui avait passé la surveillance à 6 heures du soir. À son retour, un contrôleur de la gare lui a remis le billet suivant : *Je viens d'apercevoir Oliver monter dans un taxi. Je le file. Vous retrouverai au buffet de la gare. Fentiman. »*

Le détective, obéissant à cette consigne, alla s'installer au buffet de Charing Cross et attendit. Le rapport poursuivait : « Je signale que notre second détective qui, selon vos instructions, était attaché au pas du major Fentiman, continue à le filer. » Au bout d'une heure, celui qui attendait au buffet reçut un message téléphonique du major : *Oliver prend le train pour Southampton : je ne le quitte pas. »*

Dès qu'il eut reçu ce message, le détective se précipita à la gare, mais trop tard pour s'embarquer, avec le major. Il prit donc le train suivant. À Southampton, il apprit qu'un monsieur répondant au signalement de Fentiman était monté sur le bateau en partance pour Le Havre et avait occasionné un scandale en se livrant, sans raisons apparentes, à des voies de fait sur un vieux monsieur. Le monsieur avait produit un passeport et des papiers d'identité prouvant qu'il s'appelait Postlewaite et habitait à Kew, près de Londres. Fentiman prétendait que c'était faux, qu'il s'appelait au contraire Oliver et qu'il était recherché par la justice pour témoigner dans une affaire. Fentiman avait été arrêté et conduit au poste. Mr Postlewaite, qui allait à Venise, voulut bien donner l'adresse de son hôtel et on lui avait permis de continuer son voyage.

Au commissariat, le détective se trouva en présence d'un Fentiman fou de rage d'avoir été indûment retenu. Il réussit à le faire mettre en liberté, se portant garant de son honorabilité, et lui arracha la promesse de se tenir tranquille désormais, en lui faisant remarquer qu'on n'avait pas le droit d'arrêter un voyageur pour des raisons d'ordre privé.

Le rapport téléphonique de Limier et Cie s'achevait en demandant

les instructions de Wimsey : fallait-il continuer la filature de Mr Postlewaite ? Le détective était d'avis que le major Fentiman, malgré son insistance, avait dû faire une erreur regrettable.

L'écouteur en main, Wimsey resta un instant silencieux, puis se mit à rire :

– Et où se trouve le major actuellement ?

– Il a dû prendre le train pour Londres, car je lui ai fait remarquer qu'il valait mieux que je reste à Southampton à sa place. Si on doit suivre Mr Postlewaite, je suis tout indiqué, puisque ce monsieur ne me connaît pas, tandis qu'il reconnaîtrait le major.

Wimsey conseilla au détective de partir pour Venise et téléphona ensuite chez le major Fentiman en priant qu'on lui enjoignît d'aller chez lord Peter Wimsey dès son arrivée à Londres.

À la fin de l'après-midi, Robert Fentiman, débordant d'indignation, fit irruption dans l'appartement de Wimsey.

– Je vous demande pardon d'avoir tout fait rater ; c'est idiot de me mettre ainsi en colère, mais quand j'ai vu le culot de ce type prétendant qu'il ne connaissait pas mon grand-père, ça m'a mis hors de moi. Pouvais-je me douter qu'il nierait s'appeler Oliver quand je l'ai interpellé ?

– Quand ce monsieur vous a envoyé promener, répliqua Wimsey, de deux choses l'une : ou vous aviez fait une erreur, ou bien il avait de bonnes raisons pour prendre la poudre d'escampette.

– Mais en l'appelant de son nom, je ne l'accusais de rien…

– Bien sûr, mais lui ne paraît pas de cet avis.

– Je me demande bien pourquoi ! Je me suis contenté de lui dire : « Mr Oliver, je crois ? » Il m'a répondu : « Vous faites sans doute erreur, monsieur. » C'est alors seulement que je lui ai dit : « Pas du tout, je m'appelle Fentiman et je sais que vous connaissiez mon grand-père, le général Fentiman. » Il a alors répondu qu'il n'avait pas ce plaisir, et quand je lui ai appris que nous avions besoin de lui pour savoir où mon grand-père avait passé la nuit précédant le jour de sa mort, il m'a regardé comme s'il me prenait pour un fou. De fil en aiguille, je me suis monté, nous avons échangé des propos désagréables et ça s'est envenimé, vous me comprenez ?

– Oui. Mais ce que vous, vous ne comprenez pas, c'est que si c'est bien notre Oliver, et qu'il ait pris la peine de se procurer de faux papiers pour voyager, c'est qu'il doit avoir quelque chose à cacher.

Fentiman eut l'air abasourdi :

– Vous n'allez pas insinuer qu'il y a quelque chose de louche dans la

mort du vieux ?…

– Il ressort en tout cas de votre récit qu'il y a quelque chose de louche en ce qui concerne Oliver.

– Si on se place de ce point de vue… c'est évident. Mais je vais vous dire mon idée : ce type doit avoir d'autres raisons pour filer de cette façon, une histoire d'argent par exemple.

– Possible… Mais souvenez-vous qu'il a soudainement cessé de fréquenter le restaurant *Gatti* où il allait, selon vos dires, régulièrement, et cela aussitôt après la mort du général. Ça ne vous paraît pas suspect, Fentiman ?

Celui-ci se tortillait dans son fauteuil d'un air gêné.

– Que peut-il avoir à faire avec la mort du vieux ?

– Je l'ignore, mais il y a un moyen d'élucider la question… Nous pourrions demander l'exhumation du général.

– Quoi ? Exhumer mon grand-père ?

– Évidemment, puisqu'il n'y a pas eu d'autopsie.

– À quoi bon ? Pemberthy a donné un permis d'inhumer parfaitement en règle.

– Sans doute, mais, à ce moment-là, personne n'avait aucune raison de soupçonner qu'il y avait quelque chose de louche dans le décès.

– Et qu'avez-vous trouvé de louche depuis ?

– Un certain nombre de circonstances qui se sont révélées troublantes, pour ne pas dire plus.

– Je ne vois que le rôle joué par cet Oliver, et encore, je peux me tromper.

– Je croyais que vous étiez sûr de le reconnaître ?

– Je l'étais, je l'étais au début, mais… je ne sais plus que penser. Vous rendez-vous compte du scandale si on l'exhume ?

– Non, pourquoi ? C'est tout naturel : c'est vous qui êtes l'exécuteur testamentaire, vous pouvez adresser une requête à ce titre, et les choses se passeront très discrètement.

– Mais les autorités ne consentiront jamais sans une raison sérieuse !

– Ça, je m'en charge. On me connaît en haut lieu et on sait que je ne ferais pas une pareille demande sans de bonnes raisons.

– Voyons, Wimsey, soyez sérieux : quelle raison pouvons-nous alléguer ?

– Sans parler d'Oliver, nous pouvons dire qu'il est important, pour

fixer l'heure de la mort, de connaître l'état de l'estomac du général, que ce point est indispensable pour régler les titres à la succession.

– Vraiment, je n'aime pas ça, Wimsey. Je préférerais encore un compromis avec miss Dorland.

– Mais c'est la demoiselle qui n'en veut pas, de votre compromis, vous le savez bien. Il faut que nous arrivions à être fixés d'une façon ou d'une autre. Je vais demander à Murbles de prendre contact avec Pritchard, l'avoué de miss Dorland, pour lui proposer l'exhumation.

– Miséricorde ! Qu'est-ce que celui-là va encore inventer ?

– Pritchard ? Si c'est un honnête homme et si sa cliente est de bonne foi, ils ne doivent pas demander mieux ; s'ils s'opposent à l'exhumation, c'est nous qui serons alors en droit de supposer qu'ils ont quelque chose à cacher.

– Ça ne m'étonnerait pas de cette bande de brigands. Ils ne peuvent rien faire sans, mon consentement, hein ?

– Non, du moins sans risquer des ennuis et une publicité fâcheuse. Mais vous, Fentiman, vous qui êtes un honnête homme et qui n'avez rien-à cacher, vous n'allez pas vous y opposer, je suppose ?

– Bien sûr, mais c'est très…

– La partie adverse nous soupçonne déjà de nous livrer à des manœuvres louches. Pritchard me l'a presque dit en face et je m'attends tous les jours à ce qu'ils me demandent de leur côté l'exhumation. Il vaut mieux les devancer, croyez-moi.

– Je suis sûr que ça ne servira à rien, et que ça se saura. Vous qui avez tant d'idées, ne pouvez-vous trouver autre chose ?

– Écoutez, Fentiman, êtes-vous désireux de savoir la vérité, ou bien s'agit-il pour vous d'arriver à toucher la succession par n'importe quel moyen ? Répondez-moi franchement.

– Vous savez bien que je veux aller au fond des choses.

– Alors, je vous ai indiqué le seul moyen d'y arriver.

– Nom d'un chien… Bon… Allons-y, s'il le faut, mais à qui faut-il adresser la demande ? Je n'y connais rien.

– Mettez-vous là et écrivez ce que je vais vous dicter.

Il n'y avait plus d'échappatoire. Fentiman obéit tout en maugréant :

– Et George ? Est-ce que nous ne devrions pas le consulter ?

– Ça ne le concerne qu'indirectement. À présent, il ne vous reste plus qu'à écrire un mot à Murbles pour le prévenir et lui demander d'informer la partie adverse.

– Mais ne devrions-nous pas consulter Murbles avant ?

– C'est déjà fait, il est du même avis que moi.

– Naturellement, les hommes de loi sont tous les mêmes… Toujours d'accord pour grossir les frais et les honoraires.

– Évidemment, mais on ne peut guère se passer d'eux. Vous avez fini ? Bon, donnez-moi vos lettres, je vais les faire mettre à la poste tout de suite. Et maintenant, n'y pensez plus : Murbles et moi ferons le nécessaire, et quant au dénommé Oliver, le détective est sur ses traces, par conséquent, mon vieux, pour vous, vacances et récréation…

– Je vous suis…

– Non, non, ne vous donnez pas la peine de me remercier, et n'en parlons plus, vous savez que c'est pour moi une distraction. Vous prenez un verre ?

Le major, assez déconcerté, refusa cette dernière offre et se prépara à partir :

– Ne me croyez pas ingrat, Wimsey, mais cette exhumation me semble une chose si déplaisante, que…

– Pensez à votre héritage pour vous consoler, lui conseilla lord Peter en fermant la porte derrière lui.

Il regarda les deux lettres qu'il tenait en murmurant :

– Il y a quinze mille Anglais qui couchent sous les ponts de la Tamise, pour avoir négligé de jouer atout. Bunter, allez poster ces lettres ; Mr Parker dîne ici ce soir.

– Très bien, milord.

Wimsey écrivit un petit mot à un de ses amis du ministère de l'intérieur, puis appela le Dr Pemberthy.

– Allô ! c'est vous, Pemberthy ? Ici, Wimsey. Dites donc, vous vous souvenez de l'affaire Fentiman ?… Eh bien ! nous venons de demander l'exhumation.

– Quoi ?

– L'*exhumation* du général. Oh ! cela n'a rien à voir avec votre permis d'inhumer, nous savons qu'il était correct. Il s'agit de trouver des indices nous permettant de fixer l'heure de la mort. (Lord Peter ajouta quelques explications et conclut :) Croyez-vous que ça peut nous donner un résultat, docteur ?

– Peut-être bien…

– Il faudrait que vous assistiez à l'autopsie.

– Est-ce moi qui devrai m'en charger ?

– Si vous voulez, mais Lubbock fera les analyses.

– En fait, je ne crois pas que ça puisse vous apprendre grand-chose. Mais ne pensez-vous pas que, puisque c'est moi qui ai donné le permis d'inhumer, il serait préférable qu'un autre fasse l'autopsie ?

– Vous avez raison. Cela évitera tout malentendu.

– C'est tout naturel : vous pensez bien que si j'avais su que l'on ferait tous ces embarras, j'aurais demandé une autopsie avant les funérailles.

– Naturellement, je n'en doute pas, mais ce qui est fait est fait. Je vous préviendrai de la date, il y aura sûrement un représentant du parquet. J'ai tenu à vous prévenir aussitôt notre décision prise.

– C'est très aimable à vous.

À 4 heures, un employé de Murbles arriva tout essoufflé chez lord Peter avec un mot urgent du notaire. – celui-ci se refusait à laisser profaner ses bureaux par l'installation du téléphone. Le petit clerc dit que Mr Murbles serait très désireux d'avoir une réponse immédiate.

Mon cher lord Peter,

Il s'agit de l'affaire Fentiman. Je viens d'avoir la visite de Me Pritchard. Il m'informe que sa cliente est prête à accepter un partage de la succession suivant tout compromis qui paraîtra possible en s'en référant à l'arbitrage du tribunal. Avant de consulter mon client, le major Fentiman, je serais très heureux d'avoir votre opinion et d'apprendre où en est votre enquête.

Agréez, etc.

MURBLES

Lord Peter répondit :

Cher Mr Murbles,

En ce qui concerne cette affaire Fentiman, il me paraît trop tard pour accepter un compromis, à moins que vous ne consentiez à vous faire le complice d'une fraude. Je vous ai mis en garde, si vous daignez vous en souvenir. Robert a adressé sa requête demandant l'exhumation du général. Pouvez-vous dîner avec moi ce soir ? Je vous attendrai à 8 heures.

P. W.

Wimsey dépêcha sa réponse et sonna Bunter.

– Mon ami, allez acheter une bouteille de champagne et apportez une coupe pour vous aussi. Vous savez que je n'en bois pas souvent, mais ce soir j'en ai vraiment envie.

CHAPITRE XII

L'inspecteur Parker était rayonnant ce soir-là. Il venait de résoudre une affaire compliquée et, à Scotland Yard, on disait que les prochaines promotions pourraient l'intéresser… Parker fit honneur à l'excellent dîner de lord Peter et dégusta les détails de l'affaire Fentiman avec l'air d'un connaisseur humant un bon vin. Par contre, le visage de Murbles se rembrunissait à chaque nouveau détail.

– Que pensez-vous de tout ceci ? leur demanda Wimsey.

Parker allait répondre, mais le notaire le devança :

– Cet Oliver me paraît bien fantomatique.

– N'est-ce pas ? Seriez-vous étonné d'apprendre que mes questions au restaurant *Gatti* m'ont révélé que personne n'y avait jamais vu d'Oliver, et que de plus le major Fentiman n'avait jamais posé la moindre question sur ce personnage ?

– Oh !… mon Dieu, gémit Murbles.

– Vous, très intelligemment, avez forcé la main au major en lui adjoignant votre limier, dit Parker.

– Je me disais que, si nous ne nous en mêlions pas, notre Oliver allait se montrer et disparaître, comme un diable dans sa boîte, toutes les fois que nous nous approcherions de lui. Mais, qu'est-ce qui a poussé Fentiman à faire cette scène sur le bateau ? Il a dû vouloir ajouter une touche finale et convaincante à sa petite histoire… Cette fois, il a été trop loin.

Murbles demanda :

– Enfin, le soupçonnez-vous de ?…

– Dès le début, j'ai eu des soupçons : lorsque j'ai voulu enlever le journal que tenait le général, il est venu très facilement. Or, si le pauvre homme avait trépassé en lisant, ses mains se seraient raidies et on aurait été obligé de le lui arracher. Et puis il y a eu ce genou…

– Pardon ?

– Vous savez que la rigidité cadavérique commence quelques heures après la mort ; elle varie selon la température de la pièce et plusieurs autres circonstances. Elle débute par la tête et descend ensuite lentement. D'habitude elle dure vingt-quatre heures et disparaît de la même façon qu'elle s'est établie ; mais si, pendant qu'elle s'installe,

vous remuez un membre du mort, il demeurera dans la position que vous lui avez donnée… C'est donc pour ça qu'en observant la position du genou du général j'en ai conclu que quelqu'un l'avait tripoté depuis sa mort. Le Dr Pemberthy s'en est bien aperçu, lui aussi, mais il n'en a pas parlé pour ne pas faire d'histoires… Vous comprenez, au *Bellona*…

– Évidemment…

– C'est alors, mon cher Murbles, que vous êtes venu me trouver, et m'avez demandé de faire toute la lumière. Si vous vous en souvenez, je vous ai conseillé de ne pas éveiller le chat qui dort.

– Si seulement vous vous étiez expliqué plus clairement !

– Si je l'avais fait, auriez-vous désiré étouffer l'affaire ?

– Hum !…, se contenta de répondre Murbles.

– Il fallait en premier lieu découvrir ce que le général avait fait dans la nuit du 10 et dans la matinée du 11 novembre. Je suis allé pour ça à son appartement et, là, je me suis trouvé devant deux évidences contradictoires : la première était le coup de téléphone du mystérieux Oliver et la seconde ce que m'ont appris les vêtements du mort.

– Les vêtements ?

– Le domestique m'a dit qu'il avait rapporté les vêtements du général du *Bellona Club,* les avait simplement brossés et rangés. En les examinant, j'ai découvert un indice qui m'a mis la puce à l'oreille et m'a forcé de conclure que, quel que soit l'endroit où le général avait passé la nuit, il n'avait pas mis le pied dans la rue le lendemain matin.

– Pourquoi ? dit Murbles, que manquait-il ?

– Mon cher, voulez-vous vous rappeler que nous étions le 11 novembre peut-on concevoir que le vieux général se fût promené dans les rues, le jour anniversaire de l'armistice, et allé à son club avec la boutonnière démunie du coquelicot des Flandres ? Un militaire comme lui, un bonhomme aussi patriote ? Inconcevable !

– Mais alors, où était-il ? Comment est-il venu au club ? Il y était, nous le savons.

– Oh ! oui, il y était, et même dans un état de rigidité cadavérique prononcé… D'après le témoignage de Pemberthy et de la femme qui a procédé à la toilette mortuaire, quand nous avons découvert le corps, la rigidité commençait à se dissiper. Donc, en tenant compte de l'atmosphère surchauffée de la pièce, le général était mort longtemps avant 10 heures du matin, heure à laquelle il arrivait d'habitude au club.

– Mais c'est impossible… On n'a pas pu le transporter au club à l'état de cadavre, voyons ? Cela se serait remarqué…

– C’est évident. Mais ce qui est encore plus étrange, c’est que personne n’a vu le général quitter le club dans la soirée du 10. Il était connu comme le loup blanc, là-bas. On dirait qu’il est devenu subitement invisible… Ça ne colle pas du tout.

– Vous croyez qu’il a couché au club ?

– En effet, je crois qu’il y a dormi d’un sommeil que rien ne pouvait déranger…

– Lord Peter, dit Murbles d’une voix étouffée, je ne peux vous dire à quel point vos paroles me bouleversent… Si je comprends bien, vous voulez suggérer qu’il serait mort ?…

– Dans la soirée du 10 novembre, oui.

– Mais le cadavre n’a pas pu passer toute la nuit dans cette bergère. Les domestiques…

– Bien entendu, aussi était-il de l’intérêt de… quelqu’un d’éviter ce risque. Quelqu’un qui tenait à démontrer que le général n’était mort que le lendemain, après lady Dormer…

– Vous pensez à Robert Fentiman ?

– Précisément.

– Mais comment Robert connaissait-il déjà les dispositions testamentaires de sa grand-tante ?

– Ah ! là, vous touchez au point faible de mon argumentation. Mais il y a également l’ami George… Il a avoué avoir eu un entretien avec le vieil homme dans le taxi après la visite de ce dernier chez sa sœur. George nie que son grand-père ait fait allusion au testament, mais si nous supposons un instant George complice, il est tout naturel qu’il nie. George m’inquiète en ce moment, je ne vous le cacherai pas.

– Mais qu’aurait-il à gagner ?

– Si George rendait service à Robert en lui faisant hériter un demi-million, il aurait tout à gagner, mon cher Murbles.

Murbles eut un gémissement sourd.

– Pardon, Peter, intervint Parker ; votre théorie est fort séduisante, mais si, comme vous le prétendez, le général est mort dans la soirée du 10, qu’aurait-on fait de son cadavre ?

– C’est très simple ! s’exclama le notaire. À l’époque, Robert habitait au club. Le général a dû mourir dans la chambre de Robert et ce dernier l’y a gardé jusqu’au lendemain.

– Non, dit Wimsey, à mon avis, le chapeau et le pardessus du général devaient bien se trouver dans la chambre de Robert, mais pas son cadavre. Réfléchissez, Mr Murbles : voici une photo du grand

escalier qui est visible non seulement de l'entrée, mais du bureau du portier et du bar. Aurait-il risqué de transporter un corps inerte dans cet escalier en plein jour ? Quant à l'escalier de service ce serait encore pis, si on pense au va-et-vient de la cuisine. Non, le corps n'était sûrement pas dans la chambre de Robert.

– Ou était-il alors ?

Wimsey se contenta d'étaler d'autres photos sur la table et invita les deux hommes à regarder.

– Voyez vous-mêmes ; voici la dernière baie de la bibliothèque où le général s'est installé dans l'après-midi du 10 pour prendre des notes au sujet de l'héritage qui venait de lui être annoncé : c'est un petit coin confortable, bien à l'abri, invisible de l'entrée de la pièce. On y trouve tout ce qu'il faut pour écrire et lire. Et voici une vue de la bibliothèque prise du fumoir, en enfilade quand on descend l'escalier. Remarquez la petite cabine téléphonique à gauche de la porte, c'est une cachette rêvée dans le cas où on voudrait…

– La cabine téléphonique ?

– … qui, comme je tiens à vous le rappeler, avait sur sa porte un papier portant ces mots : *Momentanément condamnée pour cause de réparations.* Wetheridge nous l'a confirmé, mais je n'ai trouvé personne qui ait placé cet écriteau…

– Mais enfin, Wimsey, vous n'y pensez pas ! Quel risque…

– Bah ! Si on ouvrait la porte de la cabine, on se trouvait en présence du général entré là sans remarquer l'écriteau et qui serait mort de rage en ne pouvant pas avoir sa communication… Il avait le cœur faible et la moindre émotion, etc.

– Peter, conclut Parker, j'admire votre ingéniosité.

– N'est-ce pas ? Mais je vais même vous prouver tout cela sur-le-champ si vous voulez bien m'accompagner au *Bellona.* Dois-je vous annoncer ce que nous allons découvrir à l'intérieur de la cabine ?

– Des empreintes digitales ? suggéra Murbles.

– Nous n'avons pas grand espoir d'en trouver depuis tout ce temps. Et vous, Charles, que pensez-vous trouver ?

– Nous devrions découvrir une longue éraflure sur la peinture du mur, là où le pied du cadavre s'est posé et s'est raidi dans la position où vous l'avez trouvé.

– Bravo, vous avez gagné ! C'est au moment où le corps était extirpé de la cabine que la jambe a subi un étirement brusque.

– De plus, comme le cadavre a été découvert assis, nous sommes sûrs de trouver un siège dans la cabine.

– Parfaitement, et si la chance continue à nous sourire, nous découvririons un clou ou autre chose auquel le pantalon du général s'est accroché, pendant qu'on tirait son corps au-dehors.

– Un bout de tapis aussi peut-être, continua Parker enchanté de ce jeu de devinettes.

– Auquel nous assortirons le brin de laine que j'ai trouvé sur la semelle du soulier du général ? C'est bien ce que j'espère.

– Juste ciel !…, s'exclama Murbles tout étourdi, ça devient palpitant. Euh !… je veux dire que je suis profondément désolé. Espérons, lord Peter, que vous vous êtes trompé…

Ils se hâtèrent de descendre, et ils attendaient le passage d'un taxi lorsque Wimsey fit soudain un bond vers le coin obscur d'une porte cochère et agrippa celui qui s'y dissimulait. Il y eut une courte lutte, puis on vit apparaître, tenu fermement par lord Peter, un petit bonhomme en imperméable beige au col remonté et coiffé d'un chapeau mou rabattu sur les yeux. Du geste du manipulateur qui sort un lapin d'un chapeau, Wimsey le débarrassa de tout cela et l'interpella en ces termes :

– Vous voilà encore, vous ? Je vous reconnais. Que signifie cette façon de suivre les gens ? Hein ?

Le bonhomme cessa de se débattre et lança un regard mauvais :

– Pensez-vous, milord, qu'il soit prudent d'user ainsi de violence ?

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda Parker en s'approchant.

– C'est le clerc de Pritchard, répondit Wimsey ; je sais qu'il file George Fentiman depuis quelque temps, et le voilà maintenant qui s'attache à mes pas… Je crois aussi que c'est lui qu'on a surpris à rôder aux environs du *Bellona.* Je vous conseille de continuer ce petit jeu, mon bonhomme ! Vous avez envie que je vous fasse arrêter ?

– À votre disposition, milord, dit le clerc d'un air narquois. Il y a un agent au coin de la rue, si vous ne craignez pas d'attirer l'attention sur l'affaire dont vous vous occupez en ce moment…

Wimsey le regarda un instant, puis se mit à rire :

– Quand donc avez-vous parlé à Me Pritchard pour la dernière fois ? Hier ? Ce matin ? Allez, allez, la vérité, s'il vous plaît. L'avez-vous vu depuis déjeuner ?

Une ombre d'indécision passa sur le visage chafouin.

– Vous ne l'avez pas vu ? J'en étais sûr. Répondez !

– Et pourquoi pas, milord ?

– Allez retrouver Me Pritchard, dit Wimsey, et s'il ne vous intime

pas aussitôt l'ordre de cesser de jouer au limier, je vous donne cinq shillings. Compris ? Et, maintenant, décampez.

CHAPITRE XIII

Il était près d'1 heure du matin lorsque les trois hommes arrivèrent au *Bellona Club.*

Ils trouvèrent les éraflures sur le mur, ils constatèrent la présence du clou dans le siège même de la cabine, ils reconnurent le bout de tapis et découvrirent l'origine du mystérieux Oliver… C'est en reconstituant la scène du… crime qu'ils firent cette dernière trouvaille.

Ils s'étaient assis au fond de la bibliothèque, à la place où avait dû s'asseoir Robert Fentiman quand il cherchait autour de lui un endroit où cacher le corps de son grand-père, décédé à un moment aussi inopportun. C'est alors qu'ils remarquèrent (comme Robert avait dû le faire), deux volumes éclairés par la lampe : c'était *Oliver Twist…* Le nom s'était inconsciemment gravé dans la mémoire de Robert et lui était revenu lorsqu'il avait fallu inventer un nom quelconque en téléphonant de Charing Cross…

Le pauvre Murbles fit un dernier effort pour disculper son client :

– Mon cher lord Peter, vous oubliez un détail : il y a eu du monde sans arrêt ici pendant la matinée… Si les choses se sont passées ainsi, comment Robert aurait-il trouvé les trois ou quatre minutes sans témoins pour sortir le corps de la cabine et l'installer dans la bergère ?

– En êtes-vous certain, mon cher Murbles ? N'y a-t-il pas eu un court moment où on peut être sûr que tout le monde était ailleurs ? Soit dans la rue, soit sur le balcon. C'était le jour de l'armistice, ne l'oubliez pas…

– Les deux minutes de silence ! s'exclama Murbles, bouleversé. Mais c'est abominable, c'est un sacrilège… Je ne trouve pas de mot.

– Un demi-million, c'est beaucoup, remarqua Parker, philosophe.

– À présent, dit Wimsey, qu'allons-nous faire ?

– Il faut que Robert avoue immédiatement ! s'emporta Murbles. Dire que je suis mêlé à une telle affaire ! Il pourra chercher un autre notaire, désormais. Quand je pense qu'il va falloir expliquer tout cela à Pritchard et lui présenter des excuses, par-dessus le marché !

– Il a déjà des soupçons, suggéra Parker, sinon pourquoi aurait-il chargé son clerc de filer George Fentiman et vous-même, Wimsey ?

– Ça ne m'étonnerait pas : il m'a fort mal reçu lorsque je suis allé le voir. Ce qui m'intrigue, c'est sa proposition subite d'un arrangement.

Qu'est-ce qui a bien pu le décider ?

– Miss Dorland a peut-être fini par perdre patience, ou ils désespèrent d'arriver à une solution avantageuse pour eux ?

– Eh bien ! nous allons lui donner une sérieuse peur, à Fentiman, nous lui raconterons par le menu tout ce qu'il a fait dans la nuit du 10 au 11, et je vous assure qu'il se dégonflera.

– Agissons sans tarder, déclara Murbles, car il faudra, de plus, arrêter l'exhumation du général. Je vais aller voir Robert tout de suite.

– Il vaut mieux le convoquer chez vous, proposa Wimsey. Faites venir Robert demain à 2 heures et nous irons ensuite chez Pritchard.

Parker approuva, mais Murbles était si monté que, s'il s'était écouté, il serait allé tirer Robert de son lit. On lui démontra que Fentiman habitait à Richmond, qu'une alarme à cette heure pourrait l'acculer à un geste de désespoir et que, de plus, il valait mieux agir à tête reposée.

Le vieux notaire se rendit à ces objections et se laissa reconduire, à domicile encore bouleversé par ce qu'il venait d'apprendre.

Lord Peter dormit du sommeil du juste jusqu'à 11 heures. Il fut réveillé par un bruit de voix et sa porte s'ouvrit violemment sur Murbles, dans un état d'agitation extrême, suivi d'un Bunter protestant contre cette intrusion inqualifiable…

– Comment, encore vous, Murbles ?

– Nous avons été roulés. Je disais bien qu'il fallait aller chez Robert cette nuit… Je me suis laissé persuader malgré moi…

Haletant, il s'effondra dans un fauteuil.

– Bunter, vite un whisky pour Mr Murbles.

– Non, non, merci, rien, je ne veux rien. Il est arrivé une chose terrible, nous sommes…

– Bunter, mon café au lait, s'il vous plaît, et faites couler mon bain. Et maintenant, cher ami, sortez votre grande nouvelle, je suis tout oreilles.

– Robert Fentiman, annonça le notaire d'une voix sépulcrale, Robert Fentiman a disparu. (En disant ces mots, il tapa vigoureusement le sol de son parapluie.) Il est parti. Ce matin, je suis allé chez lui à Richmond pour le convoquer. Je sonne, je demande à lui parler et la bonne me dit qu'il était parti depuis la veille. Je demande où, mais la bonne n'en savait rien, elle a ajouté qu'il a emporté une valise seulement. Je suis allé ensuite à l'appartement du général où j'ai trouvé portes et fenêtres closes. Plus personne ! Et je n'ai même pas pu mettre la main sur Woodward, le domestique du général. Alors, je suis

venu vous mettre au courant…

Wimsey porta sa tasse à ses lèvres, but une gorgée et pencha son profil d'oiseau vers le notaire :

– Pourquoi nous désoler ? Il ne peut pas aller loin.

– Et s'il est allé à l'étranger ?

– Tant mieux ! S'il est loin, Pritchard et consorts ne pourront le traquer, ni entamer des procédures, ça coûte trop cher. Tiens, voici une enveloppe sur laquelle je reconnais une écriture familière. Oui, ça vient de mon limier. Je lui avais pourtant ordonné d'arrêter sa filature. C'est peut-être sa note ?

Wimsey lut la lettre et siffla tout bas.

– Que se passe-t-il encore ? demanda Murbles, inquiet.

– Je vous avais raconté que deux limiers travaillaient pour moi, l'un d'eux est parti à Venise à la suite de l'innocent Mr Postlewaite, c'est le second qui m'écrit de Paris :

Milord,

Tandis que je me livrais à Southampton à une petite enquête en rapport avec les investigations dont Votre Honneur m'avait chargé, je suis tombé, presque accidentellement, sur une piste qui m'a fait penser que la personne que milord m'avait ordonné de suivre ne s'était pas trompée, ainsi que nous le supposions, mais a été induite en erreur par suite d'une ressemblance. Erreur naturelle chez quelqu'un qui ignore l'art de la filature scientifique. Bref, je crois être tombé moi-même sur la piste d'O… que j'ai suivi jusqu'ici. J'ai télégraphié à votre ami pour qu'il me rejoigne, afin de me permettre d'identifier O. Je tiendrai milord au courant des événements. Agréez, etc.

– Cet homme doit se tromper, lord Peter.

– Je l'espère bien, car ce serait rudement embêtant de voir apparaître un Oliver en chair et en os au moment où nous venons de prouver qu'il n'existe pas. Essayons de comprendre : le limier croit évidemment que Fentiman était bien tombé sur Oliver à Charing Cross, mais qu'il s'est trompé ensuite en prenant Postlewaite pour lui. Donc Robert est à Paris, il a dû prendre hier soir le bateau de Folkestone. Comment allons-nous mettre la main sur lui ?

– Tout ceci me semble bizarre, marmotta Murbles. D'où vous écrit-il, votre drôle de limier ?

– Il a mis simplement Paris sur sa lettre. Le papier est affreux et l'encre délavée. Mais ne vous inquiétez pas, il nous donnera de ses nouvelles.

– Il faut envoyer quelqu'un à Paris sur leurs traces, proposa le notaire.

– Pourquoi ?

– Pour ramener le major Fentiman.

– Oui, mais si Oliver existe, ne voyez-vous pas que ça démolit toutes nos hypothèses ?

Murbles parut réfléchir, puis déclara :

– Je ne vois pas ce que cela changerait à nos conclusions sur l'heure de la mort du général ?

– Non, mais ça nous met dans une situation différente à l'égard de Robert.

– Évidemment, mais à mon avis nous ne devrions pas accorder grand crédit à cette lettre.

– Alors, écoutez : je vais faire un saut jusqu'à Paris moi-même. En mon absence, gagnez du temps auprès de Pritchard, racontez-lui que nous n'aurons pas besoin d'arriver à un arrangement, que nous aurons prochainement un résultat, des précisions, etc. Comme ça, il sera sûr que nous ne préparons pas de piège, ni quoi que ce soit de louche. Ça lui apprendra à me lancer des allusions déplaisantes au visage, le malotru.

– Oh ! mais… j'y pense… Et, cette exhumation ? Nous ne pouvons pas en décider sans la présence de Robert Fentiman.

– Ça, c'est embêtant… Vous ne pouvez rien tenter tout seul ?

– Impossible. Le major a demandé l'exhumation en qualité d'exécuteur testamentaire, je ne peux rien sans sa signature. Le Home Office n'acceptera jamais.

– Pas de démêlés avec le Home Office. Dès que je retrouverai Fentiman, j'obtiendrai qu'il ordonne de surseoir à l'exhumation. Il n'en sera que trop heureux, car l'idée ne lui plaisait pas du tout.

Après réflexion, Wimsey remit son départ au lendemain, sous prétexte qu'il valait mieux attendre pour voir si le limier ne donnerait pas d'autres nouvelles. Mais rien ne vint et il partit en recommandant à Limier et Cie de faire suivre les informations à l'hôtel *Meurice,* à Paris.

Le premier mot qu'il adressa à Murbles disait simplement : *Le gibier est parti pour Rome. Suis sur sa piste. P. W.* Le lendemain, le notaire reçut un télégramme : *En route pour la Sicile. Fatigué, mais plein d'entrain. P. W.* En réponse, Murbles télégraphia : *Exhumation fixée à après-demain. Vous prie de vous hâter.* Wimsey répliqua brièvement : *Serai présent à l'exhumation. P. W.* Il revint à Londres, mais… seul.

– Et Robert Fentiman ? s'inquiéta Murbles.

– Je suis tout disposé à penser que l'ami Oliver nous joue encore un

tour.

– Encore ! s’exclama le notaire, mais la lettre de votre détective, alors ? Était-ce une farce ?

– Oh non ! Mais les détectives, ça s’achète, vous savez… En tout-cas, je n’ai vu aucun de nos bonshommes : ils étaient toujours un peu en avance sur moi. Enfin, me voici de retour. Et cette exhumation ? C’est pour quand ?

La « cérémonie » eut lieu à la faveur de la nuit. George Fentiman, remplaçant son frère absent, paraissait déprimé. Le docteur semblait désireux d’en finir au plus vite. Il fit le trajet dans la grande limousine de Wimsey, en compagnie de son confrère, le Dr Horner, assistant de sir James Lubbock. Les deux esculapes discutèrent de glandes thyroïdes tout le long du parcours. Murbles était plongé dans ses réflexions sinistres et Wimsey mettait à jour sa correspondance. Une des lettres qu’il lut avait trait à l’affaire Fentiman : elle émanait de Marjorie Phelps, et disait :

Si vous désirez rencontrer Ann Dorland, voulez-vous venir à une réception chez les Rushworth, mercredi prochain ? Je vous préviens que ce sera mortel, car le dernier jeune ami de la maison doit faire une conférence sur des glandes de je ne sais quoi. Il paraît que ces fameuses glandes vont être le dernier cri, cette saison, et que les vitamines tomberont dans les oubliettes. Ann Dorland sera là : Je suis obligée d’y aller, et vous me tiendrez compagnie. Venez, je vous en supplie, ou je risque d’être accaparée toute la soirée par Noémie Rushworth, qui me parlera de tous les jeunes gens qui se battent pour l’épouser…

Wimsey décida de se rendre à cette petite réjouissance. Ils arrivaient au cimetière. À la-porte, ils trouvèrent Me Pritchard (plus acide que jamais), le représentant du Home Office qui se dissimulait, s’attendant à voir surgir un reporter derrière chaque tombe et un troisième personnage qui leur servit de cicérone. Il les conduisit vers la tombe du général, qu’on était déjà en train d’exhumer.

Lorsque tout fut fini, Wimsey accompagna les deux médecins vers la sortie, où ils trouvèrent George Fentiman.

– C’est terminé ? demanda-t-il. A-t-on trouvé quelque chose ?

– Nous n’avons rien examiné encore, répondit Horner.

George passa son mouchoir sur son front où perlaient des gouttes de sueur :

– Je n’apprécie guère ce genre de choses, fit-il, mais je suppose qu’il n’y avait pas moyen de faire autrement. Qu’est-ce que c’est ? J’ai cru… Je jurerais que j’ai vu une silhouette dans l’ombre…

– Sûrement un chat ; dit Pemberthy.

– Peut-être, répliqua George, mais dans un endroit pareil, on croit voir des choses…

George jetait des regards terrorisés autour de lui. Il répéta :

– Oui, on voit des gens qui vont et viennent, qui vous font signe, qui semblent vous suivre… C’est affreux.

CHAPITRE XIV

Exactement sept jours après l'exhumation – un mardi – lord Peter fit une entrée triomphale dans les bureaux de Murbles, suivi de près par l'inspecteur Parker.

– Bonjour, lord Peter, dit Murbles, un peu surpris.

– Bonjour, cher ami, je vous annonce la première hirondelle du printemps… Elle me suit… Elle arrive… Elle sera là dans un quart d'heure.

– Qui ? Quoi ?

– Robert Fentiman.

Le notaire poussa une exclamation de surprise :

– J'avais presque abandonné tout espoir.

– Mais, pas moi, pas moi… Nous allons préparer notre petite mise en scène : Charles, voulez-vous étaler sur la table nos petites pièces à conviction ? Le brin de laine, l'échantillon de vernis, le papier sur lequel le général a inscrit ses chiffres et enfin les beaux volumes de l'immortelle histoire d'Oliver Twist. Parfait !

– Fentiman est-il revenu de lui-même ? s'enquit le notaire. Mais que se passe-t-il ?

C'était la voix de Robert Fentiman, exprimant par de vigoureuses exclamations sa mauvaise humeur… Introduit, il adressa un bref salut à Murbles, et se tourna d'un air furieux vers Wimsey :

– Voulez-vous m'expliquer ce que signifie tout ceci ? Votre sacré détective me fait faire le tour de l'Europe, puis il vient me dire ce matin, que c'est vous qui avez des nouvelles d'Oliver à me donner ?

– Ah ! oui ! cet Oliver… C'est un personnage bien fuyant… Aussi fuyant à Rome qu'à Londres… Ne trouvez-vous pas bizarre, Fentiman, qu'il n'apparaisse qu'aussitôt que vous avez le dos tourné et disparaisse quand vous arrivez ? Tenez, par exemple, au restaurant *Gatti* : il y déjeunait régulièrement, mais il a cessé d'y aller dès que nous nous y sommes montrés… À part ça, avez-vous fait bon voyage, mon vieux ?

Le visage de Fentiman passait de la fureur à la stupéfaction. Murbles intervint :

– Ce détective, lord Peter, a-t-il donné une explication de son extraordinaire silence depuis quinze jours ?

Wimsey croisa les jambes et déclara d'un air désinvolte :

– Je crois que c'est moi qui vous dois une explication : voyez-vous, j'ai fini par me dire que le moment était-venu de faire danser la carotte devant le nez d'un autre âne que moi… J'étais sûr que, si nous prétendions qu'Oliver était à Paris, Fentiman se croirait obligé de partir à sa poursuite, qu'il accueillerait même ce prétexte avec plaisir. Pas vrai, Fentiman ?

– Lord Peter, fit Murbles suffoqué, voulez-vous dire que c'est vous qui auriez inventé de toutes pièces cette histoire d'un Oliver parti en France ?

– C'est moi, en effet. J'avais chargé mon détective d'envoyer un télégramme de Paris, pour y attirer notre ami ici présent.

– Mais, pourquoi ?…

– Vous aurez votre explication, attendez. Dites, il vous fallait partir, hein, Fentiman ? ou avouer que vous aviez inventé Oliver ?

– Sapristi ! commença Fentiman qui, soudain, éclata de rire : mes compliments, Wimsey, vous êtes malin. J'ai marché, au début, d'autant plus que votre limier avait arrangé un itinéraire admirable. C'est seulement lorsque je l'ai vu m'entraîner de nouveau vers les vertes prairies de notre belle Angleterre, que je me suis dit que quelqu'un se payait ma tête. J'aurais dû me douter que vous étiez là-dessous. Sacré finaud… Et maintenant que vous avez crevé cette baudruche d'Oliver, je suppose que vous avez compris le reste de la combine ?

– Si par cette expression, répliqua Murbles, plus compassé que jamais, vous voulez dire que nous sommes au courant de votre fraude, de votre machination indigne pour cacher l'heure exacte de la mort du général, la réponse sera oui. Et j'ajouterai que cette révélation a été pour moi un coup fort pénible.

Fentiman se jeta dans un fauteuil :

– J'aurais dû me douter, Wimsey, que vous finiriez par découvrir le pot aux roses… Je sais que j'ai fait une gaffe en détendant la jambe, mais il n'y avait pas moyen de le tirer autrement de la cabine. Vous avez découvert la cachette, évidemment ?

– Ce n'était pas difficile, vous avez laissé des traces sur le mur.

– Pas possible ?

– Vous avez commis un autre petit oubli : vous auriez dû passer un coquelicot rouge à la boutonnière de son pardessus quand vous l'avez accroché à sa patère.

– Oh ! suis-je bête !… Avoir oublié ça !… Je me console, en me disant qu'on ne peut pas rouler un malin comme vous, Wimsey…

– Une petite chose m'intrigue. Comment connaissiez-vous le testament ? Par lady Dormer ou par George ?

– George ? Non ! C'est mon grand-père qui m'a tout raconté.

– Le général ?

– Bien sûr ; en revenant au club, dans la soirée du 10, il est monté directement dans ma chambre.

– Dire que nous n'y avions pas pensé !

– On ne peut pas penser à tout ! Vous vous en êtes bien tiré tout de même. Mon grand-père m'a révélé les intentions de lady Dormer, ajoutant qu'il préférait n'en rien confier encore à George, car il n'approuvait pas la façon dont il traitait sa femme. Il voulait refaire son testament en faveur de Sheila.

– Il est alors allé préparer ça dans la bibliothèque ?

– Oui. Pendant ce temps, j'ai dîné et je suis remonté pour tâcher de plaider la cause de George auprès du vieux. J'aurais voulu le voir, lui, dépendre de sa femme pour le moindre argent de poche… Et c'était ce à quoi il voulait condamner le pauvre George. Je remonte donc dans la bibliothèque, et qu'est-ce que je trouve ? Mon grand-père raide mort.

– Quelle heure était-il ?

– Aux environs de 8 heures. Sur le moment, j'ai pensé appeler à l'aide, puis je me suis dit qu'il n'y avait rien à faire : il était bien mort. C'est alors que j'ai pensé au testament, à la catastrophe que cette mort était pour moi, à cette garce, cette Ann Dorland. J'en perdais la tête, j'aurais tout cassé autour de moi, dans ma rage… tout en étant terrifié de me trouver seul avec un cadavre. J'ai voulu téléphoner chez lady Dormer pour savoir si elle était encore en vie : je suis allé à la cabine téléphonique, et c'est là que j'ai eu l'inspiration… Ça n'a pas traîné : en moins de quatre minutes, j'avais enfermé le grand-père dans la cabine et je rédigeais l'écriteau. J'ai monté ses affaires dans ma chambre et j'allais me coucher lorsque je me suis souvenu de Woodward qui attendait son maître. Je me suis précipité à Charing Cross, par le métro, car un taxi aurait pu devenir compromettant.

– Fentiman, vous avez des dispositions…

– N'est-ce pas ? Je dois avouer que j'ai passé une nuit affreuse.

– Jeune homme, gronda la voix grave de Murbles, le cynisme avec lequel vous avez fait votre récit me laisse un sentiment de dégoût que je ne puis exprimer.

– Oh ! assez ! s'emporta Robert. Tout ça n'est pas très reluisant, mais nous avons plus de droits à cette fortune qu'Ann Dorland, venue d'on ne sait où.

– Je m'aperçois, dit Murbles d'une voix glaciale, qu'il est inutile de faire appel à la décence de vos sentiments. J'espère que vous vous rendez compte que ce genre de… d'escroquerie est punie par la loi ?

– Oh ! oui, et c'est bien ce qui m'embête ! Faut-il que j'aille trouver Pritchard, la corde au cou, ou bien Wimsey s'en tirera-t-il en annonçant que l'autopsie a révélé l'heure exacte de la mort ?

Wimsey prit un temps et demanda :

– Que donneriez-vous à cet instant pour avoir la chance d'hériter tout de même du demi-million ?

– La chance ? Je n'en ai pas une sur mille !

Wimsey sortit un papier de sa poche :

– Ceci m'est parvenu hier soir ; Fentiman, vous avez de la chance que la mort du général ne vous rapporte rien en survenant avant celle de sa sœur, car vous seriez dans de jolis draps. Écoutez tous ce que sir James Lubbock m'écrit :

Mon cher lord Peter,

Je vous préviens par ce mot de l'envoi aux autorités du résultat de l'autopsie du général Fentiman. En ce qui concerne les raisons données pour cette autopsie (l'heure de la mort), je puis vous dire que l'estomac ne contenait aucun aliment et que le dernier repas devait remonter à plusieurs heures. Mais le point important est que, selon votre désir, exprimé d'ailleurs assez obscurément, j'ai fait l'analyse des viscères et découvert qu'ils contenaient des traces d'une forte dose de poison, et que ce poison était de la digitaline. Il a dû être absorbé peu avant l'heure de la mort. Vous n'ignorez pas que, dans l'état où se trouvait le cœur du défunt, l'absorption d'un tel produit ne pouvait que lui être fatale. Les symptômes ont dû être ceux d'un ralentissement cardiaque, se terminant par une syncope qui pouvait très bien passer pour naturelle.

Je ne sais pas quelles sont vos intentions, mais je me permets de vous féliciter de la perspicacité qui vous a fait me demander cette analyse.

Vous comprenez qu'il m'est impossible de ne pas communiquer les détails de l'autopsie au procureur du roi.

Pétrifié, Murbles semblait avoir perdu l'usage de la parole. Fentiman sortit d'un silence terrifié pour s'écrier :

– Oh ! mon Dieu !… si j'avais su !… Si j'avais eu le moindre soupçon, je me serais gardé de toucher au corps, non, même pas pour vingt millions, je vous jure. Du poison !… Le pauvre vieux ! Quelle honte ! Je me souviens qu'il s'était plaint d'un malaise, mais comment supposer ?… Wimsey, vous me croyez, mon ami, vous me croyez, n'est-ce pas ? Je n'aurais jamais imaginé… Ah ! cette fille, cette

Dorland ! Je n'aurais jamais cru…

Parker qui, depuis le début, avait assisté à la scène sans s'y mêler, rayonnait :

– Formidable, mon vieux Peter ! s'exclama-t-il en donnant une tape sur l'épaule de Wimsey. Vous avez senti qu'il s'agissait d'un crime et vous vous en êtes tiré admirablement : quelle sagacité, quelle patience ! L'idée de faire pression sur le major, pour le forcer à demander l'exhumation était une impulsion de génie. C'est de l'excellent travail. Bravo !

– Merci, Parker, je suis heureux qu'un de vous, au moins, soit satisfait de mes efforts. En tout cas, nous l'avons eu, ce Pritchard, nous l'avons eu.

Cette réflexion parut ranimer un peu le pauvre Murbles…

CHAPITRE XV

Après une conférence rapide avec les autorités de Scotland Yard, Parker se vit confier l'affaire Fentiman. Il alla droit chez Wimsey pour en discuter.

– Posons la question essentielle : qui est l'empoisonneur ? Il semble que nous devrions diriger nos soupçons tout d'abord sur Ann Dorland.

– Elle a les meilleurs motifs pour cela.

– Évidemment. Étudions, le problème avec méthode, voulez-vous ? Le vieux Fentiman se portait comme le Pont-Neuf quand il s'est mis en route pour aller chez sa sœur. Conclusion : le poison lui a été administré entre cette heure-là et celle où Robert l'a trouvé mort dans son fauteuil. Cherchons quels sont ceux avec qui il est entré en contact entre-temps.

– Minute : il a certainement absorbé la digitaline entre ces deux moments, mais pourquoi ne l'aurait-il pas avalée tout seul ? Le meurtrier a pu savoir que le général prenait un remède ou croquait des pastilles, et s'arranger pour y glisser le poison. Le vieux alors se serait gentiment empoisonné lui-même.

– Attention : ça demandait un calcul fort délicat, il ne fallait pas que le poison agisse trop vite, car lady Dormer, prévenue de la mort de son frère, pouvait modifier son testament.

– Elle n'avait pas de raisons de le modifier, Ann Dorland héritait tout de même.

– Je veux bien ; il reste à savoir si le général prenait un médicament à heures régulières, ou s'il aimait les bonbons à la menthe… Voyons, qui pouvait savoir ces choses-là ?

– Pemberthy !

– Le médecin ? Oui, il faut mettre son nom sur la liste des suspects, mais je ne vois pas quel serait son mobile. Je ne mets son nom que dans la colonne *possibilités*.

Prenant une feuille de papier, il la divisa en trois colonnes et inscrivit en titre de la première le mot « possibilités » et, en dessous, le nom du docteur. Puis il dit :

– Si c'est Pemberthy qui fabriquait les cachets ou les pilules du général, rien de plus facile pour lui que d'y glisser le poison. De plus il est un de ceux qui ont vu le général entre 4 et 8 heures le 10, période

que j'appellerai celle de l'administration du poison. Les occasions ne lui ont pas manqué.

– D'accord, mais je ne vois toujours pas de mobile.

– On étudiera cela plus tard… Prenons maintenant le cas de la demoiselle Dorland.

– Son nom entre à la fois dans la colonne *mobiles et possibilités.* Nous n'ignorons pas les motifs qu'elle avait de se débarrasser du vieux, et nous savons également qu'elle a eu la possibilité de lui administrer un petit remontant pendant son entretien avec lady Dormer. Un seul pépin : on ne délivre pas de digitaline sans ordonnance.

– N… on, pas de la digitaline pure, en tout cas. Enfin, mettons un point d'interrogation devant le nom de cette jeune fille, si vous voulez. Pemberthy, lui, ne rencontrerait aucune difficulté de ce genre. Au-dessus de la troisième colonne, j'inscris le mot : *moyens* et j'y mets le nom de Pemberthy avec le numéro un qu'il a déjà dans la *colonne possibilités.* Miss Dorland ne vient qu'en second. Que dites-vous des domestiques ? N'importe lequel d'entre eux pouvait glisser le poison en apportant une boisson au général ?

– Inscrivez-les toujours ; on peut supposer qu'ils étaient de mèche avec la belle Ann. Et lady Dormer elle-même ?…

– Allons, Peter, un peu de bon sens !

– Pourquoi pas ? On peut imaginer qu'elle méditait une vengeance contre son frère, et qu'elle a dissimulé sa haine sous les apparences d'une belle générosité ? Quelle bonne blague de léguer sa fortune à une personne qu'on déteste et, juste au moment où cette dernière se sent le cœur débordant de reconnaissance, s'arranger pour l'envoyer *ad patres* ? Parker, mettez lady Dormer dans deux de nos colonnes.

Parker haussa les épaules :

– Si ça vous amuse, mais c'est ridicule.

– Nous en arrivons à George Fentiman, ce qui ne m'amuse guère.

– Je sens que vous avez un faible pour lui.

– Je l'avoue… J'aime bien George.

– Moi, qui ne connais pas ce personnage, je mets résolument son nom dans la colonne *possibilités.*

– Ne vous gênez pas, ajoutez-le aussi dans celle des *motifs,* pendant que vous y êtes.

– Pourquoi ? Il ne gagnerait rien à ce que miss Dorland hérite !

– En tout cas, mon bon Charles, la mort de son grand-père lui rapportait deux mille livres, de quoi se débarrasser de l'usurier qui le

serre de près.

– Il a de gros soucis d'argent ?

– Il est même dans une drôle d'impasse. Je me souviens d'une réflexion qui lui a échappé au club, quelques instants avant que nous ne trouvions le corps du général : il a dit qu'il était prêt à un meurtre, pourvu que ça le tire de la misère.

Parker haussa de nouveau les épaules :

– Un coupable, à moins d'être le dernier des idiots, ne dit pas des choses pareilles. Qui voyez-vous ensuite ?

– Le domestique du général qui hérite d'un petit legs, il a pu être soudoyé. Depuis quelque temps, on n'entend parler que de maîtres d'hôtel qui tordent le cou à leurs maîtres…

– Peter, quand vous déciderez-vous à être sérieux ?

– Et Robert ? Qu'en faisons-nous ?

– C'est le seul qui n'ait aucun mobile. Il savait que, dans son intérêt, il fallait que le général survive à sa sœur ; voyez la peine qu'il a prise pour camoufler la mort du vieil homme ! Je commence par miss Dorland. Je vais faire un tour dans les pharmacies de son quartier pour tâcher d'apprendre si on lui a délivré de la digitaline et j'irai l'affronter ensuite. Je ne serai pas fâché de jeter un coup d'œil dans la demeure de lady Dormer. D'autre part, poursuivit Parker, je vous demanderai de m'emmener au *Bellona,* où je voudrais poser quelques questions.

– Si ça continue, gémit Wimsey, il faudra que je démissionne de ce club… Ils en ont par-dessus la tête de mes investigations. Je ne regretterai pas le *Bellona,* mais cela ferait trop plaisir à Wetheridge de ne plus m'y voir. Tant pis, je vais monter pour vous sur l'autel du sacrifice. Allons-y.

Ils trouvèrent le hall du club dans une confusion peu ordinaire. Culyer, le secrétaire, discutait âprement avec un petit groupe, tandis qu'un certain nombre de membres les entouraient dans un silence réprobateur. Dès que Wimsey apparut, l'un des individus qui parlementaient avec Culyer poussa un cri de triomphe :

– Wimsey, mon vieux, soyez chic et intercédez pour nous. Il s'agit de l'affaire Fentiman, on ne veut rien nous dire et pourtant il faudra que ça se sache un jour ou l'autre. Vous êtes sûrement au courant, vous ?

C'était Salcombe Hardy, reporter au *Hurlement quotidien,* toujours aussi gros, aussi mal ficelé et à demi gris à son habitude. Il regardait lord Peter avec dans les yeux une imploration pleine de candeur… Entendant l'exclamation de Hardy, le reporter *du Courrier,* Barton, un

rouquin connu pour sa ténacité, se retourna brusquement :

– C'est vous, Wimsey ? Quelle veine ! Allons, faites-nous entrer dans le club. Expliquez-leur que nous ne demandons que deux ou trois petits tuyaux et que nous repartirons ensuite le cœur débordant de reconnaissance…

– Mais comment les journaux peuvent-ils être déjà au courant ? s'écria lord Peter.

– Ce n'est pas bien difficile à deviner, rétorqua Culyer d'un ton glacé.

– Je vous donne ma parole que ce n'est pas par moi, assura Wimsey.

– Non, non, intervint Hardy, n'allez pas croire ça, monsieur le secrétaire… C'est moi qui ai tout découvert. J'ai su qu'il y aurait une exhumation et j'ai assisté à cette cérémonie du haut d'un caveau de famille où je me tenais immobile comme une statue…

Wimsey prit le secrétaire à part et plaida :

– Culyer, je suis désolé de ce qui arrive et je n'y suis pour rien, mais le mal est fait. Quand les journalistes ont mis le nez sur une piste, on ne peut plus s'en débarrasser et, comme on ne pourra plus cacher cette affaire bien longtemps, il vaut mieux prendre les devants. D'ailleurs, les choses sont maintenant entre les mains de la police. J'ai amené avec moi l'inspecteur Parker de Scotland Yard auquel je vous présente.

– Mais que se passe-t-il donc ?

– Il s'agit d'un meurtre, mon pauvre vieux.

– Nom d'un chien…

– Il vaut mieux faire face à la meute maintenant. Charles, donnez-leur un petit aperçu de l'affaire, sans vous compromettre.

Lord Peter s'adressa ensuite au reporter du *Hurlement quotidien* :

– Salcombe, appelez vos camarades, on va vous donner un ou deux tuyaux et vous permettre quelques clichés, à condition que vous promettiez de nous ficher la paix ensuite. Compris ?

– Ça marche ! déclara Salcombe Hardy.

– Je suis sûr, ajouta Parker de son air le plus affable, que ces messieurs ne désirent pas entraver le cours de la justice, et je vais leur dire tout ce qu'il m'est possible de révéler pour le moment. Voulez-vous nous installer dans une pièce, Mr Culyer ? Je donnerai quelques informations à ces messieurs et ils nous laisseront ensuite à notre travail.

Parker se dirigea d'un pas décidé vers le cabinet du Dr Pemberthy. Cette démarche s'imposait. Il entreprit l'interrogatoire de son air le

plus aimable :

– Ce n’est pas au sujet du permis d’inhumer que je suis venu vous déranger, docteur, ni pour vous créer des ennuis à ce sujet. Il arrive à tout le monde de se tromper, et je crois savoir que la mort due à un empoisonnement par la digitaline ressemble à s’y tromper à une mort naturelle. À une syncope.

– Ce poison provoque une syncope.

– Permettez-moi une question : le général avait, il me semble, une maladie de cœur. La digitaline est-elle ordonnée dans son cas ?

– La digitaline est tout indiquée comme stimulant dans certaines affections cardiaques.

– Comme stimulant ? Je croyais qu’au contraire ce remède ralentissait le rythme cardiaque.

– Les deux : il commence par agir comme stimulant du cœur, mais ensuite il ralentit sa fonction.

– Alors, la digitaline commence par activer les battements du cœur, puis les ralentit ?

– Pas exactement… dans certains cas, c’est la pression qu’elle ralentit. Nous nous en servons surtout lorsqu’il s’agit d’une affection valvulaire.

– Vous en prescriviez au général ?

– De temps en temps.

– Lorsqu’il est venu vous trouver dans l’après-midi du 10 novembre, lui en avez-vous ordonné ?

Il sembla à Parker que Pemberthy eut un instant d’hésitation avant de répondre. Il sortit un registre de son tiroir et dit :

– Je lui en ai prescrit, en effet. Dès qu’il est entré ici, j’ai vu qu’il respirait avec peine et, en l’auscultant, j’ai constaté que son cœur était faible. Voici l’ordonnance, je peux vous en donner le double.

– La quantité était-elle importante ?

– Infime, au contraire, et mélangée à d’autres remèdes qui en contrebalançaient les effets.

– Alors, la dose était inférieure à celle que l’autopsie a révélée dans les viscères du général ?

– Naturellement !… rien de comparable… Dans l’état du général, la digitaline ne se donne qu’avec la plus extrême prudence.

– Ne vous êtes-vous pas trompé en rédigeant l’ordonnance ? Mal écrit un chiffre ?

– Cette possibilité m'est venue à l'esprit, mais quand j'ai vu la dose indiquée par Lubbock, j'ai été rassuré. La dose absorbée par le général était énorme : presque deux grammes. Or, la mienne ne contenait que des centigrammes. Impossible de se tromper. Pourtant, pour être plus sûr, j'ai procédé à une vérification de mon stock de digitaline. Il ne m'en manque pas un grain.

– C'est vous qui avez vérifié ?

– Non, mon infirmière-assistante, une femme très compétente. Mais si vous voulez constater par vous-même ?

– Non, non, merci. C'était également l'infirmière qui a préparé la potion du général ?

– Non, j'en avais une bouteille toute prête. C'est moi qui exécute mes ordonnances.

– Et maintenant autre chose : vous me dites que le général était très mal lorsqu'il est venu vous voir : se pouvait-il qu'il ait déjà absorbé la digitaline ?

– Je vois où vous voulez en venir : l'avait-on déjà empoisonné ? À cela je ne peux donner aucune réponse précise, car la digitaline est très capricieuse dans ses effets.

– Combien de temps faut-il à une dose de ce genre pour agir ?

– Ça dépend… À mon avis, c'est plutôt rapide. Un homme ayant pris une telle dose peut mourir sur le coup rien qu'en faisant un mouvement brusque, comme se lever de son siège. C'est peut-être ce qui est arrivé au général ?

– Ceci peut se passer aussi bien tout de suite après l'absorption que plus tard, si je comprends bien ?

– Parfaitement.

– Eh bien ! docteur, je ne vous dérangerai pas plus longtemps et je vous remercie beaucoup de votre complaisance. Je copie cette ordonnance et je m'en vais.

CHAPITRE XVI

– Mrs Rushworth, je vous présente lord Peter Wimsey. À vous aussi, Noémie. Je vous l'ai amené parce qu'il s'intéresse énormément aux glandes. Et maintenant, Noémie, venez me raconter la grande nouvelle. Comment s'appelle-t-il ? Je le connais, cet heureux fiancé ?

Marjorie Phelps se répandait en amabilités ; pendant que Mrs Rushworth contemplait lord Peter de son regard de myope. C'était une grande femme, dont les cheveux plats et lisses étaient coincés derrière les oreilles. Elle portait une robe mal coupée.

– Je suis très heureuse de faire votre connaissance, lord Peter. N'est-ce pas merveilleux, ces découvertes géniales ? Quelles perspectives magnifiques cela ouvre… Vous vous intéressez sûrement aux jeunes criminels ?

Wimsey répliqua que, heu !… hum !… en effet… la question était passionnante…

– Oh ! comme vous dites bien cela ! s'exclama la dame en roulant des yeux. Quand on pense que pendant tant d'années on n'a pas compris ces malheureux… Il suffit de traiter leurs glandes. Et toutes ces erreurs de la nature ? Les géants, les nains ?…

Prudemment, Wimsey déclara que chaque chose a son bon et son mauvais côté…

– Comme c'est vrai ! s'exclama derechef Mrs Rushworth. Il faut toujours considérer les questions sous tous leurs angles. Tenez, ma fille, ma chère Noémie, va avoir la joie de seconder son mari dans ses recherches… Ce cher Walter… J'espère que vous voudrez bien donner un petit quelque chose pour la clinique qu'ils vont fonder.

Wimsey se permit de demander de quel genre de clinique il s'agissait.

– Comment ? Cette chère Marjorie ne vous a pas mis au courant ? Grâce à cette clinique, l'amélioration du genre humain va faire des pas de géant… Mais vous allez entendre tout à l'heure la conférence de ce cher Walter. Il est si convaincu de sa cause, et ma chère Noémie aussi… J'ai été tellement heureuse quand ils m'ont annoncé leurs fiançailles…

Wimsey exprima ses félicitations, et se dit *in petto* que Noémie les méritait, car, laide comme elle l'était, elle avait de la chance d'avoir

trouvé une proie… Elle avait le profil d'une belette.

– Je vous laisse, vous devez avoir des amis parmi nous, j'en suis, sûre ?

Wimsey se félicitait d'avoir le bonheur de ne pas en compter, lorsqu'il aperçut une silhouette familière. Il demanda :

– N'est-ce pas le Dr Pemberthy que j'aperçois, madame ?

– Ah ! s'écria Mrs Rushworth, voici ce cher Walter qui vient enfin. Oui, oui, c'est bien lui. Nous allons pouvoir commencer. Il est en retard, mais les médecins ne sont jamais libres de leur temps.

Ce fut une révélation subite pour Wimsey, qui s'exclama à mi-voix :

– Pemberthy… Ça, par exemple !…

Pemberthy prit Wimsey à part pour lui glisser tout bas :

– Wimsey, vous connaissez les résultats de l'autopsie ?

– Oui ; inattendu, hein ?

– Cela me met dans une situation très ennuyeuse, très grave même. Une telle idée ne m'est jamais venue. Vous auriez dû me prévenir.

– Pourquoi l'idée d'un empoisonnement vous serait-elle venue, Pemberthy ? Vous vous attendiez, étant donné l'état de votre client, à ce qu'il meure un jour ou l'autre d'une syncope, et c'est ce qui s'est passé. Qui pourrait vous blâmer ?

– Vous ne connaissez pas les jurys ? Sans compter que ça tombe à un mauvais moment… Je voulais vous annoncer mes fiançailles, l'autre soir, mais on nous a interrompus. J'aurais donné n'importe quoi pour éviter une telle publicité.

– Mais, mon cher docteur, des erreurs de ce genre arrivent tout le temps. D'ici peu, personne n'y pensera plus. Mais j'oublie de vous adresser mes félicitations, heureux homme. Vous avez bien gardé le secret, vos fiançailles sont une surprise.

– Merci, merci. C'est décidé depuis quelques semaines seulement. On vous a présenté à ma fiancée ?

– Je l'ai seulement entrevue, car mon amie, miss Phelps, l'a enlevée pour lui parler de vous.

– Noémie est une jeune fille charmante, douce et fort intelligente. La maman est un peu encombrante, mais c'est un cœur d'or et elle s'arrange pour recevoir des gens utiles à mon avenir.

– Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, alors ! Dites donc, Pemberthy, je ne vous savais pas aussi calé sur cette question de glandes.

Pemberthy se lança sur ce sujet, dont il paraissait réellement passionné, mais on l'appela pour la conférence et il allait quitter Wimsey avec un mot d'excuse, lorsque celui-ci le retint :

– Un instant, docteur, j'avoue que je ne suis pas venu pour la conférence, car je ne savais pas que c'était vous qui la faisiez, mais pour faire la connaissance de miss Dorland. La personne qui devait me présenter m'a abandonné. Connaissez-vous cette jeune fille, par hasard ? Pourriez-vous me l'indiquer ?

– Je l'ai rencontrée une ou deux fois, mais ce soir je ne la vois pas ici… Elle viendra peut-être plus tard.

– Je la croyais passionnée de questions médicales ?

– C'était mon impression également, mais vous connaissez les femmes… Elles s'emballent pour toutes les nouveautés…

– Mon bon ami, je vous laisse à votre discours… J'espère que miss Dorland daignera se montrer.

Wimsey trouva la conférence du docteur bien faite et intéressante. Néanmoins, avant la fin, il se dirigea vers le buffet avant la ruée générale. Il y trouva, Salcombe Hardy, tenant d'une main une assiette de sandwiches et de l'autre un grand verre de whisky. Le journaliste le bombarda de questions sur l'affaire Fentiman. Il voulait absolument les derniers détails pour son journal et alla même jusqu'à proposer à lord Peter une grosse somme d'argent en échange d'un article : « Un tout petit article de votre main, mon cher Wimsey… »

– Je n'ai ni le temps ni l'envie de l'écrire. Me prenez-vous pour une star de cinéma à l'affût de publicité ?

– Non, mais je suis sûr que vous savez des tas de choses… Votre ami Parker est muet comme une carpe. Ce que je veux, c'est du nouveau avant qu'on procède à une arrestation quelconque, car ce sera trop tard. Dites, Wimsey, c'est la fille qui est l'empoisonneuse, hein ? Parlez-moi un peu d'elle.

– Je suis précisément venu pour la rencontrer, car je ne la connais pas. Mais vous pouvez vous renseigner vous-même ; elle s'est entichée de peinture pendant quelque temps. C'est tout ce que je puis vous dire.

Le visage de Hardy s'éclaircit :

– Merci, c'est une idée, j'ai un copain qui est toujours fourré dans les milieux d'artistes. Je vais tâcher d'avoir un portrait pour mon journal. Et la vieille lady Dormer ? Paraît que c'était un drôle d'oiseau. On dit qu'elle a laissé un testament très bizarre. Qu'en savez-vous ?

– Là-dessus, je peux vous renseigner.

Wimsey donna à Salcombe la version telle que Murbles la lui avait

racontée en lui demandant son concours. Le journaliste témoigna d'un enthousiasme débordant :

– Wimsey, vous êtes un frère ! s'écria-t-il. C'est un vrai roman, ça va être un scoop du tonnerre ; nous allons tirer à plusieurs éditions, j'en suis sûr. Je cours téléphoner à la rédaction avant qu'un confrère me coupe l'herbe sous le pied. Ne dites rien à personne d'autre, je vous en supplie.

– Je vous le promets, mais je ne réponds pas que les frères Fentiman ne raconteront rien de leur côté.

– Pas de danger, annonça Hardy, tout réjoui. Robert Fentiman a fichu une raclée au reporter du *Standard,* et George se terre, sans vouloir recevoir personne. Mille fois merci, je file.

Comme il disparaissait dans la foule qui assaillait le buffet, lord Peter sentit une main se poser sur son bras.

– Quel lâcheur vous faites ! dit Marjorie. Je viens pourtant de travailler pour vous et j'ai des tas de choses à vous raconter, mais je meurs de faim.

– Je vais tâcher d'arracher quelque chose à manger à ce solennel maître d'hôtel, et nous allons nous installer dans un coin.

Il revint avec une assiette bien garnie et deux coupes de champagne, puis tous deux se réfugièrent dans l'entrée sur un canapé.

– Ouf ! je revis, affirma Marjorie. Je n'aime pas cette fille… Elle ne parle que par sous-entendus malveillants. J'ai voulu l'interroger sur Ann Dorland, et elle m'a dit qu'on ne la verrait pas ce soir, qu'elle se prétendait souffrante. Quand j'ai demandé pourquoi, Noémie a répondu, d'un air acide que, sans doute, Ann Dorland ne se sentait pas le courage d'affronter les regards en ce moment. Moi, je n'ai pas encaissé et je lui ai lancé : « Tiens, je vous croyais bonnes amies, toutes les deux ? » Alors, Noémie a répliqué : « Sans doute, bien que cette pauvre Ann ait toujours été un peu bizarre. » Là-dessus, j'ai pris un air aussi étonné qu'ingénu, et la chipie a continué : « Mais oui, vous savez bien qu'elle a eu toute une histoire avec Ambroise Ledbury, » Comme si elle ne s'était pas rendue ridicule, elle, à courir comme elle l'a fait après Pemberthy…

– Marjorie, supplia lord Peter, si vous voulez que je comprenne quelque chose, parlez plus clairement et plus lentement… Reprenons par le commencement ; d'abord qu'est-ce que c'est que cette « histoire », comme vous dites, d'Ann Dorland avec le dénommé Ledbury ?

– Un peintre, beau garçon, briseur de cœurs, qui faisait croire à toutes les femmes qu'il les adorait. La pauvre Ann l'a cru. Quand elle a

compris qu'il se moquait d'elle, cela l'a dégoûtée de la peinture. Mais ce n'est pas une raison pour que cette vipère de Noémie insinue ces horreurs… Elle ne voit plus que par les yeux de son cher Walter et chacun sait que le cher Walter ne porte pas Ann Dorland dans son cœur.

– Ah ! ah !… et pourquoi ça ?

– On raconte que c'est Ann qui a empoisonné le général, et le Dr Pemberthy le croit comme tout le monde.

– Alors, c'est pour ça qu'elle n'est pas venue ce soir ? Dans ce cas, vous allez pouvoir me rendre un service. D'après ce que je vois, miss Dorland doit manquer d'amis en ce moment, et il se peut, connaissant votre bon cœur, qu'elle vienne à vous, alors…

– Ah non ! Je ne vais pas l'espionner !

– Ce n'est pas ce que je vous demande ! Je vous serais reconnaissant de me confier simplement l'impression qu'elle vous aura faite. Vous savez que je suis mêlé à cette affaire, et je ne peux pas risquer de me tromper, de croire la pauvre fille coupable si elle ne l'est pas. Comprenez-vous ?

– Pourquoi tenez-vous tant à ce qu'elle soit coupable ?

– J'ai dû mal m'exprimer : je ne cherche, au contraire, qu'à être bien renseigné.

– Bon, je ne pose plus de questions ; je verrai Ann, mais ne vous attendez pas à ce que je lui tire les vers du nez, vous savez que ça n'est pas du tout mon genre.

CHAPITRE XVII

– Et maintenant, Mrs Mitcham ? dit l'inspecteur Parker avec affabilité.

Quand il interrogeait les gens, Parker commençait toujours ses phrases par un : « Et Maintenant, madame, ou monsieur » de son air le plus aimable. Cela faisait partie de sa méthode.

La femme de charge de lady Dormer lui répondit par un petit salut assez froid, indiquant qu'elle acceptait de se résigner à cet interrogatoire.

– Nous voudrions connaître les moindres détails de ce qui s'est passé dans l'après-midi qui a précédé la découverte du corps du général à son club. Je suis sûr que vous voudrez bien nous aider, n'est-ce pas ? Vous souvenez-vous de l'heure à laquelle il est arrivé ici ?

– Aux environs de 4 heures moins le quart. On l'a fait entrer au salon, et je suis descendue le chercher pour le conduire à la chambre de milady.

– Où était miss Dorland ?

– Auprès de lady Dormer : c'est elle qui m'a envoyée chercher le général.

– Ne paraissait-il pas respirer avec peine ; il n'était pas très pâle avec des cercles bleus autour des yeux ?

– Je ne crois pas, mais la montée de l'escalier a paru le fatiguer. Il s'est arrêté un instant sur le palier pour reprendre son souffle ; je lui-ai demande s'il ne voulait pas prendre quelque chose, mais il a refusé, en disant que « ça allait très bien ».

– Dommage qu'il n'ait pas suivi votre suggestion… Donc, vous l'avez introduit chez lady Dormer. Avez-vous assisté à leur entretien ?

– Certainement pas. Dès que miss Dorland eut accueilli le général, en lui serrant la main, je me suis esquivée. Miss Dorland et l'infirmière étaient seules présentes.

– Ah ! oui… l'infirmière… Ces dames sont-elles restées tout le temps de la visite du général ?

– Non ; miss Dorland est venue me trouver au bout de cinq minutes. Elle paraissait peinée et m'a dit : « Comme c'est triste, Mrs Mitcham… Pensez donc, ils se sont querellés quand ils étaient jeunes et ils ne se

revoient qu'aujourd'hui… »

– C'est triste, en effet, et on comprend qu'une jeune fille comme miss Dorland en soit émue.

– C'est une demoiselle qui a des sentiments délicats, elle ne ressemble pas aux jeunes personnes modernes.

Parker opina du bonnet :

– Et puis, Mrs Mitcham ?

– Miss Dorland me quitta et Nellie, la femme de chambre, vint ensuite me demander un peu de cognac pour le général, qui ne se sentait pas bien. Je garde les boissons fortes sous clef.

Parker, pour qui ce détail du cognac était nouveau, ne laissa pas voir combien il s'y intéressait et demanda d'un ton détaché :

– C'est vous qui avez donné le cognac au général ?

– Non, ce n'est pas mon rôle. Nellie l'a porté. Je n'ai pas revu le général après cela.

– Je vous suis reconnaissant de votre obligeance, Mrs Mitcham. Puis-je voir Nellie, maintenant ?

La femme de charge pressa un bouton. Une jeune fille au visage ouvert se présenta :

– Nellie, voici un monsieur de la police qui désire des renseignements sur la visite du général Fentiman.

Mrs Mitcham se retira avec raideur.

– Pas commode, la vieille dame, hein ? murmura Parker en souriant.

– Elle est de l'ancienne école…, dit Nellie en lui rendant son sourire.

– Elle a failli m'intimider. Et maintenant… Nellie, dites-moi qui vous a envoyée chercher du cognac pour le vieux monsieur.

– Voilà : le général a passé une bonne heure avec lady Dormer, puis j'ai entendu la sonnette. Je suis montée et j'ai trouvé sur le palier l'infirmière qui m'a dit : « Nellie, courez chercher un peu de cognac et dites à miss Dorland de monter. Dépêchez-vous, le général ne se sent pas bien. » Alors, j'ai couru chez Mrs Mitcham pour le cognac et en passant j'ai tapé à la porte de l'atelier de miss Dorland.

– Où se trouve-t-il ?

– Au premier, au-dessus de la cuisine. C'est une pièce qui a un toit de verre. C'est là que miss Dorland fait ses peintures et manigance toutes ses histoires de drogues et de poudres. Enfin, tout ce qu'elle a

dans ses bouteilles.

– Des bouteilles ?

– Oui, des produits qu'elle achète chez le droguiste. Toutes les dames sont les mêmes… Elles n'ont rien d'autre à faire de la journée que de se livrer à leurs manies… Mais quel boulot çà donne pour mettre de l'ordre après elles !…

– Sûrement. Continuez, Nellie.

– Alors, j'ai fait la commission, et miss Ann m'a dit : « Le pauvre vieux… Il a dû avoir une émotion trop forte. Passez-moi le cognac, je vais le monter. Pendant ce temps, téléphonez au Dr Pemberthy. »

– Un instant ; vous avez vu miss Dorland monter ?

– Je ne peux pas dire que je l'aie vue, mais je sais qu'elle est montée aussitôt. Moi, je suis descendue téléphoner, et pendant que je faisais le numéro, mademoiselle s'est penchée sur la rampe et m'a dit : « Nellie, quand vous aurez le docteur, dites-lui que le général va passer à son cabinet. Demandez aussi à William d'appeler un taxi. » Moi, j'ai prévenu le docteur et, juste à ce moment, j'ai vu le pauvre monsieur qui descendait, soutenu par mademoiselle et l'infirmière. Il avait l'air bien mal. Le valet de chambre a aidé à l'installer dans le taxi et il est parti.

– Merci bien, Nellie. Depuis combien de temps êtes-vous ici ?

– Depuis trois ans, monsieur.

Le « monsieur » de Nellie rendait hommage à l'amabilité de Parker et ses façons polies.

Mais Parker n'avait pas encore fini :

– Lady Dormer était, je crois, très bonne pour tout le monde. Miss Dorland lui ressemble-t-elle ?

– Oh !… elle n'est pas exigeante. Mais elle me donne du mal avec tout le désordre qu'elle laisse après elle dans son atelier.

Parker trouva l'éloge assez tiède, et comprit qu'Ann Dorland ne devait pas inspirer des sentiments enthousiastes au personnel. Il insista :

– Ce ne doit pas être une ambiance bien gaie pour une jeune fille comme miss Dorland ? Pour vous non plus, d'ailleurs.

– C'est embêtant comme la pluie, déclara Nellie sans ambages miss Dorland recevait parfois, mais c'étaient des gens bizarres, des artistes, des bohèmes comme on dit.

– Ils ne viendront sans doute plus, maintenant que la maison est en deuil. Miss Dorland a dû avoir beaucoup de chagrin ?

Nellie marqua une hésitation :

– Bien sûr… Lady Dormer était si bonne pour elle… Et puis, elle est très ennuyée au sujet du testament et de tout ce que son homme d'affaires lui raconte. Vous devez savoir tout ça, pas, monsieur ?

– Oui, je sais. Alors, elle est très ennuyée ?

– Ça, pour sûr. Elle a eu de ces colères… Vous ne pouvez pas vous imaginer. Je me rappelle un jour que Me Pritchard est venu : j'étais en bas, dans le hall, en train d'épousseter. Elle criait : « Je lutterai jusqu'au bout, jusqu'à mon dernier souffle. » Elle disait aussi quelque chose comme : « C'est une fraude… » J'ai pas bien compris.

– Un complot ?

– Non… Attendez… « une conspiration », oui, c'est bien ça : « Une conspiration pour me dépouiller, une vraie conspiration. » Me Pritchard lui a dit en partant : « Soyez tranquille, mademoiselle, nous ferons une enquête de notre côté. » Si vous aviez vu comme elle était en colère… Puis, un beau jour, ça lui a passé tout seul. Depuis une semaine, elle n'est plus là même, elle a bien changé.

– Comment a-t-elle changé ?

– Elle est toute tranquille, et puis on dirait qu'elle craint quelque chose… qu'elle a reçu un choc… Elle pleure tout le temps – ça ne lui ressemble pas, elle ne pleurait jamais, avant. Elle est comme ça surtout depuis qu'on a raconté que le vieux monsieur a été assassiné. Ça a dû lui donner une émotion, c'est sûr.

– Alors, à votre avis, c'est cette découverte qui aurait porté un coup à mademoiselle ?

– Oh ! oui, j'ai vu ça tout de suite ; on en parlait sur le journal, et quand je suis allée réveiller mademoiselle ce matin-là, je lui ai montré l'endroit où c'était écrit, en disant : « Y'a quelque chose de drôle sur le journal. Mademoiselle : on dit que le général a été empoisonné. » Elle m'a arraché le journal des mains et j'ai bien vu qu'elle était bouleversée.

Parker remercia Nellie en lui demandant de l'annoncer à miss Dorland.

Cette dernière reçut l'inspecteur dans le petit salon. C'était une jeune personne dénuée de tout charme, aux gestes étriqués, à la silhouette trapue.

– Excusez-moi de vous déranger, commença Parker poliment.

Miss Dorland alluma une cigarette au bout de celle qu'elle venait de terminer et dit d'un ton peu gracieux, en évitant le regard de son interlocuteur :

– Vous ne pouviez pas agir autrement, je suppose.

– Mademoiselle, je n'ai que quelques questions à vous poser au sujet de la dernière visite que le général Fentiman a rendue à sa sœur. Si j'ai bien compris, c'est Mrs Mitcham qui l'a introduit chez lady Dormer ?

Ann se contenta de hocher la tête.

– Vous étiez présente ?

– Oui.

– L'infirmière était là également ?

– Oui.

On la sentait résolue à n'aider en rien l'interrogatoire.

– Que s'est-il passé alors ?

– Il ne s'est rien passé du tout. J'ai conduit le général au lit de lady Dormer et j'ai dit à cette dernière : « Tante Félicité, voici le général. »

– Lady Dormer avait-elle toute sa connaissance ?

– Oui.

– Mais elle était très faible, n'est-ce pas ?

– Oui.

– A-t-elle dit quelque chose ?

– Elle a dit : « Arthur ? » C'est tout. Lui, il a dit : « Félicité ? » Et puis, je suis partie.

– L'infirmière vous a-t-elle suivie ?

– Je n'avais pas à lui donner d'ordres. Elle devait s'occuper de sa malade.

– D'accord. Mais a-t-elle assisté à l'entretien ?

– Je n'en ai pas la moindre idée.

– Pourtant, vous pouvez m'apprendre une chose ; l'infirmière était-elle là quand vous avez apporté le cognac ?

– Oui.

– Au sujet de ce cognac, Nellie vous a-t-elle appelée sur le palier ou bien vous a-t-elle remis le cognac dans l'atelier après avoir frappé à la porte ?

Cette fois, la jeune fille parut sortir de son impassibilité :

– Les domestiques de bonne maison ne frappent jamais aux portes avant d'entrer.

– Que vous a dit Nellie alors ?

– Vous pourrez poser la question à Nellie elle-même.

– C’est déjà fait, mais les domestiques ne sont pas toujours précis, et je désirais vérifier ses déclarations.

– Nellie m’a dit que miss Armstrong, l’infirmière, l’avait envoyée chercher du cognac pour le général qui ne se sentait pas bien et me prévenir en même temps. J’ai demandé à Nellie de téléphoner au Dr Pemberthy, et j’ai ajouté que je monterais le cognac moi-même.

– Vous êtes montée tout droit dans la chambre de lady Dormer ?

– Bien entendu.

– Avez-vous pris le plateau des mains de Nellie, ou bien l’avait-elle déposé sur un meuble ?

– Comment voulez-vous que je me souvienne de pareil détail ?

– Évidemment… mais peut-être vous rappelez-vous si vous êtes montée aussitôt ?

Elle parut faire un effort pour rassembler ses souvenirs, puis s’enquit avec ironie :

– C’est donc si important que ça ? Eh bien ! puisque vous tenez tant à le savoir, apprenez que j’ai éteint auparavant le gaz sous une casserole qui bouillait.

– Que contenait la casserole ?

– Oh ! rien d’intéressant.

– Du thé ? Du cacao ?

– Non, un produit chimique, fit-elle, excédée.

– Ah ! vous vous livrez à des expériences chimiques ?

– Oui, c’est une de mes manies ! Alors, je disais que j’ai monté le cognac…

Elle était si visiblement désireuse de glisser sur cette question qu’elle dominait sa répugnance à répondre à l’interrogatoire et reprenait d’elle-même son récit ; mais Parker prit un ton grave pour insister :

– Vous vous livriez à votre « petite manie » malgré l’état de lady Dormer ? C’était donc si important ?

– Cela me distrayait.

– Et quelle était cette expérience ?

– Je l’ai oubliée.

– Tout à fait ?

– O… oui.

– Laissons cela, alors. Continuez, je vous prie.

– J'ai monté les trois marches qui mènent à la chambre de lady Dormer et suis entrée avec le cognac. Le général était assis dans un fauteuil, il était blême et paraissait fort mal en point. L'infirmière m'a avertie : « Je lui ai donné son remède, un peu d'alcool le remettra tout à fait. » Il a paru mieux au bout de quelques instants et m'a dit que ce n'était pas la peine d'appeler le docteur, qu'il préférait aller le trouver. J'ai donc dit à Nellie de ne pas téléphoner au Dr Pemberthy et j'ai appelé un taxi. Voilà tout :

De ce flot de paroles débitées comme une leçon, Parker ne retint que ce qu'il entendait pour la première fois.

– Quel est ce remède que l'infirmière a administré au général ?

– Je ne sais pas. Il l'avait sur lui.

– Aurait-elle pu se tromper et forcer la dose ?

– Je n'en sais rien, demandez-le-lui !

– C'est bien mon intention. Avez-vous son adresse ?

– Elle est chez moi. C'est tout ce que vous désirez ?

– Je vous demanderais encore la permission de faire une petite visité à votre atelier et à la chambre de lady Dormer.

– Pourquoi ?

– Simple formalité.

Ils montèrent au premier et Parker put examiner la chambre à coucher de la vieille dame, à l'imposant mobilier victorien, et jeter un regard dans le cabinet de toilette où couchait l'infirmière. Dans tout cela, rien de bien intéressant.

L'atelier était une grande pièce située juste au-dessus de la cuisine ; très bien éclairée par son toit de verre, elle semblait avoir deux usages : une partie était arrangée en salon et tout le fond était consacré à ce que Nellie appelait « les manies » d'Ann Dorland, avec des étagères où étaient rangées des bouteilles et une table recouverte de toile cirée sur laquelle était posé un fourneau à gaz. Un peu partout, des toiles étaient retournées contre le mur.

Ann dit de son ton déplaisant :

– Je vous cherche l'adresse de l'infirmière.

Elle se mit à fourrager dans un bureau en désordre, pendant que l'inspecteur examinait le coin des expériences chimiques, où traînaient des odeurs peu agréables.

Des séries de pots et de bouteilles contenaient des produits de toutes les couleurs. Étaient-ils dangereux ? Il aurait fallu les analyser pour le savoir. Parker se dit que s'ils avaient contenu quelque chose de

suspect, il y a beau temps qu'on l'aurait enlevé… Soudain, il tomba sur un objet qui l'intéressa beaucoup : c'était le dictionnaire de médecine de Quain qui s'ouvrit tout seul à la page de l'article : « Rigidité cadavérique »… Plus loin, une autre marque ouvrait le livre à « Action de certains poisons lents »… Il allait continuer, lorsqu'il entendit la voix d'Ann, par-dessus son épaule :

– C'est vieux, tout ça ; je ne m'occupe plus de tout ce fatras. Je fais de la peinture en ce moment.

Miss Dorland donna au policier l'adresse de l'infirmière en demandant :

– Vous n'avez plus besoin de rien ?

– Une dernière question. Saviez-vous avant la mort de lady Dormer et la visite du général ce qu'elle vous léguait dans son testament ?

Une expression de terreur passa dans les yeux d'Ann. Ses mains se serrèrent dans un geste convulsif.

– Eh bien ?

– Non, bien sûr que non. Comment l'aurais-je su ?

Le sang refluait de son visage, le laissant encore plus pâle qu'auparavant. Elle s'écria avec fureur :

– Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! Vous me dégoûtez avec vos questions stupides. Allez-vous-en !

CHAPITRE XVIII

– Je suis parti sans demander mon reste, raconta Parker à Wimsey, puis j'ai envoyé un de mes hommes emporter tout ce qu'il y avait dans son armoire à malice pour étudier un peu les produits. En ce qui concerne le poison, ce qui me chiffonne, c'est la question de temps : à supposer que miss Dorland ait mis la digitaline dans le cognac, comment le pauvre vieux n'est-il pas mort presque aussitôt ?

– Je suis aussi perplexe que vous.

– Maintenant, passons à George Fentiman.

– Oui. Voyez-vous, Charles, je deviens trop sensible en vieillissant. Vous n'imaginez pas comme cela m'ennuie d'embêter ce vieux George.

– C'est très joli, mais c'est lui, en dehors de Robert, qui a parlé au général en dernier.

– D'accord, mais que savons-nous de cette entrevue ? Ce que Robert nous a raconté, et nous n'avons aucun moyen de contrôler ses affirmations.

– Voyons, Peter… Vous savez aussi bien que moi que Robert n'avait pas le moindre intérêt à supprimer son grand-père, bien au contraire !

Les deux hommes reprirent une fois de plus tous les arguments qui les ramenèrent finalement à George.

– Évidemment, soupira Wimsey, c'est George qui a vu le général le dernier : il l'a quitté aux environs de 6 heures, et Robert nous dit que le vieux est mort vers 8 heures. Il a pu passer une pilule à son grand-père…

– Dans le taxi. Or, une pilule agit plus lentement qu'une potion. Le général a fort bien pu avoir sa petite conversation avec Robert et mourir ensuite. Le hic est de savoir comment et pourquoi George avait une pilule toute prête sur lui.

– Je ne vous le fais pas dire, c'est le principal argument contre cette hypothèse.

– Il ne pouvait, théoriquement, pas deviner qu'il rencontrerait le général cet après-midi-là ; mais s'il méditait son affaire depuis longtemps ? Enfin, je le fais filer. C'est plus sûr.

– Charles, vous savez, je commence à souhaiter n'avoir jamais été mêlé à toute cette histoire…

Le même soir, à minuit, lord Peter venait de se glisser dans son lit, lorsqu'il entendit la sonnerie du téléphone. Il poussa un juron et cria à Bunter :

– Dites que je suis sorti : vous m'entendez ?

Le second juron qu'il émit fut encore plus vigoureux quand il entendit son domestique assurer qu'il allait voir si milord était rentré. Bunter désobéissant ?… Cela signifiait que le cas était urgent.

– Eh bien ! Bunter ? Que se passe-t-il donc ?

– C'est Mrs George Fentiman, milord : elle paraît extrêmement troublée. Elle m'a dit que si milord n'était pas encore là, il fallait qu'il la joigne dès son retour.

– Les Fentiman n'ont pas le téléphone. Elle vous a dit de quoi il s'agissait ?

– Mrs Fentiman m'a seulement demandé si son mari n'était pas ici…

– Diable !…

Impassible, le fidèle Bunter présentait à son maître sa robe de chambre et ses pantoufles. Wimsey se dirigea vers l'appareil en maugréant.

– Allô ?

– C'est vous, lord Peter ? Oh ! que je suis contente… Savez-vous où peut être George ?

– Je n'en ai pas la moindre idée, ma chère amie. Il n'est donc pas rentré ?

– Non… je suis inquiète… Et puis, il y a des gens qui sont venus ce matin chez nous et…

– Quelles gens ? La police ?

– Oui… Alors, George… C'est-à-dire, ils ont trouvé quelque chose… Je ne peux pas vous le dire au téléphone… Mon mari est parti au garage. Il est sorti avec une voiture pour faire des essais, et on ne l'a pas revu. Vous vous souvenez de sa dernière crise ?… Oh ! c'est affreux !

– J'arrive, dit Wimsey avec un gémissement intérieur.

– Oh ! merci… merci de tout cœur.

– Bunter, donnez-moi mes vêtements. Préparez-moi aussi quelque chose à boire, et appelez un taxi, Appelez aussi chez le major Fentiman.

Bunter apprit de Woodward que le major habitait de nouveau Richmond, et appela à cet endroit. Au bout d'un instant, il entendit au

bout du fil la voix furieuse d'une dame arrachée à ses rêves, disant que le major n'était pas là et qu'il avait l'habitude de rentrer tard. Wimsey la pria de se charger d'une commission pour le major. Elle refusa, déclarant qu'elle avait autre chose à faire que de passer la nuit à noter des messages… C'était la seconde fois qu'on la dérangeait pour le major, et elle avait déjà déclaré qu'elle ne voulait se charger de rien du tout…

C'était clair… Mais, insista lord Peter, elle pourrait peut-être mettre sur la table du major un petit mot pour l'avertir qu'on le réclamait d'urgence chez son frère ? Et pourquoi, demanda la délicieuse créature, gèlerait-elle par une nuit pareille pour écrire des billets ?

– Prévenez-le simplement que c'était un appel de lord Peter Wimsey.

– De qui ?

– De lord Peter Wimsey.

– Oh !… mais, parfaitement, milord, je vais m'en charger. Je vous prie de m'excuser si j'ai été un peu vive, mais…

– Vieille folle, murmura Wimsey, qui remercia et raccrocha.

Sheila était sur le pas de la porte. Le prenant par la main, elle l'entraîna à l'intérieur.

– Oh ! comme vous êtes bon !… Attention : pas de bruit, mes logeurs se plaignent tout le temps.

– Tant pis pour eux, ne vous en occupez pas. Et maintenant, ma chère, dites-moi ce qui se passe ? Mais vous êtes gelée, ma parole, et le feu va s'éteindre. Ce n'est pas raisonnable. Où est le whisky ?

– Non, non, je vais très bien ; c'est George qui…

– Vous n'êtes pas bien du tout et moi non plus. (Il alimenta le feu en ajoutant :) Je suis sûr que vous n'avez rien mangé ce soir. Vous allez vous évanouir.

Sur la table le couvert mis pour deux n'avait pas été touché. Wimsey fourragea dans le buffet où il trouva quelques restes.

Il tenta de distraire Sheila, mais s'aperçut qu'elle n'en pouvait plus et, lui prenant les mains, lui dit :

– Allons, faites chauffer la bouilloire et causons.

Les incidents, semblait-il, avaient débuté le matin même, au cours du petit déjeuner. Depuis qu'on avait appris l'assassinat du général, George s'était montré terriblement nerveux et, signe manifeste de l'annonce d'une de ses crises, s'était mis à parler tout haut. Ces crises étaient le résultat d'un choc dû à l'explosion d'un obus. Elles se

terminaient toujours de la même façon : George perdait la mémoire et se mettait à errer à l'aventure. Quand on le retrouvait, il ne se rappelait plus rien.

Donc, ce matin-là, Sheila et son mari déjeunaient, lorsqu'ils aperçurent par la fenêtre deux individus se dirigeant vers leur maison. Sheila eut l'imprudence de s'exclamer : « On dirait des policiers en civil. » George jeta un regard dans la rue et bondit hors de la pièce. Sa femme lui demanda ce qui se passait, mais il ne répondit pas et elle l'entendit qui fouillait dans leur chambre. Ensuite Mrs Munns, sa logeuse, ouvrit aux individus qui demandèrent à parler à Mr Fentiman. Mrs Munns les introduisit d'un air qui ne signifiait rien de bon… Alors, George…

À ce moment, Sheila entendit l'eau qui bouillait et alla faire du thé. Wimsey se disposait à la suivre lorsqu'il sentit une main le saisir par le col : se retournant, il vit un petit bonhomme dont le menton devait ignorer l'usage du rasoir.

– Que signifie tout ceci ? dit aigrement ce charmant personnage.

– Ah ! Ah ! fit une autre voix venant du seuil de la porte ; je savais bien qu'il y avait quelque chose de louche là-dessous… Je vous apprendrai, moi, que ma maison est une maison respectable, monsieur, monsieur le lord je ne sais quoi… Quand j'pense que la police est venue ce matin ! Du beau monde, que j'vous dis… Vous allez me faire le plaisir de me débarrasser le plancher, vous et votre soi-disant capitaine de mari, ma belle dame, et plus vite que ça.

– Bien parlé, ma femme, déclara Munns. Oh !… oh !… oh !…

Ce « oh ! » était dû au geste imperceptible de Wimsey qui avait enlevé la main le tenant au col. Le petit bonhomme semblait se tordre de douleur.

– Votre présence m'emplit de joie, fit lord Peter. Dites-moi, bonnes gens, y a-t-il quelque chose à boire dans votre cambuse ?

– À boire ? cria la mère Munns d'une voix suraiguë, quel culot !… Joe, si j'te vois aller chercher à boire à ces gens, tu auras affaire à moi, tu m'entends ?

– Parce que, poursuivit Wimsey, dédaignant cette sortie et ouvrant son porte-monnaie, si vous connaissiez quelqu'un qui puisse vous passer, en ami, une bouteille de whisky ?…

Munns parut hésiter.

– Espèce de femmelette ! lui cria son épouse ; te voilà prêt à obéir à des gens qui sont peut-être des cambrioleurs.

Mais son mari, qui avait pris, sans en avoir l'air, le billet de banque

de Wimsey, se tourna vers la mère Munns et déclara très digne :

– La ferme ! Tu es toujours à fourrer ton nez là où il faut pas. Je vais aller faire un tour chez Jimmy, je rapporte une bouteille et on boira ensemble.

Mrs Munns s'affala dans un fauteuil et se mit à pleurnicher. Wimsey s'approcha de Sheila :

– Ma pauvre petite, vous êtes exténuée.

– Comment nous débarrasser de ces gens-là ? fit-elle tout bas.

– Ce ne serait pas prudent : vous avez encore besoin d'eux et il vaut mieux éviter les histoires.

Sheila se tourna alors vers la logeuse et dit aussi aimablement qu'elle le put :

– Je suis désolée de vous avoir dérangée, Mrs Munns, mais je suis si inquiète au sujet de mon mari !

– Votre mari ? grommela la vieille ; c'est pas la peine de s'en faire pour un mari, c'est tous des bons à rien.

– Moi, dit Wimsey, je suis célibataire, et je ne prends pas vos réflexions pour mon propre compte, chère madame.

– Mariés ou pas, les hommes, c'est pareil : les maris et les parricides, ça va dans l'même panier.

– Je vous assure que je ne suis pas un parricide, mais voilà ce cher Mr Munns. Nous allons tous prendre un verre.

Mrs Munns accepta d'un air grincheux :

– V'là qu'on est une bande d'amis, à présent… mais ça m'a l'air louche, tout ça… Quand je pense que la police, ce matin, a posé toutes sortes de questions, a fourragé partout, jusqu'à ma boîte à ordures…

Wimsey dressa l'oreille :

– Et que cherchaient-ils dans votre boîte à ordures ?

– Je sais-t-y, moi ? C'est la mère Cummings, qui regardait dans ma cour par-dessus le mur, qui m'a prévenue. Elle m'a dit comme ça, c'te sale rosse : « Eh bien ! m'ame Munns, c'est-y que vous avez empoisonné quelqu'un ? Je vous ai bien dit que vot' cuisine finirait par tuer le pauv' monde. »

– C'est sûrement de la jalousie, insinua Wimsey ; mais la police a-t-elle trouvé quelque chose dans votre boîte ?

– Trouvé ? J'aurais bien voulu les y voir… Je leur ai dit que je n'aimais pas qu'on fourre le nez dans mes affaires, je leur ai dit : « Faut que vous m'apportiez un mandat de perquisition ; j'connais la loi,

moi. » M'ame Fentiman leur avait donné la permission d'regarder partout, mais la boîte à ordures, elle est à moi, pas à m'ame Fentiman. Ils sont partis l'oreille basse, je vous prie d'croire.

– Bien parlé, Mrs Munns, assura Wimsey.

– J'suis une bonne citoyenne et j'demande pas mieux que d'obéir aux lois. Je ne veux pas courir de risques pour les beaux yeux de ceux qui s'disent capitaine… Il faudra que les policiers reviennent avec un papier en règle, sinon, ils peuvent courir après leur bouteille !

– Quelle bouteille ? s'enquit vivement lord Peter.

– Celle que l'capitaine a jetée dans ma boîte, pardi !

Sheila laissa échapper un faible cri et demanda d'une voix éteinte :

– Qu'est-ce que c'est que cette bouteille, Mrs Munns ?

– Une avec des comprimés comme celle que vous avez sur votre table de toilette, m'ame Fentiman. J'ai vu c'matin le capitaine qui en cassait une avec une pelle dans ma cour et en faisait des petits morceaux.

– Dis donc, intervint Munns, tu vois pas que m'ame Fentiman tourne de l'œil ?

– Non, non, s'empressa de protester Sheila repoussant ses cheveux humides de sueur, je vais très bien ! Vous disiez, Mrs Munns ?

– J'étais à la fenêtre qui donne sur la courette, et v'là que j'vois le capitaine qui casse la petite bouteille et jette les morceaux dans la boîte à ordures. « C'est bizarre », que j'me dis. Alors, j'suis allée ramasser les morceaux et je les ai mis dans une enveloppe. Mon pauvre chat aurait pu se couper en fouillant. Quand les policiers se sont mis à fourrager avec le bout de leur canne, ils ont vu la capsule de la bouteille et ils m'ont demandé où était le reste. Alors je les ai envoyés promener…

– Oui, s'empressa d'interrompre. Wimsey, alors, chère madame, qu'avez-vous fait de la petite enveloppe ?

– J'l'ai mise dans mon tiroir, répliqua la bonne dame d'un air entendu ; s'ils revenaient avec un mandat en règle et qu'ils apprenaient que j'ai détruit, comme y disent, une pièce à conviction, j'serais dans d'jolis draps, moi.

– Vous avez bien agi, assura Wimsey tout en surveillant Sheila du coin de l'œil. Je vais vous expliquer ce qui arrive, Mrs Munns : le capitaine Fentiman a reçu un choc pendant la guerre, et quand il a des accès comme ça, il se met à casser du verre, puis il perd la mémoire et va se promener n'importe où. C'est pour ça que Mrs Fentiman est inquiète.

– Ah ? s’exclama le petit Munns d’un air enchanté : j’connaissais un type comme ça qui perdait la boule. Il a fallu le fourrer chez les fous et…

La pauvre Sheila se dressa dans un effort suprême, et se dirigea, chancelante, vers la porte.

– Allez vous étendre, conseilla Wimsey, vous n’en pouvez plus. Mais, on sonne ? Ce doit être Robert.

Munns alla ouvrir et lord Peter envoya la logeuse chercher une bouillotte d’eau chaude pour Sheila. Cette dernière, avant de s’en aller, serra convulsivement la main de Wimsey et supplia :

– Ne pouvez-vous pas prendre à cette femme l’enveloppe qui contient les morceaux de bouteille ? Faites-le, oh ! faites-le, je vous en supplie.

– Il vaut mieux ne pas intervenir pour le moment ; mais dites-moi, Sheila, qu’est-ce que contenait ce flacon ?

– Un remède que je prends pour mon cœur, et que j’avais égaré depuis quelque temps. Des comprimés de… de ?… Ah ! j’y suis, de digitaline.

– Nom de nom ! gémit Wimsey pendant que Robert faisait son entrée.

– Tout ça n’est pas très gai, observa Robert après avoir été mis au courant de la situation. J’ai eu un entretien ce matin avec mon colonel. Cette histoire est sur toutes les lèvres… et quel scandale au *Bellona*… Quant à la presse… Le colonel ne peut laisser passer cela, naturellement.

– S’est-il montré convenable, au moins ?

– Très correct. Que voulez-vous que je lui dise ? Il faut que je quitte l’armée, un point c’est tout.

Wimsey se contenta de hocher la tête ; le colonel ne pouvait ignorer ce que tout Londres savait.

– Si seulement je n’avais pas touché au vieux. Il serait enterré et personne n’en parlerait plus… Et maintenant, Wimsey, qu’allons-nous faire avec cette bonne femme ?

– La logeuse ?

– Oui. C’est embêtant qu’elle soit allée ramasser les restes de cette bouteille. Si son mari et elle découvraient ce qu’elle contenait, ils me feraient chanter pendant le reste, de mes jours.

– Mon pauvre Fentiman, je suis désolé, mais il faudra tout dire à la police.

– Bonté divine !… Wimsey, vous n'allez pas faire cela ?

– Asseyez-vous, Fentiman, et écoutez-moi : ne comprenez-vous pas que c'est mon devoir ? Les policiers ont l'œil sur nous, on ne peut plus leur cacher des choses aussi dangereuses… Ils soupçonnent…

– Ils soupçonnent, et pourquoi, je vous prie ? hurla Robert hors de lui. Qui leur a mis ça dans la tête ?… Vous… Ne me racontez pas d'histoires… La loi… La justice… Vous vous en fichez bien. Vous dénonceriez votre meilleur ami pour avoir le plaisir de parader à la barre des témoins… Vous n'êtes qu'un sale cafard ! un espion à la solde de la police !

– Fentiman, calmez-vous.

– Non, je ne me tairai pas. Vous allez livrer un malheureux à la police… – tout en sachant qu'il n'est pas responsable de ses actes – uniquement parce que monsieur a une conscience délicate qui ne lui permet pas d'être mêlé à quelque chose de louche… Ah ! ah ! Je vous connais, mon bonhomme. Vous n'êtes pas dégoûté de mettre le nez dans n'importe quelle sale histoire, pourvu que vous vous posiez en défenseur des lois. Vous me dégoûtez, vous me dégoûtez, vous entendez ?

– Fentiman, j'ai tout tenté pour rester en dehors de cette histoire, vous ne l'ignorez pas.

– Hypocrite ! C'est maintenant que vous allez rester en dehors de cette affaire, comme vous le dites, et ne plus vous en mêler. Vous avez compris ?

– Je veux bien, mais écoutez un instant…

– Fichez le camp d'ici !

– Fentiman, dit lord Peter en se levant, je comprends ce que vous éprouvez, mais…

– Assez joué le monsieur plein de scrupules et de bienveillance ! Pour la dernière fois, je vous pose la question : allez-vous filer chez vos amis de la police pour dénoncer George et récolter les remerciements de la société ? Hein ? Que décidez-vous ?

– Vous ne rendrez aucun service à George en…

– Ne vous occupez pas de ça. Vous tairez-vous ou non ?

– Fentiman, soyez raisonnable.

– Je me moque d'être raisonnable. Irez-vous trouver la police ou non ? Pas d'équivoque… Oui ou non ?

– Oui.

– Misérable ! cria alors Robert, qui se précipita sur lui.

Mais Wimsey riposta et l'envoya s'étaler par terre, le visage dans la corbeille à papiers.

– Et, maintenant, écoutez ceci, dit Wimsey, son chapeau et ses gants à la main, je me fiche de tout ce que vous pouvez raconter, mais je devine une chose : vous êtes persuadé que votre frère a empoisonné votre grand-père. Je ne sais si c'est vrai ou non, mais je sais que le pire service que vous puissiez lui rendre serait de détruire des preuves contre lui et vous rendriez encore un plus vilain service à sa femme en l'associant à cette destruction. C'est tout ; ne vous donnez pas la peine de me reconduire, je connais le chemin. Au revoir.

Lord Peter alla tout droit à Ormond Street où il arracha Parker à son lit. Ce dernier écouta attentivement le récit de Wimsey.

– Nous aurions dû arrêter George avant qu'il ne détale ; c'est dommage ! conclut l'inspecteur.

– Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

– C'est la faute de Dykes, que j'avais chargé de cette affaire. Il a raté sa visite chez George Fentiman. Ce dernier, prétend Dykes, avait bien l'air affolé, mais ça arrive à des tas d'honnêtes gens qui voient arriver la police. Il s'est accroché à la version qu'il vous a donnée de son entrevue avec le général dans le taxi, a nié avoir fait avaler une pilule quelconque au vieux, et déclaré une fois de plus qu'il ignorait les dispositions du testament de lady Dormer. Dykes n'avait aucune raison de l'arrêter. Il s'est contenté de le faire suivre au garage, et il est resté pour visiter l'appartement, après en avoir demandé la permission à Mrs Fentiman. Il a remarqué des morceaux de verre brisés sur le sol de la courette, et, ainsi que vous l'a raconté la logeuse, celle-ci l'a empêché de fouiller dans la boîte à ordures. Dykes n'avait plus qu'à s'en aller. Il n'aurait pas dû laisser George filer avant d'avoir terminé d'inspecter son domicile. Il s'est empressé de téléphoner au garage d'où on lui a répondu que Fentiman était parti avec une voiture destinée à un client. Le type qui le filait a eu des ennuis avec son carburateur et l'a perdu de vue. Voilà où nous en sommes.

– Sait-on si George s'est réellement rendu chez le client ?

– Non, il a disparu. Il a dû abandonner la voiture. Nous allons la retrouver, ce n'est qu'une question d'heures.

Le lendemain matin, en arrivant au Yard, Parker fut pris à part par un de ses amis qui lui glissa dans le creux de l'oreille :

– Votre promotion est maintenant assurée, mon vieux. Il paraît que le grand chef est enchanté de vous. Vous serez promu sous peu inspecteur principal. Ceci entre nous, bien entendu, et croyez que j'en suis ravi.

À 10 heures, on apprit que la voiture abandonnée par George Fentiman avait été retrouvée dans un petit chemin écarté du Herefordshire, en parfait état, et le réservoir plein. Fentiman devait errer non loin de là et la police locale reçut l'ordre de passer le voisinage au crible.

Le bourdonnement des bureaux, l'agitation et le va-et-vient des couloirs finirent par rendre à Parker un peu de sa sérénité que la visite tardive de lord Peter, la veille, avait troublée, il dépêcha un agent, armé cette fois d'un mandat en règle, chez la mère Munns qui lui remit l'enveloppe contenant les débris de verre.

Un autre détective, chargé de surveiller miss Dorland, téléphona pour annoncer qu'elle était partie avec une amie, en emportant une valise. Fallait-il continuer la filature ? Parker acquiesça et se mit à réfléchir à la tournure que prenait l'affaire Fentiman. La sonnerie du téléphone retentit à nouveau : c'était Wimsey.

– Mon vieux Charles, j'ai quelque chose à vous demander.

– Quoi donc ?

– Je veux aller voir miss Dorland.

– Ça sera difficile : on vient de m'annoncer qu'elle est partie chez une de ses amies.

– Aucune importance, c'est surtout son atelier que je désire visiter.

– Alors, je ne vois pas ce qui vous en empêcherait. Accompagnez-moi : j'y allais de toute façon, avant de faire une petite visite à l'infirmière.

– Je ne vous dérange pas ?

– Je suis ravi, au contraire, car j'ai bien besoin de votre avis au sujet de certaines choses.

– Vous ne trouverez pas grand-chose, remarqua Parker en entrant dans l'atelier d'Ann, car nous avons enlevé tous les produits chimiques.

– Ce qui m'intéresse, c'est la peinture qu'elle faisait et les livres qu'elle lisait. Vous savez, mon vieux Charles, que « la lecture, c'est l'homme ». Qu'y a-t-il dans la bibliothèque de cette jeune personne ? Galsworthy, Virginia Woolf… Richardson…

– Il y a des livres de médecine à l'étage au-dessus.

– Peu de chose ; des traités de chimie élémentaires, un peu de sciences… tiens, et ça, sur le divan ? Un, deux, trois, quatre romans policiers, Wallace, Austin Freeman… On dirait qu'elle vient de se livrer à une orgie de crimes…

– Ce Freeman, fit Parker, méprisant, ça n'est que tentatives

d'empoisonnement, testaments falsifiés, inventions de ce genre… ça n'a ni queue ni tête. Mais venez voir un peu ces tableaux : je vous préviens qu'ils sont affreux.

Wimsey retourna les toiles et s'exclama, atterré :

– Seigneur !…

– Moi aussi j'ai eu un choc, mais je me suis dit que je manquais sans doute de sens artistique.

– Quelles couleurs horribles, et quel dessin… Voici une jeune personne qui ne possède aucun talent, mais qui s'efforce de copier les écoles les plus modernes. Voyons un peu : elle a dû abandonner la peinture récemment, il y a des traces encore fraîches sur les palettes et les pinceaux. Montrez-moi ce que vous tenez là.

C'était le portrait d'un homme au teint verdâtre et affligé d'un strabisme inquiétant.

– Ça me rappelle quelqu'un… Qui donc ?

– Vos amis ne sont guère attrayants, si j'en juge par ce bonhomme.

– Ce n'est pas un adonis, mais les yeux qui louchent, ce n'est qu'un défaut du dessin… C'est difficile de dessiner des yeux qui regardent droit. Cachez un des yeux, Charles, ça m'aidera peut-être à le reconnaître… Non, ça m'échappe… Mais, en dehors de ce portrait, cet atelier me suggère des tas de choses…

– À moi, déclara Parker, il suggère que la jeune Dorland s'intéresse plus que de raison aux romans policiers et aux crimes par empoisonnement.

Wimsey demeura songeur un long moment et dit enfin :

– Je ne suis pas de votre avis.

– Quelle est votre opinion ?

– Ce matin, j'ai été obligé de vous parler de la bouteille de George Fentiman, parce qu'il s'agissait de faits concrets, mais je ne suis pas obligé de vous dévoiler le fond de ma pensée.

– Cela signifie que vous ne croyez pas Ann Dorland coupable, si je comprends bien ?

– Je ne peux rien vous dire encore, Charles. Je suis venu dans cet atelier et ce qu'il m'a révélé ne s'accorde pas du tout avec vos propres conclusions, mais alors pas du tout. Les choses m'ont, au contraire, confirmé ce que je pensais dès le début.

– Pouvez-vous me confier combien de temps il vous faudra pour révéler vos fameuses pensées ?

– N'essayez pas de m'obliger à parler, je ne vous dirai rien.

Son ton était si résolu que Parker remit les tableaux en place sans commentaire.

CHAPITRE XIX

Les deux amis se rendirent chez l'infirmière de lady Dormer. Elle rentrait d'Italie, où elle était partie aussitôt après la mort de sa patiente. C'était une femme énergique, qui répondit sur un ton professionnel, comme s'il se fût agi de piqûres et de pansements.

– Oui, inspecteur, je me souviens bien du vieux général.

– Miss Dorland a-t-elle assisté à l'entrevue de celui-ci avec sa sœur ?

– Elle a conduit le général auprès du lit de lady Dormer et s'est retirée après l'avoir prié de s'asseoir. La malade a prononcé faiblement le nom de son frère, qui lui a répondu quelque chose comme : « Je te demande pardon, Félicité. » Lady Dormer a murmuré : « Il n'y a rien à te pardonner, mon cher Arthur. » Le pauvre homme pleurait.

– Ont-ils parlé du testament à cet instant-là ?

– Pas pendant que miss Dorland était dans la pièce.

– Quelqu'un qui aurait collé l'oreille à la serrure pouvait-il entendre ce qui se disait ?

– Sûrement pas. La malade parlait d'une voix presque imperceptible. Moi-même, qui étais à l'intérieur, je pouvais à peine distinguer ses paroles.

– Vous étiez assise près d'eux ?

– Non, je me suis retirée dans la chambre d'à côté, mais je venais jeter un coup d'œil de temps en temps et je demeurais à portée de voix. Dans notre métier, nous sommes parfois obligés d'écouter ce qui ne nous est pas destiné.

– Je suis sûr de votre discrétion, mademoiselle. Le général a eu un malaise, n'est-ce pas ?

– Oh ! oui, une vraie crise. Je l'ai soulevé dans son fauteuil pour apaiser la suffocation. Il m'a demandé de lui donner un remède qu'il avait sur lui. Quelque chose à respirer. Puis j'ai sonné pour demander un peu de cognac.

– Vous êtes certaine qu'il n'a pas avalé son remède ?

– Absolument ; j'ai pensé un instant à lui faire respirer un des ballons d'oxygène dont je me servais pour sa sœur, mais je n'ai pas osé.

– Vous venez de dire qu'il y avait dans la pièce des remèdes destinés à votre malade : le général n'en aurait-il pas pris par erreur ?

– Impossible, inspecteur ; je gardais tout sous clef. La seule bouteille qui se trouvait à sa portée renfermait une solution pour les bains de bouche.

– Vous êtes sûre qu'elle ne contenait pas de digitaline ?

Le sourire de l'infirmière fut sa seule réponse.

– La femme de chambre vous a-t-elle remis le cognac en main propre ? reprit Parker.

– Non, elle est passée chez miss Dorland pour la prévenir et c'est cette dernière qui a apporté le cognac.

– Miss Dorland est montée tout droit à la chambre ?

– Je devine ce qu'implique votre question, inspecteur : non, miss Dorland n'a pas pu mettre la digitaline dans le cognac ; la dose était si forte que le général se serait senti indisposé immédiatement.

– Qui a servi le général ?

– Moi. Il en a bu fort peu et a paru soulagé presque aussitôt.

– Miss Dorland n'est pas restée seule avec lui ?

– Pas une minute.

– Quelle est votre opinion sur miss Dorland ?

Wimsey prenait la parole pour la première fois. Son intervention fit sursauter Parker.

Elle a toujours été très correcte avec moi, répondit l'infirmière.

– A-t-elle fait allusion devant vous au testament de lady Dormer ? demanda Parker.

– Pas précisément, mais je l'ai entendue dire que si elle peignait, c'était par caprice et non par nécessité, car sa tante Félicité lui laisserait sûrement quelque chose.

– Mais elle ne s'attendait pas à hériter d'une fortune aussi considérable ?

– Non, je ne crois pas.

– Parlait-elle du général ?

– Jamais.

– Vous paraissait-elle heureuse ?

– Elle semblait très triste de voir sa protectrice aussi malade, ce qui est bien naturel.

– Ce n'est pas cela que je voulais dire. Miss Dorland vous paraissait-elle être une jeune personne satisfaite de son sort, heureuse, en un mot ?

– Elle n’est pas très communicative, inspecteur, mais j’avais l’impression qu’elle n’était pas malheureuse.

– Elle avait un bon sommeil ?

– Oh !… elle dormait comme une bûche. C’est une personne saine, normale et qui ne pleure pas pour un rien, comme tant de femmes. Je lui ai toujours vu un air décidé et ferme et, tenez, j’y pense, ce qu’elle a de plus séduisant, c’est sa voix très agréable.

– Avant de partir, mademoiselle, avez-vous entendu parler de litiges au sujet du testament ?

– Par les domestiques, mais miss Dorland ne m’en a rien dit.

– Avait-elle l’air soucieux à ce moment-là ?

– Non.

– Je vous remercie beaucoup, mademoiselle, ce sera tout.

Comme les deux hommes s’en allaient, Parker remarqua :

– Je n’aurais pas cru qu’on pût admirer la voix de miss Dorland.

– Ça vous a frappé, vous aussi ? Cette réflexion confirme ma théorie, mon bon Charles. Pourtant, j’aurais préféré qu’elle ne se confirme pas…

– Allez au diable avec vos théories, grommela Parker ; moi, ce que je vois, c’est qu’il va falloir abandonner l’hypothèse du général empoisonné chez sa sœur. À propos, avez-vous rencontré miss Dorland l’autre soir ?

– Non, elle n’est pas venue à la réception.

Ils décidèrent d’aller déjeuner et, comme ils tournaient le coin de Harley Street, tombèrent sur Salcombe, le journaliste. Wimsey saisit le bras de Parker :

– Ça y est… J’ai trouvé à qui le portrait me faisait penser.

– C’est vrai ?

– Oui, mais je vous le dirai plus tard.

– Vous êtes insupportable.

Le journaliste se joignit à eux et tous trois se dirigèrent vers une brasserie proche.

– Et quelles sont les dernières nouvelles sur l’affaire Fentiman ? demanda le reporter, en regardant Parker d’un air suppliant.

Ce dernier se contenta de secouer la tête.

– Ah ! ah ! motus et bouche cousue ! dit Salcombe à Wimsey. J’en déduis que la police suit une piste ou bien qu’elle se trouve dans une

impasse. Si je m'écoutais, j'annoncerais dans mon journal qu'une arrestation est imminente.

– Ah ! vous avez une théorie ? dit Wimsey, d'un ton détaché.

– Ce doit être la même que la vôtre : c'est cette jeune fille, miss Dorland, qui aurait fait le coup, avec la complicité du docteur. Pas vrai, inspecteur ?

– Ça se peut, admit Parker sans se compromettre, mais il faut encore le prouver. Se connaissaient-ils ? Nous savons qu'ils allaient tous deux aux réceptions de Mrs Rushworth, mais de là à…

Soudain, tout s'éclaira dans l'esprit de lord Peter. Il avait suffi d'un petit fait, d'un geste, d'un mot… Mais il manquait encore quelque chose pour que son hypothèse fût parfaitement étayée ; le point central restait flou. Wimsey était préoccupé également par ce portrait aperçu dans l'atelier de miss Dorland. Il représentait sûrement un visage aimé et pourtant la toile avait été jetée dans un coin où la poussière la recouvrait ; qui était donc celui qu'on avait d'abord chéri et ensuite rejeté ? Pendant que ces pensées tourbillonnaient dans l'esprit de Wimsey, Parker et le reporter continuaient leur conversation.

– Une certitude n'est pas une preuve.

– À moins qu'elle n'ait connu les termes du testament !

– Pourquoi aurait-elle attendu si tard ?

– Ils ne croyaient pas le crime nécessaire, puisque la vieille dame paraissait devoir vivre plus longtemps que son frère. Sans cette pneumonie…

Salcombe se mit à rire :

– Ils ont dû avoir un choc en apprenant que le corps du vieux n'avait été découvert que le lendemain soir… Vous avez fait subir un interrogatoire serré à Pemberthy, je suppose ?

– Bien sûr, mais il se retranche derrière le secret professionnel.

– On ne le ménagera pas à la barre des témoins.

– Je voudrais bien savoir, dit Wimsey entre ses dents, pourquoi…

– Oui ?

– … pourquoi ils n'ont pas voulu d'un compromis à l'amiable au début ?

Ce n'était pas là ce qui le préoccupait et il avait répondu n'importe quoi. Mais les deux autres voulurent des explications.

– Les Fentiman, dit-il, ne demandaient pas mieux que de s'arranger, mais miss Dorland s'est montrée irréductible, et c'est elle qui a insisté pour qu'il y ait une enquête. Si nous la supposons coupable, c'était

extrêmement imprudent de sa part.

– Ah ! dit Salcombe, je ne savais pas ça. Et depuis ?

– Depuis, répliqua Parker, ils sont convenus d'en venir à un arrangement.

– Dites donc, Wimsey, déclara Salcombe, on devrait décorer Robert Fentiman. Ne faites pas la grimace ; tout le monde est au courant… Si Robert n'avait pas trafiqué avec le cadavre de son grand-père…

– Je vous prie de remarquer que je ne confirme rien, observa Parker gravement.

– Allons ! les journalistes ne sont pas aussi bêtes qu'ils en ont l'air. Enfin, on a bien empoisonné le vieux et, s'il était rentré tout droit chez lui au lieu d'aller au club, les choses auraient fort mal tourné pour la Dorland.

– En admettant votre hypothèse, Salcombe, dit Parker, comment Pemberthy espère-t-il avoir une part du magot ?

– C'est fort simple. Reprenons l'histoire au commencement : voici cette jeune personne qui se croit peintre de talent et passe son temps à brosser des portraits abominables. Bon. Elle fait connaissance de nôtre Esculape, qui, lui, est emballé par les nouvelles théories médicales sur les glandes. Notre miss Dorland lâche la peinture et commence à partager cet engouement Voulez-vous me dire quand ?

– Il y a juste un an de cela.

– D'accord. Nous savons que Pemberthy est dans la mouise. Il comprend que, s'il réussissait à monter une clinique, il ferait fortune. Il rencontre miss Dorland – héritière d'une vieille dame très riche – et met le cap sur elle. Ils arrangent l'affaire entre eux : il s'engage à la débarrasser du général, seul obstacle entre elle et la fortune, et elle, de son côté, lui promet de financer la clinique. Pour commencer, elle laisse tomber la peinture et feint de se lancer dans les œuvres sociales. Excellent camouflage. C'est clair comme de l'eau de roche !

– Mais, alors, observa Wimsey, elle aurait été au courant du testament depuis un an ?

– Pourquoi pas ?

– Parce que ça nous ramène au même point : pourquoi auraient-ils attendu si longtemps ?

– J'ai une idée, dit à son tour Parker : ils auraient attendu que cela soit connu du public, de façon qu'on ne fasse pas de corrélations entre eux, leur clinique et la mort du général.

– Et quand comptez-vous intervenir ? demanda Salcombe ; vous attendez d'avoir toutes les preuves en main ?

– Bien sûr, il ne suffit pas d'affirmer qu'ils se connaissaient. Il faut des preuves, des lettres, par exemple. Nous devrons fouiller les tiroirs de la jeune personne et ceux de Pemberthy, quoique ce dernier ne soit pas du genre à laisser traîner des papiers compromettants. Nous surveillons miss Dorland pour le moment. Je puis vous dire une chose : elle n'a pas communiqué dernièrement avec le docteur.

– Bien sûr que non, puisqu'ils se sont querellés, déclara tranquillement Wimsey.

Les deux autres le regardèrent bouche bée.

– Et comment le savez-vous ? demanda Parker.

– Mettons que ce soit une intuition de mon cerveau génial, mais ce que vous dites est exact : ils n'ont pas communiqué depuis que l'alarme a été donnée.

– Tiens ! s'écria soudain Salcombe, voici Whaffles. Venez ici, mon vieux, et racontez-nous ce que vous savez.

Whaffles s'approcha en arborant un air excédé.

– Je viens d'interviewer la famille Rushworth.

– Vous en avez tiré un bon papier ?

– Pas mauvais… Quelles vipères que ces deux femmes… La mère Rushworth prétend maintenant qu'elle s'est toujours méfiée d'Ann Dorland et qu'elle n'a jamais voulu l'accepter dans son intimité… J'ai failli lui demander pourquoi elle la recevait tout le temps !…

– Vous a-t-elle raconté quelque chose sur Pemberthy ?

Whaffles eut un geste affirmatif et Salcombe, avec la discrétion du journaliste qui ne soutire jamais un renseignement d'un confrère, n'insista pas. Whaffles voulut bien pourtant admettre qu'il partageait la théorie de Salcombe sur la culpabilité du docteur et de la jeune fille :

– Les Rushworth savent sûrement quelque chose, sinon la mère, du moins la fille : elle vient de se fiancer au docteur, et les femmes sont toujours curieuses de connaître le passé de leur bien-aimé.

– Quand elle sera à la barre des témoins, dit Parker, il faudra bien que la belle Noémie parle.

– Faudra vous dépêcher, alors, conseilla Whaffles.

– Pourquoi ?

– Parce qu'on les marie demain et une femme n'a pas le droit de déposer contre son époux. Salcombe, ce tuyau-là, vous me le laissez, hein ?

– Soyez tranquille.

– Ils se marient demain ? fit Parker, soucieux. Hum !… Ça va nous forcer la main. Je file. Au revoir, et merci, Whaffles.

Wimsey accompagna l'inspecteur qui fit des signes désespérés à un taxi :

– Il faut à tout, prix empêcher ce mariage, car il n'y aurait plus moyen de faire parler Noémie. Nous n'aurions plus qu'à arrêter Pemberthy, ce qui serait rudement risqué… Le mieux est de le convoquer à Scotland Yard comme témoin, et là, de le retenir.

– Peut-être, mais écoutez un peu, Parker…

Le taxi s'arrêtait et l'inspecteur demanda impatiemment :

– Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a encore ?

– Vous tenez peut-être la bonne solution, mais votre raisonnement est faux. Je sais que j'ai été idiot de ne pas soupçonner le docteur, mais toute cette histoire de promesse d'argent pour la clinique, etc., ça ne colle pas.

– Avec quoi ?

– Avec le portrait peint par la petite. Ça ne colle pas non plus avec la description d'Ann que nous a faite l'infirmière. Votre explication est excellente en théorie, mais en pratique elle est fausse.

– Puisque ça se tient, je m'en contente. Pourquoi attachez-vous tant d'importance à ce portrait ?

– Parce que je suis un homme comme tout le monde et que j'ai l'habitude d'observer les femmes, voilà tout.

– Fichez-moi la paix avec vos femmes !

– Mon cher, en vous acharnant sur Ann Dorland, vous êtes sur une mauvaise piste, je vous le certifie.

– Écoutez, j'ai parlé avec elle, tandis que vous, vous ne l'avez jamais vue, objecta l'inspecteur, à moins que vous ne fassiez encore des cachotteries. J'ai vu cette jeune fille et elle m'a donné l'impression d'être coupable.

– Moi, je ne l'ai pas vue, et je jurerais qu'elle est innocente.

– Vous avez sans doute des raisons pour cela ?

– Le hasard veut que ce soit là mon opinion.

– Je crains que cette « opinion » ne puisse contrebalancer des évidences certaines.

– Mais vous n'avez pas l'ombre d'une certitude ! Vous ignorez si Ann et le docteur ont eu des entretiens particuliers, vous ignorez si elle connaissait les dispositions du testament, vous ne pouvez pas prouver

que c'est Pemberthy qui a administré le poison, vous ne…

– Je ne désespère pas de réunir bientôt ce faisceau de preuves, à condition que vous ne me fassiez pas perdre mon temps sur ce trottoir.

Il monta dans le taxi et claqua la portière.

CHAPITRE XX

La porte du studio de Marjorie fut ouverte par une jeune femme que Wimsey ne connaissait pas. Elle n'était pas grande, mais solidement bâtie. Il ne vit pas bien ses traits à demi dissimulés par une masse de cheveux noirs dont une frange épaisse tombait sur le front.

– Miss Phelps est sortie, monsieur.

– Ah ? Tardera-t-elle à rentrer ?

– Je l'ignore. Elle sera sûrement là pour le dîner.

– Croyez-vous que je pourrai attendre son retour ?

– Si vous êtes un de ses amis, je n'y vois pas d'inconvénient.

Elle recula pour le laisser entrer. Lord Peter déposa son chapeau et sa canne et se tourna vers la jeune femme qui s'appuyait d'un air indifférent sur le manteau de la cheminée. Comme elle demeurait debout, il ne pouvait s'asseoir et se mit à errer dans la pièce. Sur la table à modeler, il y avait une statuette recouverte d'une gaze que Wimsey souleva, découvrant ainsi la silhouette d'une marchande de fleurs qu'il étudia d'un regard connaisseur. Soudain, la jeune femme l'interpella :

– Dites donc…

Elle tenait une statuette que Marjorie avait modelée d'après lord Peter.

– C'est vous, ça ?

– Oui. C'est réussi, n'est-ce pas ?

– Qu'est-ce que vous êtes venu faire ici ? Espionner, hein ?

– Je vous demande pardon ; je suis venu saluer mon amie Marjorie.

– L'agent de police du coin peut lui aussi demander miss Phelps.

On voyait en effet, sur le trottoir, un agent de police faisant les cent pas. Et soudain Wimsey eut une illumination :

– Oh ! excusez-moi ! Je suis stupide, mais je n'avais pas deviné qui vous étiez, mademoiselle.

Elle eut un haussement d'épaules.

– Après tout, quelle importance ?

– Si vous dites cela sincèrement, je resterai, car il y a longtemps que

je désire vous rencontrer.

– Comme c'est aimable de votre part ! Vous avez commencé par me persécuter et maintenant vous essayez de…

– De quoi ?

– Savez-vous, lord Peter, que votre manie de jouer au détective n'est pas toujours plaisante pour les autres ?

– Me croirez-vous si je vous affirme que je n'ai jamais voulu vous causer le moindre tort ? Au contraire, même.

– Ça n'a plus d'importance… à présent.

– Mais, moi, je tiens à être cru.

– Eh bien ! je vous crois, puisque vous y tenez.

Elle se laissa tomber sur un divan placé auprès du feu.

– Je suis sûr que ça va aller mieux maintenant ! s'exclama Wimsey. En attendant Marjorie, si nous parlions.

– De quoi voulez-vous parler ?

– De littérature. Qu'avez-vous lu dernièrement ?

– Pas grand-chose d'intéressant.

– Moi, je me demande ce que je deviendrais si les livres n'existaient plus. Il est vrai que vous vous adonnez à la peinture, si je ne me trompe ?

– Je fais ce que je peux.

– Ce sont des portraits que vous peignez de préférence ?

– Non, surtout des paysages.

– Un de mes amis – je ne cacherai pas que c'est un inspecteur de police – m'a dit en avoir vu dans votre atelier.

– Ce monsieur qui est venu l'autre jour ? Pour un policier, il est très bien élevé…

– Il a été un peu déconcerté par le modernisme de vos œuvres, car il n'a pas l'habitude de ce genre de peinture, mais il a admiré vos portraits.

– Ce sont plutôt des esquisses.

– Il m'a dit que vous avez réussi un excellent portrait d'homme, un portrait à l'huile.

– Oui, je vois… Ce n'est qu'une étude faite d'imagination. Je réussis mieux les paysages d'après nature.

Elle décrivit certains de ses travaux et expliqua sa technique. Wimsey eut l'air admiratif, puis ajouta :

– Moi, je me contente de littérature.

– J’aime les romans policiers. Eux, au moins, ils ne parlent pas d’amour ou de guerre. C’est reposant.

Tout en parlant, la jeune fille allait et venait dans la pièce d’un pas fébrile.

– On sent que vous êtes passée par des moments pénibles, remarqua doucement Wimsey !

– Moi ?… Oui, ce qui est arrivé n’avait rien d’agréable… La police… ces gens… et puis…

– Miss Dorland, la police vous inquiète-t-elle vraiment ?

Lord Peter savait qu’elle avait de bonnes raisons pour redouter la police, mais il se garda de le lui dire. Elle répondit d’une voix lasse :

– Tout me dégoûte… tout.

– Je sens que vous avez été profondément blessée par quelque chose ou par… quelqu’un. Un homme ?

– Dès qu’il s’agit d’une femme, c’est toujours à cause d’un homme qu’elle souffre.

Il y avait du défi dans sa voix, mais une certaine gêne l’obligeait à éviter le regard de lord Wimsey.

– Il faut essayer de prendre le dessus.

– Ce n’est pas facile.

– Il suffit parfois de se confier à quelqu’un.

– On ne peut pas tout confier.

– Moi, je crois que si.

– Il y a des choses qu’on n’avoue pas, lord Peter.

– Mais si, on peut parler de tout. Je vous assure qu’on peut tout dire en sachant s’y prendre…

Ann Dorland se mit à rire soudain, d’un rire un peu nerveux.

– Voilà qui est mieux. Je vois ce qui vous tracasse : vous passez votre temps à ressasser vos soucis jusqu’à ce que vous les ayez transformés en monstres. Tenez, soyons simples et procédons avec méthode : seriez-vous harcelée par un maître chanteur ?

– Votre imagination vous entraîne.

– Alors, de quoi ce chenapan s’est-il rendu coupable ?

– Mais de rien…, je vous assure.

– Ma chère enfant, ce n’est pas un « rien » qui vous a mise dans cet état. Vous n’êtes pas de ces femmes qui s’énervent pour des vétilles.

– Vous croyez cela ? Vous le croyez vraiment ? Lui… il prétendait… que j’avais une obsession…

– C’est tout ? Et quelle est la forme d’obsession qu’« il » suggérait ?

– Il disait… que j’étais de ces folles qui se croient persécutées. Il voulait me guérir… il disait qu’il s’intéressait à moi. Je ne pourrais pas répéter tout ce qu’il m’a raconté. Et moi, pauvre sotte, je me suis laissée aller à le croire…

Elle s’était effondrée sur le divan, cachant son visage dans les coussins et sanglotait.

– Pauvre gosse…

Il se souvenait des insinuations de Noémie, des réflexions de Marjorie et songeait à tout ce que les imaginations avaient échafaudé à son propos. Il se pencha et passa affectueusement un bras autour des épaules d’Ann.

– Écoutez-moi, mon petit : cet homme dont vous parlez, serait-ce Pemberthy ?

– Comment l’avez-vous deviné ?

– À des tas de choses, et j’ai vu le portrait que vous avez fait de lui. Dans tous les cas, c’est moche de vous avoir raconté des choses pareilles. Ce sont les Rushworth qui vous l’ont présenté ?

– Oui, il y a presque deux ans.

– Il vous a plu aussitôt ?

– Non, j’étais fiancée à un autre à cette époque ; un autre qui m’a déçue, et j’ai remarqué Pemberthy qui m’a raccompagnée le soir une ou deux fois ; puis il m’a demandé de dîner avec lui au restaurant, et…

– Lui aviez-vous parlé, alors, du testament de lady Dormer ?

– Comment pouvais-je en parler, puisque je l’ignorais ? Je n’en ai eu connaissance que le lendemain de la mort de tante Félicité.

– Même sans connaître le testament, vous pensiez hériter quelque chose d’elle ?

– Tante m’avait dit que je serais à l’abri du besoin, qu’elle me léguerait de l’argent. Je savais bien qu’il y avait les Fentiman et je me disais qu’elle leur laisserait la plus grosse part, mais je savais que j’aurais, moi aussi, une certaine somme. Oh ! ajoutait la jeune fille d’une voix vibrante, elle n’aurait rien dû me laisser !

– Pemberthy vous a-t-il demandée en mariage ?

– C’est ce que j’avais compris, mais il affirme que j’ai mal interprété ses paroles. Mais nous avions parlé de sa clinique et j’avais promis de lui fournir des fonds dès que j’hériterais.

– Il vous a persuadée alors de laisser, tomber la peinture et de vous intéresser aux questions médicales ?… Lady Dormer était-elle au courant de vos fiançailles ?

– Pemberthy ne voulait pas que je lui en parle ; il désirait que cela demeure un secret tant que sa situation ne s'améliorerait pas, car il craignait que lady Dormer ne le soupçonne de convoiter l'héritage. Il prétendait m'aimer.

– Bien entendu. Ma pauvre enfant, laissez-moi vous assurer que vous n'êtes pas la seule à qui de telles choses arrivent. Vous n'avez parlé à personne de vos projets ?

– À personne.

– Si je comprends bien, vous étiez fiancée au moment de la mort de lady Dormer ?

– Si on peut appeler cela des fiançailles ! Pemberthy m'a dit qu'il avait remarqué quelque chose de bizarre sur le corps du général, et il m'a assuré que les Fentiman et vous faisiez votre possible pour me dépouiller de mon héritage. Moi, cela m'était égal, car je devais avoir plus d'argent que je n'en avais besoin – mais c'est pour lui que j'ai lutté… pour sa clinique.

– On peut monter une fameuse clinique avec un demi-million… Je vois maintenant pourquoi vous avez refusé de me recevoir… Ma chère enfant, je vais peut-être vous choquer ; mais, dites-moi, vous êtes-vous jamais demandé si Pemberthy n'avait pas… aidé le général à passer dans l'autre monde ?

– Bien sûr. Savez-vous qu'on me soupçonne, moi aussi ?

– Oui, et c'est normal, car vous connaissez le dicton : *Cherchez à qui le crime profite.* Il était impossible de ne pas vous soupçonner, vous comme toutes les personnes mêlées de près à cette affaire.

– Je vous assure que je suis innocente.

– Je vous crois, et je crois également que le coupable est Pemberthy. Sachant le général brouillé avec sa sœur, il supposait que vous seriez l'héritière. Il s'est arrangé pour vous être présenté, puis il a eu la prudence de vous recommander de garder vos relations secrètes, ne voulant pas courir le risque de vous faire déshériter. Une simple rente ne lui suffisait pas… En pareil cas, il aurait cherché une fiancée plus riche.

– Je l'ai senti, moi aussi…

– … Lady Dormer tombe malade, son frère va la voir et elle lui révèle ses dispositions testamentaires. Alors, le général se traîne chez Pemberthy à qui il raconte tout, en lui demandant de le soigner de

façon qu'il survive à sa sœur pour hériter d'elle. Quel sale coup pour le docteur !

– Sûrement, d'autant plus qu'il ignorait que j'héritais tout de même de douze mille livres !

– Comment ça ?

– Oui, il m'a dit que le général lui avait appris qu'il était le légataire universel de sa sœur si elle mourait avant lui, et que je le devenais s'il mourait avant elle. C'est pour ça que…

– Minute : quand Pemberthy vous a-t-il raconté cela ?

– Bien plus tard ; au moment où il m'a conseillé de transiger avec les Fentiman.

– Tout s'éclaire. Je me demandais justement ce qui avait pu vous inciter à accepter un arrangement… Mais revenons à nos moutons : en entendant les paroles du général, Pemberthy s'est dit qu'il n'y avait pas à tergiverser, et qu'il fallait supprimer le vieux d'urgence. Il a dû lui donner une pilule à action lente.

– Une de ces pilules enrobées d'une substance qui fond lentement ?

– Ce doit être ça, mais notre général, au lieu de rentrer chez lui pour y mourir tranquillement, a l'idée saugrenue d'aller au *Bellona,* et c'est ainsi que Robert…

Il entreprit de raconter à Ann les manipulations que le major fit subir au cadavre de son grand-père et résuma :

– Quand on a appelé le docteur pour examiner le général, il s'est trouvé devant un dilemme ; s'il attirait l'attention sur l'état bizarre de la jambe, il ne pouvait plus délivrer de permis d'inhumer, une autopsie s'imposait, on découvrait la digitaline dans les viscères, et la bombe éclatait… D'autre part, en se taisant, il risquait de perdre une fortune, car vous n'étiez plus peut-être l'héritière. Il a fait pour le mieux en fixant l'heure de la mort aussi loin que possible, dans l'espoir que ça s'arrangerait.

– À moi, il a dit qu'on essaierait de déplacer l'heure de la mort pour me spolier et que vous étiez mon principal adversaire. J'ai chargé Me Pritchard d'ordonner une enquête aussi complète que possible et de refuser tout compromis.

– Inspiration de génie !

– Pourquoi ?

– Je vous le dirai dans un instant. Mais ce qui me chiffonne, c'est que Pemberthy, lui, vous ait conseillé de refuser un arrangement.

– Mais pas du tout, et ç'a été cause de notre première querelle… Il

m’a même traitée d’imbécile, quand je lui ai rapporté mon entretien avec Pritchard. Moi, je ne comprenais plus rien, puisque c’était lui le premier qui avait remarqué quelque chose de louche dans la mort du général. Nous avons eu une dispute terrible et, tenez… je me souviens que c’est au cours de cette dispute que j’ai fait pour la première fois allusion aux douze mille livres que j’héritais en tout cas.

– Qu’a-t-il dit alors ?

– Il a murmuré : « Je ne savais pas ça… » et ensuite il m’a demandé pardon et s’est mis soudain à me conseiller d’accepter un compromis, en prétendant qu’on ne savait jamais à quoi on s’exposait en plaidant. J’ai donc téléphoné à Pritchard et nous nous sommes réconciliés.

– Est-ce le lendemain que le docteur a commencé à vous dire des choses désagréables ?

– Oui, dès le lendemain, vous avez deviné.

– Voulez-vous savoir pourquoi il s’est montré aussi grossier, aussi brutal ? Parce qu’il craignait pour sa propre tête. Vous ignorez sans doute ce qui s’est passé entre-temps… Je lui ai téléphoné pour lui annoncer qu’il y aurait une autopsie.

– Oh !…

– Oui, vous voyez donc qu’il ne faut pas croire un mot de ses histoires d’obsession. Pemberthy savait qu’on allait trouver la digitaline, et il se disait que, si on apprenait qu’il était votre fiancé, on le soupçonnerait sûrement du meurtre. Il fallait qu’il rompe au plus vite, sinon il risquait la corde. Vous comprenez, maintenant ?

– Oui, mais pourquoi le faire de cette façon ?

– Il rendait impossible la divulgation de vos fiançailles, sachant que vous n’iriez pas vous vanter de la raison de leur rupture. Ensuite, il s’est précipité chez les Rushworth et s’est fiancé à la douce Noémie.

– Ma souffrance lui importait peu…

– C’est à lui seul qu’il pensait, au danger qu’il courait. Je trouve sa façon d’agir diabolique, mais je suis presque sûr qu’il est du même avis. Au fond, il doit se dégoûter.

– Oui, mais je ne peux rien prouver. Si je raconte ce que je viens de vous confier, on me supposera sa complice, on croira que notre querelle et ses fiançailles avec Noémie ne sont qu’une comédie que nous avons organisée ensemble, lui et moi.

– Votre raisonnement est juste. Comprenez-vous maintenant pourquoi je remerciais le Seigneur que vous ayez commencé par refuser de transiger avec les Fentiman ? En le confirmant, Pritchard prouvera sans peine que vous n’étiez pas complice.

Ann Dorland, toute secouée de sanglots, serrait les mains de lord Peter et le remerciait à mots entrecoupés.

– Oh ! oui, et même, Pritchard a une lettre de moi lui disant que j'avais l'intention de demander l'autopsie du général.

– Vrai ? Vous avez fait ça ? Vous êtes admirable, ma petite. Votre tête est solidement placée sur vos épaules. Allez, pleurez tout votre soûl. J'en pleurerais de soulagement, moi aussi, car je me suis fait un sacré souci à votre sujet. Tout ira bien désormais, vous verrez. Prenez mon mouchoir, ma pauvre petite. Tiens, voilà Marjorie.

Il sortit sur le palier pour accueillir miss Phelps.

– Lord Peter ? Quelle heureuse visite ! Vous avez vu Ann, alors ? Je l'ai prise chez moi, car elle allait finir par tomber malade, toute seule dans cette grande baraque, surveillée par un affreux détective. Mais vous n'êtes pas venu pour… pour ?… la ?…

– Marjorie, vous allez me faire douter du pouvoir de l'intuition féminine. Vous qui croyiez que cette enfant souffrait de remords de conscience, pendant qu'il s'agissait tout simplement d'amour contrarié…

– Comment le savez-vous ?

– J'ai compris ça au premier regard. Tout est arrangé maintenant, les pleurs et les chagrins se sont envolés. Je vais emmener votre jeune amie dîner avec moi.

– Mais pourquoi cette sotte ne s'est-elle pas confiée à moi ?

– Parce que ce sont des choses qu'une femme ne confie pas à une autre…

CHAPITRE XXI

– C'est nouveau pour moi d'être filé par la police, dit Wimsey à Ann. Si ça les amuse…

Mais, tout en plaisantant, il cherchait par quels moyens il pourrait faire innocenter la jeune fille. Il reprenait une à une chacune des preuves qu'il pourrait faire valoir en sa faveur, mais, malheureusement, sauf sa lettre à Pritchard, chacune pouvait se retourner contre elle. Tout ça à cause de cet ignoble Pemberthy… Ce qu'on pouvait espérer de mieux était un non-lieu en faveur d'Ann, mais cela ne suffisait pas. Même acquittée du soupçon de meurtre, toute sa vie elle se heurterait à la malveillance. C'était un de ces cas où les hommes de loi argumenteraient et discuteraient pied à pied devant un jury auquel on ne présenterait que des présomptions… On prouverait que la jeune fille et le docteur se connaissaient, se voyaient. Wimsey pourrait bien démontrer qu'ils s'étaient disputés ensuite, il entendait déjà l'avocat général insinuer qu'il s'agissait d'une comédie, d'une entente entre les deux complices… Quelle impression ferait aux jurés cette jeune fille sans beauté, à l'air maussade, à la parole embarrassée, sans parents, sans amis, et dont les petites histoires sentimentales avaient été désastreuses ?… Ah ? Pemberthy avait eu beau jeu… Cet homme cynique, sans le sou, harassé de soucis d'argent, se trouve en présence d'une jeune fille, future héritière d'une grande fortune. Il lui fait la cour – assurément sans plaisir – se fiance discrètement, attendant de voir de quel côté tournerait le vent. Puis le général arrive chez lui et lui raconte cette histoire de testament et le docteur saisit l'occasion de donner un coup de pouce au destin… quand Robert intervient fâcheusement et brouille les cartes…

Mais le jury tiendra-t-il compte de tout cela ?

Le taxi s'arrêta devant le Savoy ; Wimsey conduisit la jeune fille au vestiaire et s'excusa de la quitter un instant pour aller passer son habit. Jetant un coup d'œil dans l'entrée, il eut le plaisir d'apercevoir son « ange gardien » en conversation animée avec le portier. Wimsey passa les vêtements que Bunter avait apportés là sur son ordre, et en revenant vit le même policier monter là garde. Wimsey lui sourit et lui offrit un verre de bière.

– Vous m'excuserez de vous suivre ainsi, milord. J'ai reçu des ordres…

– Vous avez téléphoné à un de vos collègues de venir en tenue de

soirée, j'espère.

– Oui, milord.

– Au revoir, et bonne chance !

Il rejoignit sa compagne dans la salle à manger et se dit, en la voyant, qu'elle avait vraiment un physique ingrat, surtout dans cette robe verte qui mettait encore plus en évidence son teint brouillé. Elle avait tout de même de l'allure, et Wimsey ne se sentait pas gêné en sa compagnie.

Pendant le repas, Ann parla librement et Wimsey la trouva agréable, maintenant qu'elle n'était plus sur la défensive. Elle manquait de nuances, s'exprimait même avec une certaine agressivité, mais elle pourrait gagner en charme en s'adoucissant. Elle acheva de conquérir lord Peter par une appréciation judicieuse des vins qu'il avait choisis. Soudain, il se pencha vers elle :

– Me permettez-vous de manquer de tact et de vous donner un conseil ? Ce n'est pas un artiste qu'il vous faudrait, ni un bohème, ni même un fonctionnaire…

– Je ne comprends pas…

– Je parle de vous, de votre avenir : il n'y a qu'un homme du monde qui soit capable de vous apprécier. Ce ne sera peut-être pas ce que vous aviez rêvé, vous souhaitiez être dominée. Mais vous finirez par découvrir que c'est vous qui possédez un caractère dominateur, un esprit capable de diriger, et votre mari sera fier de vous. Pourvu qu'il ait un caractère loyal, vous vous entendrez à merveille.

– Lord Peter, je ne vous savais pas le don de conseiller du cœur.

– Hé ! hé ! je le suis à mes heures…

C'est à ce moment que Wimsey aperçut l'inspecteur Parker qui venait à leur table, guidé par le garçon.

– Bonsoir, Charles, vous nous excuserez d'avoir commencé sans vous, n'est-ce pas ? Vous connaissez déjà miss Dorland ?

Parker salua et s'assit.

– Vous êtes venu m'arrêter, inspecteur ? fit Ann.

– Non, mademoiselle, je viens seulement vous prier de m'accompagner à Scotland Yard, répliqua Parker en dépliant sa serviette.

Ann devint très pâle et jeta un regard consterné à Wimsey.

– Excellente idée, dit lord Peter, mademoiselle a justement des tas de choses à vous raconter, mais ce sera pour après dîner. Que prenez-vous ?

Parker commanda un bifteck.

– Dites donc, Charles, n'arborez pas cet air lugubre, vous allez m'empêcher d'apprécier mon dîner. Qu'est-ce qu'il y a, garçon ?

– Pardon, milord, on demande l'inspecteur Parker au téléphone.

Parker jeta sa serviette et se leva précipitamment.

– Ne vous inquiétez pas, conseilla Wimsey à Ann ; je sais que vous n'avez rien fait de mal, je vous tirerai de là… à condition que vous disiez la vérité tout entière, sans rien cacher.

– J'aurai l'air d'une idiote…

– Ils en ont entendu bien d'autres, au Yard.

– Mais je ne voudrais pas être responsable de…

– Vous aimez encore le docteur ?

– Non, c'est bien fini ; mais ce serait horrible si on l'arrêtait à cause de ce que j'aurais dévoilé.

– Il faut un coupable, et on devra choisir entre vous et lui… Alors…

– Dans ce cas, je n'hésite plus ; il n'aura qu'à s'en prendre à lui-même.

– Ouf !… Je respire, car je craignais de vous voir témoigner de sentiments sottement altruistes et vous sacrifier pour ce sinistre personnage.

À cet instant, Parker revint et prit Wimsey à part :

– Il y a du nouveau. Ce qui arrive est très embarrassant… On a retrouvé George Fentiman à Clerkenwell, assez loin de l'endroit où il a abandonné sa voiture. Il a dû couvrir un sacré chemin à pied. En tout cas, il est allé au commissariat de police local pour se livrer… Il s'accuse du meurtre de son grand-père.

– Ça, alors !

– On ne peut pas négliger une chose pareille. L'affaire prend une tournure nouvelle. Nous allons remettre à plus tard l'interrogatoire de cette jeune personne et celui de Pemberthy.

– Je vais la ramener chez son amie, et je vous rejoins. Je vous donne ma parole, qu'elle ne tentera pas de s'enfuir. D'ailleurs, vous la faites filer ?

– Oui, oui. Venez, j'aurai besoin de vous, car on me dit que Fentiman ne paraît pas dans son état normal. Je préviens sa femme.

– Entendu. Je vous retrouve dans une heure au commissariat de Clerkenwell. Quel dommage pour votre dîner, mon pauvre vieux !

– C'est le métier qui veut ça, grommela Parker.

Au commissariat, George Fentiman les reçut avec un pauvre sourire sur ses traits pâles et tirés.

– Chut !… fit-il à voix basse. Chut ! il dort, lui… ne le réveillez pas. Moi, j'ai tout révélé.

– Qui dort, mon chéri ? demanda Sheila.

– Je ne dois pas vous dire son nom, répliqua George d'un air rusé, il m'entendrait même dans son sommeil, même si je chuchotais… Comme il est fatigué, il s'est assoupi, et pendant qu'il ronfle j'ai couru ici pour tout révéler.

Derrière le dos de Sheila, le commissaire se tapa le front d'un air significatif. Parker lui demanda si George avait fait des déclarations.

– Oui, il a même insisté pour les écrire. Les voici, mais…

Le commissaire haussa les épaules… George parlait de nouveau :

– Tout ira bien, maintenant, mais j'ai sommeil, car je l'ai veillé jour et nuit. Je vais me coucher. Tu viens, Sheila ?

– Oui, chéri, je viens.

– Nous serons obligés de le garder ici ce soir, murmura tout bas Parker. A-t-il été examiné par un médecin ?

– Nous venons d'en envoyer chercher un.

– Eh bien ! madame, dit Parker, je crois qu'il vaut mieux conduire votre mari dans la chambre qu'on a préparée pour lui ici. Mais vous préférez peut-être qu'on alerte le médecin qui le soigne d'habitude ? Qui est-ce ?

Wimsey intervint :

– Je sais que le capitaine Fentiman a reçu à plusieurs reprises les soins du Dr Pemberthy ; pourquoi ne pas le prier de venir ?

À ce nom, Parker sursauta, mais Wimsey, imperturbable, poursuivit :

– Il sera peut-être à même de nous éclairer sur les symptômes que présente Fentiman.

Se reprenant, Parker se dirigea vers le téléphone. Pendant ce temps, George, qui avait passé le bras autour des épaules de sa femme, disait en lui souriant :

– Sheila, je suis si… si fatigué… Allons nous coucher, veux-tu ?

S'appuyant lourdement sur le bras de Sheila, traînant les pieds, le capitaine Fentiman gagna la chambre du fond.

– Et maintenant, proposa Parker, si nous jetions un œil sur sa déclaration ?

Elle était tracée d'une écriture tremblante et irrégulière, avec des mots effacés ici et là, et d'autres fortement soulignés.

Je me dépêche de rédiger cette déclaration pendant qu'il dort, car si j'attends plus longtemps Il pourrait se réveiller et m'en empêcher. Vous allez voir comment j'ai été poussé à agir dans tout ceci, mais ce que vous ne pourrez pas comprendre, c'est que Lui c'est moi et que moi c'est Lui.

J'ai tué mon grand-père en lui donnant de la digitaline. Je ne me souvenais plus de cela, mais je me suis rappelé en voyant le nom du remède sur la bouteille. Je sais qu'on me recherche et je crois que c'est Lui en réalité qui a commis ce crime. On me suit partout mais Il est très malin et Il brouille les pistes, quand Il est réveillé. Nous avons dansé toute la nuit dernière et c'est pour cela que je suis si fatigué. C'est Lui qui m'a recommandé de briser la bouteille pour que vous ne la trouviez pas, mais on sait tout de même que j'ai été le dernier à parler avec mon grand-père.

Il est très rusé, mais si vous vous dépêchez, vous pourrez vous approcher de Lui pendant qu'il dort, vous l'enchaînerez et, ensuite, vous le jetterez dans l'abîme.

C'est alors seulement que je pourrai enfin dormir.

George FENTIMAN

– Il a complètement perdu la boule, conclut Parker ; on ne peut attacher aucune importance aux divagations de ce pauvre type. Que vous a-t-il raconté, commissaire ?

– Il est entré et a déclaré : « Je m'appelle George Fentiman et je viens avouer que j'ai tué mon grand-père. » Puis il s'est mis à divaguer et a demandé du papier pour consigner sa déclaration. Je lui en ai donné pour l'occuper pendant que je vous téléphonais.

Sheila sortit de la chambre et vint vers eux.

– Il dort. C'est encore une de ses crises pendant lesquelles il se prend pour le diable. Ça lui est déjà arrivé deux fois, ajouta la jeune femme, simplement. Je retourne auprès de lui en attendant les médecins.

Ce fut le médecin légiste qui arriva le premier ; il fut suivi, un quart d'heure plus tard, par Pemberthy, qui salua Wimsey d'un air distrait et suivit son confrère dans la chambre du malade.

Les autres furent bientôt rejoints par Robert Fentiman qu'on avait appelé également. Les deux docteurs apparurent bientôt et le médecin légiste déclara :

– C'est une crise nerveuse, avec des hallucinations caractérisées. Il sera remis demain, après une bonne nuit de sommeil.

– Mais, croyez-vous, docteur, que ce soit une simple hallucination

lorsqu'il s'accuse du meurtre de son grand-père ? Ou bien aurait-il pu le tuer pendant une de ces crises ?

– Je ne peux rien affirmer pour le moment ; il faut attendre que la crise soit passée, nous verrons ensuite.

– Mais vous ne pensez pas qu'il soit vraiment fou ? s'enquit anxieusement Robert.

– Non, non, je ne le crois pas. Il est sous l'influence de ce que je qualifierais d'orage nerveux. N'est-ce pas également votre opinion, mon cher confrère ? ajouta le médecin légiste, s'adressant à Pemberthy.

– Je suis tout à fait de votre avis.

– Et que pensez-vous de sa déclaration, docteur Pemberthy ? insista Robert. Croyez-vous qu'il aurait pu agir dans un moment de folie ?

– En tout cas, il en est persuadé. Il est convaincu que, par moments, il subit l'influence du démon, et quand un homme est sous l'empire d'une telle hallucination, on ne sait jamais à quelles extrémités il peut en arriver…

– Vous m'excuserez de donner mon opinion, intervint Wimsey, mais il me semblé que la chose est vérifiable. Il s'agit de faits précis : nous savons que George n'a pu avoir qu'une seule occasion de donner une pilule au général : cette pilule pouvait-elle agir avant 8 heures du soir ou non ? Tout est là. Si elle n'agissait que plus tard, George est hors de cause.

Tout en parlant, il fixait Pemberthy qui passait sa langue sur ses lèvres desséchées. Il répondit en pesant ses mots :

– On ne peut rien affirmer, ainsi sans réflexion.

– Cette pilule avait-elle la même dimension que celles que le général prenait d'habitude ? demanda Wimsey en fixant à nouveau Pemberthy.

– N'ayant pas vu la pilule en question, je ne peux pas répondre, répliqua ce dernier.

– En tout cas, cette pilule avait été ordonnée à Mrs Fentiman pour son cœur et elle contenait un mélange de strychnine et de digitaline ; il faudra vérifier, si l'analyse des viscères du général a décelé de la strychnine.

– Je m'en occuperai, déclara le médecin légiste. Et maintenant, je crois, messieurs, que nous n'avons plus rien à faire ici. J'ai rédigé une ordonnance en accord avec mon confrère, ici présent. Il faut lui donner ce médicament sans tarder. Je reviendrai demain matin.

– Je vous remercie, docteur, répondit Parker, nous vous

demanderons demain matin un rapport plus détaillé. Le commissaire s'est, arrangé pour installer confortablement Mrs Fentiman.

Wimsey prit négligemment le bras de Pemberthy qui partait et proposa :

– Accompagnez-moi un instant au *Bellona Club,* docteur, j'aurais un mot à vous dire.

CHAPITRE XXII

La bibliothèque du *Bellona* était déserte, comme à l'habitude. Wimsey conduisit le docteur à la baie la plus éloignée et commanda au garçon deux doubles whiskies :

– Bonne chance, Pemberthy !

– À la vôtre ! Que vouliez-vous me dire ?

– Voici, cher ami ; je crois que vous êtes un homme de cœur et puis, vous avez été militaire, vous aussi. Vous venez d'examiner George Fentiman. Quelle pitié de le voir dans cet état !

– Sûrement. Et après ?

– Savez-vous que, si George Fentiman, en proie à une hallucination, n'était pas venu se livrer, on vous aurait arrêté ce soir sous l'inculpation de meurtre ? La situation, telle que je la vois, est la suivante : si on vous inculpe, rien n'empêchera l'arrestation de miss Dorland qui sera accusée de complicité. Vous n'ignorez pas que cette jeune fille n'a rien à se reprocher et que, de plus, vous vous êtes fort mal conduit à son égard. Ne croyez-vous pas qu'il faudrait la tirer de ce mauvais pas en avouant toute la vérité ?

Pemberthy, livide, se taisait.

– Vous savez, aussi bien que moi, qu'une fois inculpée, elle demeurera toute sa vie victime de soupçons et d'insinuations malveillantes. Même si les jurés l'acquittaient, – ce dont on n'est jamais sûr –, les gens se diront en hochant la tête : « Il n'y a pas de fumée sans feu. » Et si on la jugeait coupable aux assises ?… Sapristi, Pemberthy, nous savons, vous et moi, qu'elle n'a rien à se reprocher, mais vous ne voulez pas qu'on la pende haut et court, hein ?

Les doigts du docteur tambourinaient sur la table… mais il se taisait toujours. Enfin, il se décida :

– Que voulez-vous que je fasse ?

– Écrivez un récit circonstancié de ce qui s'est passé, lavez les autres de tout soupçon et précisez que miss Dorland n'a été mêlée en rien à cette triste affaire.

– Et ensuite ?…

– Ensuite, vous agirez comme vous voudrez. Moi, je sais ce que je ferais à votre place…

Le regard fixé sur les volumes de Dickens qu'il regardait sans les voir, le menton entre les mains, Pemberthy demeura silencieux pendant quelques instants. Puis :

– Vous avez raison, Wimsey. C'est ce que je vais faire. Il y a longtemps que j'aurais dû m'y résoudre, mais, sapristi, si un homme a joué de malchance, c'est bien moi, je vous assure. Pensez donc : si seulement Robert Fentiman avait eu quelques scrupules… je ramassais un demi-million, Ann Dorland se retrouvait avec un mari pas plus mauvais qu'un autre et, de surcroît, la société bénéficiait d'une clinique modèle… Mais Robert n'a pas eu de scrupules… Les gens diront qu'il a été poussé par une justice immanente. Moi, je prétends que c'est la fatalité qui a voulu qu'il camoufle la mort de son grand-père, et… voilà où j'en suis. Vous pouvez me croire lorsque je vous affirme que je n'avais pas l'intention d'agir comme un mufle envers Ann, et que si je l'avais épousée elle ne l'aurait pas regretté, si embêtante qu'elle puisse être par moments avec ses inquiétudes et ses doutes. Car je n'ai pas menti en disant qu'elle a des dispositions à une certaine forme d'obsession, la pauvre fille…

» Ce qui m'a perdu, Wimsey, c'est la facilité avec laquelle la chance s'est offerte : le vieux général qui vient me trouver pour me raconter l'histoire du testament et me demander un remède pour le faire durer plus longtemps que sa sœur… C'était si facile… Je n'ai eu qu'à introduire le poison dans deux cachets que je lui ai recommandé de ne prendre qu'à 7 heures du soir ; pas avant. Pas une preuve… pas une ordonnance de ma main… Le lendemain, j'ai remplacé la digitaline dans ma provision et le tour était joué… Je vais tout écrire : accordez-moi une demi-heure, voulez-vous ?

– Entendu.

Wimsey laissa Pemberthy seul dans la bibliothèque et alla au fumoir où il tomba sur le colonel Marchbanks qui l'accueillit avec un sourire amical.

– Je suis bien content de vous trouver, colonel ; puis-je vous demander un instant d'entretien ?

– Certainement, mon cher ami, je ne suis pas pressé de rentrer chez moi ; ma femme est absente. Que puis-je pour vous ?

À voix basse, Wimsey lui apprit ce qu'il attendait de lui, et le visage du colonel prit une expression désolée :

– Oui, soupira-t-il, vous avez agi comme il convenait. Moi qui considère les choses du point de vue militaire, je suis partisan, en effet, de procéder à… un nettoyage général… Ah ! Peter, de mon temps, nous avions une autre conception de l'honneur. Enfin, je crois que vous avez trouvé la solution…

Il accompagna Wimsey dans la bibliothèque. Pemberthy relisait attentivement la confession qu'il avait écrite. Il la tendit à Wimsey et demanda :

– Est-ce bien ainsi ?

Lord Peter la prit et la parcourut pendant que le colonel lisait par-dessus son épaule.

– C'est bien, le colonel et moi allons signer en qualité de témoins.

Ceci fait, Wimsey plia le document qu'il mit dans son portefeuille, puis se tournant vers le colonel, lui passa tacitement la parole.

– Docteur Pemberthy, dit gravement le vieux militaire, maintenant que ce document est en possession de lord Peter, vous comprendrez qu'il ne peut faire autrement que de le communiquer à Scotland Yard. Son geste, vous le devinez, entraînera pour vous les conséquences les plus graves. Peut-être, alors, désirerez-vous choisir une autre solution… En votre qualité de médecin, les moyens ne vous manqueront pas, mais si vous préférez… J'ai ici un revolver ; j'ai l'intention de le laisser ici dans un tiroir pour le prendre demain en partant à la campagne. Je vous préviens qu'il est chargé.

Le colonel mit l'arme en question dans un tiroir qu'il referma, puis salua gravement Pemberthy. Wimsey posa un instant la main sur l'épaule du docteur et, prenant le bras du colonel, se dirigea vers la porte.

– Si nous buvions quelque chose, colonel ?

Ils trouvèrent au bar plusieurs des membres qui discutaient de leurs projets pour Noël.

Un vieux monsieur chauve déclarait que Noël était une période très amusante quand on a des enfants.

– Tiens, l'interrompit quelqu'un, qu'est-ce que c'est que ce bruit ? Vous avez, entendu ?

– Ce doit être un pneu qui éclate. Je disais donc…

– Il est arrivé quelque chose, dit le vieux monsieur en déposant son verre.

Au même instant, ils entendirent des bruits de voix et de pas. La porte s'ouvrit sur Wetheridge, blême de fureur :

– Messieurs, encore un événement désagréable : le Dr Pemberthy vient de se tuer d'un coup de revolver dans la bibliothèque… Il n'y a vraiment plus de respect pour les membres de ce club ! Où donc est le secrétaire ?

Wimsey se fraya un chemin dans le hall, parmi les gens silencieux

et consternés. Il y trouva, comme il s'y attendait, le détective chargé par Parker de surveiller les mouvements de Pemberthy.

– Voulez-vous faire venir l'inspecteur Parker, j'ai un document à lui remettre. Quant à votre besogne, elle est terminée… comme toute l'affaire, d'ailleurs…

ÉPILOGUE

– Alors, comment va George, maintenant ?

– Très bien, il se remet rapidement. Le docteur dit, qu'il s'était fait un mauvais sang terrible à l'idée d'être soupçonné. Je ne m'étais pas rendu compte qu'il était suspect, mais George l'avait compris tout de suite.

– Que voulez-vous, il se croyait la dernière personne à avoir vu son grand-père vivant.

– Aussi, quand il a remarqué l'étiquette, de la bouteille de mon remède… et que la police est arrivée…

– C'était la tuile… Et vous croyez qu'il est complètement remis ?

– Oh ! certainement. Dès qu'il a su que tout était fini, il est devenu un autre homme. Il m'a naturellement chargée de vous transmettre ses amitiés.

– Eh bien ! quand il sera d'aplomb, venez dîner avec moi.

– Oui, une fois que vous avez eu démêlé le rôle de Robert, tout devenait lumineux et simple…

– Simple ? Hum ! compliqué tout de même, Charles. Je ne voyais pas comment m'en tirer. Il n'y avait pas un seul indice matériel.

– En effet, rien sur quoi la justice pût ouvrir une information, et croyez-moi, il vaut mieux que ça ne soit jamais venu jusqu'aux assises. Avec les jurys, on ne sait jamais.

– Oh ! je m'en rends compte : il était possible qu'ils acquittent Pemberthy ou bien qu'ils condamnent Ann Dorland en même temps que lui.

– C'est bien mon avis, et je pense que cette jeune fille a de la chance de s'en être tirée.

– J'étais sûr que vous diriez cela.

– Je plains sincèrement Noémie Rushworth, disait Marjorie Phelps, mais pourquoi va-t-elle partout étaler sa rancune ? Elle raconte que ce cher Walter Pemberthy a été ensorcelé par la petite Dorland et qu'il s'est sacrifié pour la sauver !

– On la comprend un peu ; mais vous-même, Marjorie, ne disiez-vous pas, à un certain moment, quelque chose dans le même genre ?

– Lorsque je ne savais pas qu'elle était fiancée à Pemberthy ! Quant à lui, il n'a eu que ce qu'il méritait. Oui, oui… je sais bien qu'il l'a payé de sa vie, mais on ne traite pas de cette façon une jeune fille comme Ann. Elle était libre, après tout, de désirer se marier comme toutes les autres. Vous autres, hommes, vous vous direz toujours que…

– Pas moi, Marjorie, je ne me dirai rien.

– Oh ! vous… vous avez presque du cœur. Je me demande si je ne vous prendrais pas au mot si vous me faisiez une déclaration. Allons, je plaisante. Nous ne sommes faits pour le mariage ni vous ni moi…

– Et nous sommes les meilleurs amis du monde.

– Et maintenant, si nous allions nous offrir un bon petit dîner ?

– Eh bien, mon vieux Robert ? Comment vous en êtes-vous tiré avec l'héritière, les gens de loi et tout ça ?

– Oh ! il y a eu des histoires à n'en plus finir. Miss Dorland insistait pour partager avec moi. De mon côté, je protestais que je ne voulais pas en entendre parler. Vous voyez ça d'ici ? Elle déclarait qu'elle ne devait cet héritage qu'au crime et à la fraude. Pritchard et Murbles répliquaient qu'on n'est pas responsable des fautes des autres ; moi, je disais que si j'acceptais, j'aurais l'air d'avoir été complice. Elle répliquait en poussant les hauts cris, et nous nous sommes disputés comme ça pendant des heures. Mais vous savez, Wimsey, c'est une femme de valeur.

– Je sais. J'ai eu tout de suite la plus haute opinion d'elle quand j'ai constaté qu'elle préférait le bourgogne au champagne.

– C'est une fille qui a du cœur, vous savez, un caractère très noble et très franc.

– Oui, oui, mais je n'aurais pas cru que c'était votre type.

– Pourquoi ça ?

– Dame… ce n'est pas un prix de beauté… Et puis, le genre artiste…

– Arrêtez, Wimsey. Je suis parfaitement capable d'apprécier une femme intelligente. Je ne suis peut-être pas un intellectuel, mais sans en avoir l'air, j'ai mes petites idées à moi.

– Ah !… Vous êtes au courant ?

– Bien sûr, elle m'a tout raconté, et je ne l'en respecte que davantage. Cela dénote un joli courage de sa part. Il est temps qu'un peu de bonheur entre dans la vie de cette jeune fille. Vous ne pouvez pas savoir, Wimsey, combien elle a pu se sentir affreusement seule, par moments. Elle est faite pour mener la vie tranquille d'une femme d'intérieur, d'une bonne épouse et d'une excellente mère. Avec vos idées, vous ne comprenez rien à ça, mais…

– Je vous demande pardon. Fentiman…

– J'ai été confus quand j'ai vu comment elle prenait, les choses. Lorsque je pense dans quel pétrin j'ai failli la mettre par ma mauvaise action. Vous comprenez ce que je veux dire ?

– Mon cher ami, votre intervention a été providentielle. Songez un peu que si vous ne vous en étiez pas mêlé, elle serait aujourd'hui l'épouse de Pemberthy.

– C'est vrai !

– Vous n'avez plus qu'à vous employer de votre mieux pour l'aider à l'oublier maintenant.

– Je considère désormais cela comme un devoir sacré.

– … Décidément, on mange de plus en plus mal, ici. J'en ai parlé à Culyer, mais ça ne sert à rien. Je me demande ce que fiche le Comité ? Le *Bellona* n'est plus que l'ombre de ce qu'il était autrefois. Je vous assure, Wimsey, que, si ça continue, je vais donner ma démission.

– Wetheridge, n'allez pas faire une pareille chose, c'est sans vous que le club ne serait plus lui-même.

– C'est très joli, mais pensez un peu à toutes ces histoires qui viennent de se passer ici… le club envahi par la police, des journalistes traînant dans tous les coins… et, comme bouquet final, Pemberthy qui choisit notre bibliothèque pour se faire sauter la cervelle… Quelle époque ! C'est une inconvenance. Et le charbon ? Vous avez remarqué ce qu'on brûle dans nos cheminées ? Vous direz ce que vous voudrez, les clubs étaient tenus autrement avant la guerre…

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Mai 2016

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l’élaboration de ce livre, sont : YvetteT, Jean-Marc, AntoineR, PatriceC, Coolmicro